



47

RENÉ CARDALIAGUET

MON CURÉ CHEZ LUI

*notes sur l'organisation
de la Paroisse*

LIBRAIRIE



BLOUD & GAY



Frampen Blett
séminariste 1933

17302

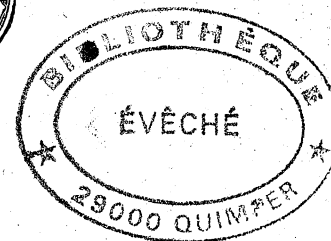
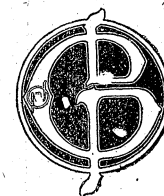
René CARDALIAGUET

MON CURÉ CHEZ LUI

NOTES

SUR L'ORGANISATION DE LA PAROISSE

FB
254
2
CAR



Diocèse de
Quimper & Léon
Évêché de Quimper & Léon

Document numérisé en 2016

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & GAY
3, rue Garancière
1926

Tous droits réservés

IMPRIMATUR

25 février 1926

† ADOLPHE, *évêque de Quimper et de Léon.*

A

MONSIEUR LE CHANOINE JEAN-MARIE QUÉINNEC,

VICE-DOYEN DU CHAPITRE CATHÉDRALE,

DE SAINT-CORENTIN DE QUIMPER,

HOMMAGE

DE TRÈS RESPECTUEUSE GRATITUDE

EN SOUVENIR

DE " ROSA, LA ROSE ".

MON CURÉ CHEZ LUI

A CELUI QUI VIENT, CELUI QUI S'EN VA.

C'est vous, mon ami inconnu, mon successeur,
à qui ce discours s'adresse.

Certes vous n'avez pas besoin de mes discours.

Vous êtes, j'imagine, terriblement instruit ; vous êtes nanti de diplômes et la guerre vous a couvert de galons et de croix ; vous n'en avez perdu ni la gaieté ni le courage... et je suis un pauvre vieux que les « Très bien des Conférences » ont peu connu, qui radote et qui loue le temps passé. Je vous écris : si vous ne lisez pas, je n'en saurai rien... J'écris...

Mais que voulez-vous ! Voici que le Maître a frappé à ma porte : les infirmités sonnent déjà dans mon cœur le glas de mon existence terrestre. Je m'en vais... et je vois la scène :

*Un curé s'en ira gaiement
Porter un autre en terre.*

(Ce La Fontaine était vraiment une mauvaise langue).

En attendant, si, par manie de vieillard, je vous prodigue à vous, mon successeur, les conseils de l'expérience, — dont le titre vous suffira, — je n'offense personne, dites-moi ? « A ces pages écrites à de longs intervalles, j'aurais pu, avec un peu d'habileté, donner plus d'unité et de tenue. J'ai négligé cet artifice » (1), je n'aurais pas su, je suis un incapable. Et si vous n'existez pas ? du moins si vous ne lisez pas, ami ? A quoi bon m'occuper de l'opinion d'un lecteur problématique ?

Tranquille donc là-dessus, je hume une bonne prise, et en route !

CHAPITRE I

QUI EST COMME UNE VUE GÉNÉRALE
A VOL D'OISEAU

M. LE CURÉ FAYOLISE SA PAROISSE

Laissez-moi vous présenter, cher ami et successeur, mes vieux amis : « marottes et aphorismes », infiniment précieux.

Marottes et aphorismes

Ils m'ont tellement servi qu'ils ne pourront plus, je le crains, servir au jeune que vous êtes, que vous devez être. Ce sera dommage. Ils me venaient, pour une part, de l'étude des Saints Livres, dont vous savez mieux que moi la divine sagesse. Pour une part aussi, comptez mes petites réflexions personnelles. Pour beaucoup enfin, les axiomes de

(1) MELCHIOR DE VOGUÉ : *Souvenirs et visions*.

mon ami d'enfance H. FAYOL (1). Il était devenu, sur la fin, un homme célèbre. Quand j'entrai au séminaire, en 1860 (comment osé-je m'avouer contemporain du déluge ?) il débutait à dix-neuf ans comme ingénieur divisionnaire ; nos routes ont divergé, non pas nos cœurs.

Mais l'intérêt languit. Je reviens à vous, cher inconnu, c'est-à-dire à mes aphorismes familiers.

Quand Mgr D... (Dieu ait son âme, le saint homme !) me confia cette paroisse de Sainte-Marie, mes ouailles « pratiquaient » par atavisme, par routine, parce que tout de même il y a un Dieu et on n'est pas des chiens. Pas cléricales pour un sou, pas instruites pour un denier percé. Et demandez à qui vous voudrez, le génie n'était pas mon partage, ni la vigueur physique, ni hélas ! la sainteté... Comment sortir de tant d'impasses ?

Dès le premier moment, j'inventai l'Amérique. Oui. J'eus la claire vision, primo : que j'étais le chef, maître après Dieu et Sa Grandeur, dans ma paroisse ; secundo : que mon peuple était la matière première à façonner, à pétrir, à animer sur le modèle, à « l'image et à la ressemblance » de Dieu, pas moins ; tertio : que c'était invraisemblable, quoique vrai, et que, par suite, il fallait réfléchir.

Je réfléchis. Vous savez cet auteur, Claude Bernard, qui fut le père de la méthode expérimentale en médecine ? Un fils spirituel de René Descartes, un neveu tout au moins.

Observer, recueillir, classer, interpréter les faits :

(1) Mort en 1925.

voilà l'ordre de sa marche au triomphe. Instituer des expériences et en tirer des règles, qu'on appliquera selon le temps ou l'occasion : ce procédé convenait à ma jugeotte simpliste. Je l'adopterai provisoirement.

Et je réfléchis. Je confrontai les données de l'expérience des siècles (ne vous privez pas de sourire, mon ami) telles qu'à force de lectures, — histoire, patrologie, psychologie, — j'avais pu m'en constituer quelque bagage peu encombrant, avec les réalités quotidiennes, choses et gens, silences et paroles, besoins et possibilités. Je consultai beaucoup d'experts, je regardai chez le voisin et au-delà...

Et je conclus : « Tout ramener à l'unité » ; l'alchimie et même la chimie tendent vers cet idéal. Ma pauvre matière cérébrale n'est pas capable d'emmagasiner (vous dites stocker, maintenant : quelles étranges syllabes !) mille denrées à la fois. Je serai l'homme d'une idée. Probablement, d'en avoir plus ne servirait qu'à m'écarter les méninges : affreux spectacle et d'un résultat contraire à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

L'idée, le but et l'œuvre

Puisque mon impuissance éclate même à mes yeux (je ne joue pas les archevêques de Tolède) et qu'il faut que je puisse, je chercherai et je trouverai des collaborateurs.

Pour quel labeur ? C'est proprement l'affaire

du programme d'action. Je sais bien ce que je veux : Instaurer tout en Jésus-Christ. Vers ce but unique, il faut que je fasse converger tout un ensemble d'opérations ; lesquelles ? Certains effets sont à réaliser dans un avenir prochain : là, mon programme doit être immédiatement précis. Pour l'avenir lointain, de quoi demain sera-t-il fait ? *Laisse faire le temps, ta vaillance et ton Dieu !..*

Jour après jour, semaine après semaine et de mois en mois, d'année en année, de mission à jubilé je verrai. Allons au plus pressé.

Nous disons donc :

But : Règne de Dieu.

Moyen essentiel : La parole de Dieu : parlée, chantée, écrite.

Moyen nécessaire : Les sacrements.

Moyen indispensable : Les œuvres.

Les deux premiers n'appartiennent qu'à moi. Le dernier, je puis et dois le confier à des collaborateurs, avec mon contrôle et sous ma direction : la direction unique du seul chef. Et pour plus d'efficacité et de commodité, je tâcherai de réduire les œuvres elles-mêmes à l'unité.

Le cœur de la paroisse

L'église agréable au peuple

L'église paroissiale : c'est là que bat le cœur eucharistique du Maître, le Cœur de Celui dont nous sommes le corps mystique. C'est là, devant le

Maître et dans l'amour de notre frère aîné le bon Sauveur, que je dois ramener les brebis perdues et réchauffer les âmes ou tièdes, ou glacées.

Mon église est-elle attirante ?

Les anciens vous diront (hélas ! j'oublie que le plus ancien c'est moi), ou les documents vous révéleront que l'église ne fut point bâtie comme vous la connaissez.

Je changeai les autels de place ; je calfeutrai les portes de tambours et narthex, je transportai une chaire provisoire du transept à la nef, du premier pilier au deuxième, etc., avant de l'installer au point de sonorité qui vous paraîtra, j'en espère, idéal ; — et l'abat-voix ne risqua plus, lancé trop haut, de ne rien abattre du tout, ou bien, humble à l'excès, d'écraser les prédicateurs égaux en hauteur à Saül, fils de Cis, qui dominait, des épaules, son peuple.

Mon peuple, lui, disait avec l'air narquois du terroir : « Monsieur le Curé bientôt mettra la tour dans le chœur, pour essayer. » Je n'allai point jusque-là, mais mon église (votre église, ô ami inconnu), devint plaisante, bien que sans style, comode, décorée de vitraux qui ne font point rougir, de statues que Maurice Brillant lui-même, ce jeune iconoclaste, verrait sans se pâmer d'effroi, et d'un luminaire aussi copieux qu'artistique.

Enfin, quand le R. P. Le Vavasseur et Baldeschi, Martinucci, Bauldry, Hoegy et toute la Sacrée Congrégation des Rites viendraient du Ciel ou de Rome, ou d'ailleurs, inspecter notre vestiaire, de la chape qui sert à Monseigneur pour la visite pastorale à la cotta de mon dernier clergéon, je ne

tremblerais point : chasubles en caisses de violons (ainsi parla dom Guéranger), ornements imités de l'antique (oui, cette coquetterie moderne a séduit ma vieillesse), *tout est conforme aux règles de la plus pure liturgie et au bon goût.*

Vous avouerez une ruse paternelle ? J'avais longuement étudié le confessionnal, ce meuble essentiel et redoutable, avec le machiavélique dessein d'en créer un modèle... d'agrément.. Pourquoi pas ? Il en coûte tellement à notre cher et pauvre moi de se décharger de son faix d'immondices ! L'agenouillement, l'accoudoir, le guichet, le rideau, rien n'a été laissé au caprice de la mode ou de l'ébéniste. Un paroissien, ami du pittoresque, a osé dire du saint tribunal : « Avec lui, se confesser devient un plaisir. »

N'est-ce pas sainte Thérèse, la douce vieille femme, qui affirmait qu'un siège commode facilite la prière ? Mes chaises d'église ne fatiguent ni les genoux, ni les coudes, ni les reins. Leurs rangs et leurs files feraient honneur au premier bataillon de France, et nul doigt indiscret n'y tracera sur la poussière des dessins ironiques.

Nul bedeau, en mal de logis pour son matériel, ne songerait chez nous à envahir le baptistère. Mettre des balais dans ce bijou qui fait mon orgueil et l'envie des confrères ! Non, pas cela.

Quant à la sacristie (1) (ne me vendez pas), je l'ai construite à la barbe du sous-préfet, sans autorisation, fort peu avant la guerre, pour un morceau

(1) Voir ch. IV.

de pain. Parfois, dans les soirées d'hiver, j'y vais déambuler, rosaire ou bréviaire en main, le cœur aux bons confrères qui revêtirent tour à tour ces ornements si bien logés, aux gars solides qui portèrent ces bannières, aux couples qui m'avaient offert à bénir le pain et le vin en signant leur acte de mariage ; aux tout petits, qui, suçant encore le sel de la sagesse, avaient vagi, avaient versé leurs premières larmes là, tandis que dans la tour ébranlée le carillon sonnait allègrement le *Te Deum* de leur baptême.

La maison du pasteur au milieu de ses œuvres

Passez le chemin de ronde, mon ami ; vous verrez le presbytère au bout de la charmille de roses thé, ourlée du réséda que la Vierge et le Bien-Aimé égalaient, pour son parfum et son humilité, aux roses de Saron, au cinnamome, aux grands lys rouges de Judée, Comme d'une couronne de pierres vivantes, la maison du pasteur est entourée des patronages et des écoles — à droite les garçons, à gauche les fillettes — et très volontairement, entre la sacristie et le presbytère, la « Maison paroissiale ». Placée là, elle rompt la ligne harmonieuse de l'ensemble et c'est une faute, que daigne Dieu me pardonner parmi tant d'autres plus graves ; mais j'ai voulu que toutes nos œuvres trouvent, tout près de la maison de Dieu et de la mienne, leurs bureaux et leurs salles, qu'une pelouse sépare de

la rue, et qui permettent à mes enfants de tout âge le travail, le repos, la causerie, et le passage comme insensible de leur maison à celle de leur Père du Ciel et du vieux père que je suis.

Je m'attarde et il faut me pardonner, car je m'en vais... N'était-ce pas bien, dites, d'adapter le local à sa destination ? de restreindre l'effort pour augmenter le rendement ? de faciliter le service de Dieu pour attirer mes ouailles à mériter un meilleur salaire et concourir de plus grand cœur au règne du seul Roi Jésus ? N'est-ce pas ainsi que font vos modernes Taylor et autres, mon vieil ami Fayol et ses disciples, dans l'usine et dans l'Etat ? Les enfants de Dieu n'ont pas le devoir de laisser toute la sagesse aux enfants du siècle.

Parole de Dieu chantée

Parole de Dieu parlée

Parole de Dieu écrite

« Allez, enseignez toutes les nations », a dit le Verbe. « *Fides ex auditu* », conclut l'apôtre. D'où pour mon esprit un peu lent, cette division à la Bossuet : Premier point, Parole de Dieu chantée ; deuxième point : Parole de Dieu parlée (penser que c'est la mienne, pauvre pécheur !) ; troisième point : parole écrite, imprimée, veux-je dire.

Au Chœur. ☩ Ne croyez-vous pas, cher succes-

seur, que le texte inspiré par l'Esprit-Saint, chanté depuis des siècles, voire des millénaires, par la race des saints, par Jésus, par Marie, par nos pères dans la foi, possède une valeur conquérante et mérite d'être offert à notre peuple dans le plus beau vêtement mélodique qui soit ? Si notre église est claire, chaude en hiver, fraîche en été, attirante par tous ses détails, devra-t-elle faire fuir, hurlant d'horreur, les fidèles épouvantés par un chant monstrueux ?

Au séminaire, nous chantions (et nous étions des précurseurs) selon la méthode Rémo-Cambrésienne. Mais, tandis que Fayol entraînait à Commeny, Gontier entraînait dans ma cellule, sous les espèces de son livre : *Méthode raisonnée de plainchant*, et m'enthousiasmait. J'en vécus vingt ans. Dom Pothier publiant *Les mélodies grégoriennes*, j'entonnai le *Io Triumphe* et mon peuple pria sur de la beauté. Dijon, Saint-Jean-de-Luz, les Sables, Saint-Germain-en-Laye, sont de bien grands noms, mon ami ; Sainte-Marie ne rougit point de sa schola, et saint Ambroise, s'il daignait nous visiter, croirait entendre sous nos voûtes ses diocésains et leurs chœurs, pareils à la voix des grandes eaux...

En Chaire. ☩ Vous qui tiendrez ma place, aurez-vous été aumônier comme je fus ? Je le souhaite, pour plusieurs raisons et pour celle-ci ; dans ce ministère, on « désapprend » à prêcher, on cause, et lorsque, ensuite, on monte à l'ambon d'une église paroissiale comme pasteur, on cause

tout paternellement avec son peuple. A l'heure qu'il est, j'ai plusieurs milliers de sermons derrière moi et, Dieu soit loué, j'ai rarement frappé comme un sourd. J'ai pratiqué l'*insta importune*, mais pas beaucoup l'*argue*, *increpa* et toujours j'ai mis l'accent sur l'*in omni patientia*. Le Seigneur n'est-il pas notre Père des Cieux, et le pasteur doit-il insulter ou frapper la brebis perdue ? Cela dit, je ne suis pas ennemi d'un beau langage, et, si le T. R. P. Janvier ou M. l'abbé Brémond daignaient porter dans ma modeste chaire les accents de Notre-Dame ou de l'Académie, nullement ne m'en plaindrais-je. Mais on ne mange pas du gâteau tous les jours.

Chez le typo. « Comment me suis-je risqué à faire gémir la presse ? Au congrès sacerdotal de Reims, en 1896, j'avais entendu un rédacteur, — enthousiaste comme il sied, — de bulletin paroissial : « Multiplier la divine semence... Pénétrer dans les milieux même hostiles... Maintenir le contact... » Vous n'êtes pas à convertir, mon ami inconnu, je ne vous prêche pas comme je fus prêché, je vous raconte ma vocation tardive de journaliste au petit pied. Elle mit six ans à germer. En 1902 seulement, je jetai à la poste le manuscrit du premier numéro, dûment timbré, recommandé, cacheté, confié aux bons anges et à saint Paul, qui, s'il revenait sur terre, se ferait journaliste comme chacun sait. Depuis, j'ai pris moins de précautions, sans cesser de chérir et de soigner cet enfant de ma vieillesse, comme Jacob de Cha-

naan aime Joseph et Benjamin, fils de Rachel. Si les œuvres de ceux-ci furent grandes devant Dieu et devant les hommes, s'ils servirent au peuple choisi, toutes proportions gardées, notre *Petit Messenger de Sainte-Marie* peut raconter comme eux des campagnes victorieuses, et dans plus d'un foyer la trainée de sa douce lumière a fait ouvrir des yeux que l'insouciance ou le calcul fermaient à grand méchef.

Mon ami, un patron avisé néglige-t-il d'informer ses collaborateurs, les plus humbles comme les plus proches de lui ? Le rendement de l'atelier, de l'usine ou de la culture n'en est-il pas accru et facilité ? Ainsi ai-je voulu faire du labeur paroissial, préparant les gemmes éclatantes que les anges porteront où il faut, dans l'édifice éternel et divin, là-haut !

Le Chef : Le Curé. Ses qualités

Si votre politesse, ami, n'égalait celle du clergé de l'ancien régime, vous auriez dit vingt fois déjà : « Ce vieux bonhomme se vante » et vous auriez souri avec condescendance.

Ecoutez.

Bientôt on recueillera mes pauvres restes, et mon confesseur, précédé d'aimables confrères, les conduira au cimetière pour leur donner une sépulture honorable et pieuse. Je fais mon examen devant Dieu et devant vous, disant à Dieu le mal, à vous le bien ; pourquoi vous dirais-je le mal ? le cher prochain ne s'en chargera-t-il pas assez ?

Sainteté. « Bien sûr, j'aurais dû être un saint. Je l'avais promis au chant du *Dominus pars*, le visage baigné de larmes délicieuses. Je l'ai promis tous les jours depuis soixante ans, tantôt avec un soupir de remords, tantôt avec la flamme de la résolution : *Et dixi, nunc cœpi*.

Si j'avais réussi, mon peuple aurait bénéficié de tant de grâces supplémentaires ! Je lui aurais versé la lumière et la force, l'esprit chrétien et le sens catholique ; j'aurais formé des générations granitiques sur lesquelles n'auraient mordu jamais ni la teigne de l'indifférence ni le dragon des mauvaises mœurs. Et mon successeur aurait chanté l'hosanna sur ma tombe...

Tout ce que j'ai pu, c'est d'observer toujours le règlement du séminaire et je m'en suis bien trouvé. Cependant, « dire matines et laudes la veille » n'est pas d'une pratique aisée, quand on n'a pu les commencer qu'à vingt-trois heures, ou plus tard. C'est un détail.

Bonté. « A défaut de sainteté, j'ai voulu la bonté.

Bien des fois, des mamans m'ont demandé :

— « Mon fils veut être prêtre, quelles qualités doit-il avoir pour être un bon prêtre ? »

J'ai uniformément répondu :

— « Qu'il se fasse un estomac à toute épreuve. »

Et j'ai ajouté pour calmer la surprise évidente :

— « Le vrai prêtre doit d'abord être bon, donc avaler toutes les couleuvres sans dégoût : de l'estomac... ! »

En chaire, au confessionnal, au catéchisme, au presbytère, dans les salles d'œuvres, au lit des malades, partout, toujours, quoi qu'il arrive et qui qu'en grogne, de la bonté, encore de la bonté, toujours de la bonté, pour les amis, pour les ennemis, et surtout pour les plus faibles de mon troupeau : les petits enfants, les pauvres, les malheureux. Le cœur et la main largement ouverts, — la mémoire fermée au souvenir des ingratitude, attentive à se rappeler les bienfaits reçus, — la volonté pliée à toutes les surprises, au pillage des heures par les importuns, aux échecs et aux demi-échecs plus irritants ; être père et vouloir être père, même et surtout pour les enfants prodigues.

Fermeté. « Mais comme un père est bon, il est ferme. Bonté n'est pas bonasserie et sottise. Je dois à mon peuple l'amour, je lui dois l'autorité. Je suis chef. Je commande.

A soixante-cinq ans, estimant que les ressorts de mon activité devaient, c'est l'aventure banale, s'être détendus à l'usage, je portai ma démission à l'évêché.

On la refusa.

On l'a refusée deux fois encore. Je me suis raidi au poste, je tiens. J'entends plus d'un redire :

— « Ce que M. le Curé veut, il le veut bien. »

Je n'en suis point fâché. Au diaconat, je reçus l'Esprit de force, et la vie m'a convaincu qu'il était nécessaire ; maintenant comme alors, il me faut entreprendre, porter des responsabilités, persévérer, combattre des ennemis que ma jeunesse

n'avait pas connus, m'informer des moyens de défense, multiplier les offensives, inspirer et lancer tout mon monde : un chef sans force perd sa troupe.

Sens de l'Administration. L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain, qui ne coule pas chez moi ; la ténacité le remplace. Jamais découragé, jamais dégoûté, jamais emballé. Parce que l'œuvre est multiple, je me décharge des détails, — le plus possible, — sur les auxiliaires admirables que je vous dirai ; mais l'ensemble est à moi, et je n'ai pas trop de toute mon expérience, de mon sang-froid, de la sérénité que l'âge apporte, et dont j'ai repoussé comme une faute tout accent désabusé, pour conduire, pousser et freiner tour à tour l'attelage grandiose des âmes, en route vers le ciel.

Dans les problèmes plus ardu, je regarde (méthode Joseph Bertrand) jusqu'à ce que la solution me saute aux yeux : « Un œil sur le problème, un œil sur Dieu », disait Ampère. Je tâche d'embrasser fortement toutes les données parfois imprévues, je tiens mon jugement en équilibre et je décide, assuré que je puis me tromper en décidant, plus assuré encore de me tromper en hésitant toujours, comme en n'hésitant jamais.

Aux auxiliaires, je donne des instructions aussi nettes et précises que larges. S'ils doivent obéir, ils ont aussi à commander, et je dois faciliter leur double rôle par des ordres qui les soutiennent et les dirigent, et par l'octroi d'une légitime liberté, dans leur sphère d'action.

Quand je disparaîtrai, vous arriverez. Toutes mes méthodes ne vous plairont point : chacun siffle avec son sifflet. Et vous aurez raison. Vous saurez cependant, c'est ma prière quotidienne, vous adapter aux habitudes de vos chefs de service, pour les réadapter aux vôtres doucement. Ils vous serviront comme ils me servent.

Conducteurs d'hommes, vrais chefs, excellents dans leur partie, souvent admirés et enviés par leur pasteur, vous les aimerez comme je les aime.

Construction de la machine. Division du travail

Sans eux je n'eusse point réussi. A mesure que la paroisse, par le travail ecclésial, croissait en doctrine et en perfection, ses organes se multipliaient ou devaient se multiplier ; je ne pouvais plus tout faire, je m'appliquai à faire faire. Division du travail, ce fut mon premier point.

Pour le travail d'ensemble, le *Liber status animarum* fut mon livre de chevet, auquel j'adjoignis bientôt le *Livre de paroisse*, l'un et l'autre perpétuellement tenus à jour, non sans peine, mais avec quel profit !

Le Livre des âmes me dit toutes mes ouailles, leurs professions et domiciles, leur participation aux œuvres et associations paroissiales, leurs enfants obligés ou non à la communion et à la rénovation des promesses du baptême, les pascalisants ; et je lui confie mes observations, signes caractéristiques » de leur fiche spirituelle.

Le Livre de paroisse vous donnera « ce que j'ai de plus exquis rapporté du temps et de l'occasion, servant à ma paroisse selon mon désir » ; l'histoire, le coutumier, la statistique qui me fut comme un état récapitulatif d'administration paroissiale, (inventaire des biens meubles et immeubles, état du personnel, archives, pièces comptables avec les index des résumés semestriels), où vous lirez la situation courante du temporel et du spirituel.

Pas d'administrateur de société — et notre société compte trois milliers d'âmes — qui ne tienne à suivre de très près la marche de ses affaires : ainsi de nous.

C'est pourquoi j'ai imposé, à chacune de nos œuvres, le REGISTRE D'ŒUVRE, réplique du Livre de paroisse, partagé en journal, coutumier, archives. Le directeur peut manquer, la direction continuera. Il nous faut prévoir et préparer nos successeurs.

Tableau d'organisation. L'œuvre-mère

Fonder toutes les œuvres qu'il faut, ni une de moins, ni une de plus, les plus simples et le plus simplement possible : tel fut mon idéal. Je vous tiens quitte, mon ami, du récit de mes impairs, et je passe tout droit aux résultats.

Pour ménager ma tête, je voulus chercher l'œuvre-type qui me fournît un cadre suffisant, élastique et solide, pour toutes les œuvres qui naîtraient. Je consultai, je priai.

Or, en 1867, l'archevêque de Pérouse, qui devait être Léon XIII onze ans plus tard, écrivit à un directeur italien : « Votre œuvre est si belle, elle réunit à une fécondité extrême une telle simplicité »... que je m'écriai : « Eurêka » : l'*Apostolat de la Prière* serait le fondement, la pierre d'angle de l'édifice pastoral.

Œuvre de prières, de sacrifices, de communions, elle porterait mes paroissiens à la pratique fréquente des sacrements, à l'assistance intelligente à la Messe, à la charité agissante qui est l'esprit chrétien. Surtout, son organisation par Trentaines, dirigées par le zélateur et deux sous-zélateurs (ou bien la zélatrice et deux sous-zélatrices) qui se distribuent dix par dix les associés, et leur transmettent le billet mensuel et le bulletin, — qui se réunissent en Conseil public ou privé, tous les mois, avec le directeur, cela me parut le cadre passe-partout et, à la fois, la source inépuisable et l'école de tous les chefs et sous-chefs de nos œuvres.

Je fondai donc l'*Apostolat*, cellule-mère destinée à grandir, à se multiplier indéfiniment. Bientôt je pus lui appliquer les vers qu'au sortir de l'année terrible, en 1875, tous les Français savaient par cœur :

*... Ah ! puisse-t-elle aux époques prochaines
Croître en s'affermissant comme croissent les chênes ;
Offrir l'abri superbe et l'ombre de son front,
Grande œuvre maternelle, aux œuvres qui naîtront.*

Les tout petits furent les pages du Saint Sacre-

ment ; les *communiant*s s'appelèrent les Tarcisius ; les *jeunes gens* formèrent des compagnies de zouaves du Sacré-Cœur : Mentana et Loigny fulguraient alors comme des sommets d'héroïsme ; les *jeunes filles*, Enfants de Marie, retrouvaient la Mère divine dans chacun des trois degrés de l'Apostolat : offrande par Marie, dizaine de chapelet, communion réparatrice avec Marie ; aux *pères* et aux *mères de famille*, je réservai le titre officiel de zélateur et de zélatrice.

Mais les cinq groupements étaient dirigés par des « gradés » de hiérarchies similaires. Les jeunes s'habituèrent à maintenir l'ordre, la discipline, la bonne harmonie, à commander comme à obéir. Je pus discerner les futurs chefs et les former.

À l'heure des fondations, nos cadres se trouvèrent à pied d'œuvre, et sans peine s'adaptèrent à toutes les formations.

Denier de Saint-Pierre, Propagation de la Foi, Sainte-Enfance, Œuvre de Saint François de Sales et maintenant *Denier du Culte* et *Union catholique*, tout marche par les zélateurs de tout âge, qui portent les convocations, les tracts, les Bulletins, recueillant les cotisations, recrutant des adhérents. « Faire faire », voilà le secret du maximum de rendement avec le minimum d'effort.

Les *Œuvres*. ♦♦♦ Mon ami inconnu, qu'auriez-vous entrepris d'abord, en constatant l'ignorance religieuse de nos paroissiens de l'autre siècle ?

Bâtir des écoles, n'est-ce pas ?

J'en bâtis sous l'Empire, vous perfectionnerez

sous la III^e ou la IV^e République. Bâtir, c'était facile, somme toute : et Perrette ne fit pas de plus beaux rêves que le curé de Sainte-Marie devant ses plans et devis dûment approuvés. Les catéchismes allaient être des merveilles ; les concours de catéchisme attireraient tous les parents extasiés ; les enfants de chœur s'égaleraient aux séraphins pour la piété ; les Chorales s'enorgueilliraient de sopranes et d'alti, promesses de ténors et de barytons pour les temps post-scolaires ; les petites filles apprendraient à tenir leur futur ménage, telle la Vierge à Nazareth, etc., etc.

Mais quels maîtres et quelles maîtresses appeler. ♦♦♦

Je n'étais pas sans quelque projet d'hôpital ou d'hospice, d'école professionnelle et d'école ménagère, sans parler du reste. Fidèle au cher principe de l'unité, je m'adressai au fondateur de deux Congrégations, d'hommes et de femmes, celles-ci à la fois enseignantes et hospitalières. Et je n'en ai pas eu de regret. En 1903, quelque flottement s'est produit, par la grâce de MM. Waldeck-Rousseau, Combes et consorts. Mais tout s'arrange, tout se tasse ; nos sécularisés tiennent le coup.

L'*Œuvre des Cercles*, tôt après l'autre guerre, me fit exaucer les vœux des parents : « Faites-nous quelque chose pour « ramasser » nos enfants les jours de congé, monsieur le Curé ». On m'avait souvent porté cette antienne. Je m'exécutai. Un embryon de *patronage* vint au monde. Depuis, il est mort de pléthore... Il est ressuscité, tel un corps glorieux, embelli, agrandi, dédoublé (garçons, filles)

vivant, bruyant et bienfaisant. J'y vais peu, j'en sais tout.

M. le Vicaire s'y dépense et surdépense ; il est adoré (je crains que ce terme ne soit pas théologiquement exact et qu'il ne frise l'hérésie) et il forme pour vos œuvres adultes des meneurs que vous apprécierez.

Au début, je rassemblai mon monde par professions, en des fêtes annuelles : les marins au 16 juillet, fête de N.-D. du Scapulaire, les cultivateurs à la Saint-Jean (ah ! la splendide et pittoresque fête des chevaux ! une lieue de parcours, mon ami, des centaines de coursiers rangés trois par trois, partagés en escouades sous le commandement des zélateurs et la direction suprême du vicaire promu au grade de colonel de cavalerie), les ouvriers en bois, en fer, à la Saint-Joseph, à la Saint-Eloi ; les maçons à l'Ascension, les blanchisseuses à la Sainte-Anne, etc.

Celles-ci les premières demandèrent une caisse corporative. Je cédaï avec bonheur. Peu à peu *mutuelle-accidents, mutuelle-maladie, assurance du bétail, caisses de prêt, caisse d'Épargne* ; puis, car on s'enhardissait, *coopératives de vente* du blé et du poisson, *d'achat* de semences et de machines, *union des petits commerçants, syndicats* agricoles, marins, ouvriers (nos patrons travaillent eux-mêmes, et par là nous n'avons que des syndicats mixtes).

En un mot, le grain de sénévé ayant germé, portait une tige qui devenait un grand arbre, et ses branches s'étendaient chargées de fruits sur toute la paroisse.

Conférence et Passerelle. « M. le Vicaire est « autonome » dans son patronage, et les multiples annexes d'icelui. Les présidents et présidentes d'œuvres sont « autonomes » chacun chez soi. Ils se choisissent leurs vice-rois, leurs collaborateurs, confirmés au besoin par les élections statutaires. Et je veux leur autorité sans conteste comme sans partage : c'est nécessaire.

Mais autonomie n'est pas indépendance. Dans les services de ma paroisse, je n'accepte ni anarchie ni même fédéralisme. Aucun service ne doit se développer aux dépens des autres, soit parce que dirigé en sens contraire, soit parce que trop envahissant. Là encore, il faut ramener tous les efforts à l'unité, sous la main du seul chef, le curé.

Les judicieux conseils de l'ingénieur Fayol, combinés avec ses exemples et avec ceux de Léon Harmel, que j'avais admirés et étudiés au Val-des-Bois, me portèrent à instituer la conférence mensuelle, fort aimée de tous et plus utile qu'aimée.

Chaque troisième dimanche, les confréries, les écoles, les patronages, les œuvres reçoivent en conseil la convocation et l'ordre du jour du quatrième dimanche, pour la conférence générale des chefs de service. C'est le vrai conseil de l'Union catholique, « le conseil des ministres », comme ils disent avec un sourire, complété trois fois par an par les sessions des « États-Généraux », où toutes les familles sont convoquées.

Nous écoutons les rapports. Nous les discutons, non sans chaleur. Nous accueillons les suggestions, même imprévues. Nous remédions aux causes si-

gnalées de déficits ou de dangers. Nous approuvons les mutuations du personnel ; les programmes des fêtes religieuses et profanes sont étudiés, modifiés, embellis, selon les expériences passées, et les fonctions sont réparties selon les compétences, etc., Puis chaque Président emporte le « mot d'ordre » pour le mois, et travaille à le faire réaliser dans son secteur.

Ce qui n'empêche pas les œuvres de communiquer avec le curé ou entre elles pendant le mois : vous pensez bien que la Mutuelle-Accidents peut désirer de l'aide de la Mutuelle-Maladie, que la fête patronale des maçons peut recourir au matériel du patronage : nous avons adopté pour ces relations entre œuvres le système et le nom de « La Passerelle ».

Mais je n'admets pas qu'une décision collective de quelque importance soit prise de concert sans mon aveu. Au besoin la conférence mensuelle venge et rétablit les droits de l'autorité suprême un instant méconnue.

Jamais tâillon, toujours informé : n'est-ce pas le devoir ?

Si vous voulez définir mon système de gouvernement, appelez-le une autocratie tempérée par la conférence. On ne s'en plaint pas.

Les rouages vivants

La machine construite et le moteur toujours sous pression, peut-être serez-vous curieux, mon ami

inconnu, de connaître les rouages incessamment prêts à l'action.

Mon *lieutenant-général*, M. le Vicaire, est à la fois un fils et un frère pour son vieux curé. Nous vivons, si j'ose dire, en communauté (vous n'êtes pas sans avoir ouï parler des prêtres de l'Union apostolique, des prêtres de Saint-François de Sales de M. Chaumont, et des communautés d'après-guerre de Ham, de Miramas et autres lieux). A deux nous ne saurions former un chapitre ; mais la prière, l'office, les ressources, comme les peines et les joies, nous les avons mis en commun, selon les règles définies et approuvées. Son zèle et sa charité m'ont soutenu aux heures noires ; à la lumière de son esprit et de son cœur, mon âme s'est éclairée. En partant pour la grande lumière, j'emporterai son souvenir et le ferai bénir du juste Juge.

Aux vacances, le groupe est nombreux des abbés sortis du patronage, de l'école, venus même de la charrue et du gouvernail, qui perpétueront les fruits de notre sacerdoce et prieront pour nos âmes le Maître de la moisson. Jusque dans les missions lointaines, nos fils et nos filles réalisent, comme ils peuvent, les méthodes de bien qui formèrent ici leurs familles et eux-mêmes ; et leurs récits m'ont fait souvent pleurer devant le Tabernacle.

Mais ceci ne regarde que vous et moi.

Le Conseil de l'église (ancien conseil de fabrique) s'honore de compter dans son sein les bienfaiteurs chevronnés de la paroisse. Je ne crains pas de lui soumettre mes comptes et budgets, écrits en chiffres sincères. A ce trait, vous reconnaîtrez quelle con-

fiance méritent son esprit chrétien et son entente des affaires.

Les *zélateurs et zélatrices*, tour à tour *chefs de quartier, présidents ou trésoriers* de toutes les œuvres, catéchistes, visiteurs des pauvres, administrateurs de notre Société immobilière (écoles, patronages...), délégués aux Congrès cantonaux, diocésains et même nationaux, organisations de pèlerinages, commissaires de fêtes paroissiales, admirables modèles de chrétiens et de chrétiennes, dont leurs Anges sont fiers : ceux-là sont l'ossature et l'armature de la paroisse, ma force et ma sécurité.

Près d'eux, avec eux, — car à la Conférence siègent le sacristain et la principale décoratrice des autels, — le personnel de l'église si dévoué : *chantres et sonneurs, chaisières et massicots*. Tous comprennent l'honneur de leurs fonctions, s'en montrent dignes, et concourent à la beauté de la maison de Dieu.

Je l'avoue, jadis j'ai dû sévir. Des habitudes avaient été prises que rien ne légitimait. J'ai eu égard à l'âge et à l'ancienneté, j'ai assuré la petite retraite convenable. Mais en affaires, surtout dans les affaires où le culte divin est engagé, il faut bannir la sentimentalité. Fayolisme si vous voulez. Bon ordre et discipline, assurément.

Je voudrais bien vous parler aussi du groupe des collégiens, du grand Conseil et du petit Conseil des patronages, institutions charmantes, d'une efficacité merveilleuse, dues au zèle inventif de M. le Vicaire ; vous l'interrogerez quand vous m'aurez remplacé. Disons seulement que leurs délégués

sont admis, quatre fois par an, au « Conseil des ministres » : non sans utilité.

Tels sont les rouages vivants qu'il est de ma charge d'actionner. C'est par eux que tout l'ensemble marche. C'est sur eux que j'exerce la principale influence, mes rapports avec la masse n'étant pas, bien que quotidiens, capables de déterminer les larges courants qui emportent tout.

En chaire, certes, ma parole donne les directives plus ou moins écoutées, comprises et retenues. « L'état-major » les fait appliquer, résonnateur et mégaphone, courant de force et de lumière, distributeur d'énergie... Mais j'ai bien peur qu'il y ait quelque incohérence dans toutes ces métaphores : c'est l'âge, mon ami.

Comment j'exerce l'influence due ?

— Surtout par le moyen de mon examen particulier.

Ne vous récriez pas ; c'est ainsi. Quel doigté ne faut-il pas pour manier la pâte humaine ! Quelle psychologie toujours en éveil ! Les livres et la vie, la méditation et le regard sur Jésus nous instruisent, c'est vrai. Mais rien n'a valu, pour moi, la discussion deux fois quotidienne de tel acte spécialement choisi, de ses causes et de ses prétextes, de ses résultats, le tout scruté jusqu'au dernier repli, analysé dans les nuances les plus ténues et les plus changeantes. Je suis sorti de chaque examen avec un peu plus d'humiliation, sinon plus d'humilité, mais aussi avec de nouvelles lumières sur la manière de conduire mon prochain comme moi-même vers l'amour de Dieu.

Le troupeau. Je connais mes brebis

Cependant ne croyez pas que je néglige la masse, ou que pour l'atteindre je me contente de relations rituelles, visites aux malades, examens de catéchisme de fiancés, inscription des bans et services et le reste. Je multiplie au contraire les relations personnelles de curé à paroissien, me souvenant de l'Évangile : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. » Mais nous parlons ici de l'effet de masse, du gouvernement qui régit le troupeau et non pas seulement les individus.

Sans vouloir tracer des frontières trop absolues, j'ai partagé, d'après le Livre de paroisse et le Livre des âmes, mes paroissiens en quatre groupes sans cloisons étanches : au contraire. Du quatrième, je les incite comme je peux à passer au troisième, au deuxième, les voulant tous enfin dans le premier.

D'abord, les membres des confréries. Ceux-ci sont les fervents, que j'atteins par la confession fréquente et les réunions au moins mensuelles. Ils marchent dans les voies du Seigneur : *Pergant feliciter* ! (1)

Les suivant d'assez près, mais de trop loin pour tant, les pratiquants : fidèles des Pâques et des quatre grandes fêtes, la plupart mes collaborateurs, puisqu'ils confient leurs enfants à nos écoles chrétiennes et consentent à payer fournitures et sco-

(1) Qu'ils continuent heureusement.

larité selon leurs ressources, quelques-uns empêchés par des motifs qu'une saine théologie admet tout en les regrettant. Aux fêtes paroissiales, aux baptêmes, aux mariages, à la distribution des prix, à l'Amicale des anciens de l'école libre, ils sont heureux de se serrer autour de leur curé, qui n'en est rien moins que fâché.

Un troisième groupe, amorphe, comprend les indifférents, peu nombreux, pas hostiles, tenus par un atavisme douteux ou mauvais, ou par des relations de famille, de commerce, de camaraderie, à l'écart du courant religieux qu'ils regardent emporter leurs voisins au bonheur vrai, sans s'y mêler. Ils viennent à nos réunions professionnelles, aux œuvres économiques et sociales, à certaines séances des patronages. Je leur parle dès que l'occasion s'en présente ou que je l'ai fait naître. Quelque lumière diffuse de vérité entoure leur esprit d'un halo bienfaisant ; la grâce d'amour, sollicitée pour eux par les petits, assiege leurs cœurs partagés. A la mort, ou avant, « on les aura ».

Dois-je compter dans la masse en ignition les scories qui s'en retirent volontairement et les mauvaises pierres qui n'y entrèrent jamais ?

Quelques brebis galeuses coexistent avec le troupeau et n'entendent pas, — ou autant dire, — la voix du pasteur. On les a vues une fois ou l'autre à quelques conférences données par des catholiques de renom. Une mission, un Jubilé, une Adoration attirent et retiennent au bercail, guéries et vivifiées, les moins malades, ou celles pour qui la prière avait plus fortement assailli les portes

éternelles et fait violence au Seigneur qui tient tous les cœurs en sa main.

Envers elles, je n'use de rigueur qu'à bon escient. Ah ! certes, je défends de leur contagion mes agneaux et mes brebis ; ma houlette est une arme qui sait se faire craindre... Mais elle ne blesse que pour guérir. *Compelle intrare*, a dit le Sauveur, et non pas *Expelle*.

Le contrôle perpétuel

M'assigné-je aujourd'hui le même programme d'action qu'au premier jour ? Tandis que le monde tourne, suis-je resté immobile ? Ah ! mon ami, puisque l'Eglise est une éternelle recommenceuse, nous, ses ministres, devons agir comme elle. Elle s'adapte aux conditions humaines les plus diverses dans le temps et dans l'espace : j'ai toujours voulu m'adapter.

Pour la sécurité et le progrès des âmes, il a fallu sans cesse vérifier les résultats obtenus, les comparer à ceux que j'avais attendus, faire la balance. Je contrôlai les personnes, les choses et les actes, les industries et leur application, pour tout remettre au point. Je me suis contrôlé moi-même. J'ai fait appel au dévouement et à la compétence des meilleurs de la Conférence, et de plusieurs confrères. J'ai tâché de toujours simplifier en améliorant. A regret j'ai pris des mesures de rigueur ; j'ai supprimé ce qui ne rendait pas ; j'ai exploité à fond chaque succès, j'ai pris mon bien partout

où je l'ai trouvé... même dans mes échecs, qui m'ont toujours instruit.

Un peu à la manière de Pénélope, j'ai remis sur le métier mon programme d'action et mon tableau d'organisation, pièce par pièce, détail après détail, et l'œuvre que j'ai faite ressemble peu à celle que j'avais rêvée, à celle que vos mains édifieront plus belle, plus finie, plus étendue et surtout mieux douée de racines profondes.

Telle quelle je vous la livre, ami. Tous les traits y sont : vous la ferez grandir jusqu'à la plénitude de l'âge du Christ.

CHAPITRE II

POUR QUE LA PAROISSE VIVE LE CHANT LITURGIQUE UNANIME

Vivens, Vivens, laudabit te, Domine
(ISAÏE, 38, 19).

— Monsieur le Curé, je crains fort qu'avant peu notre église ne soit trop grande...

— Monsieur le Maire, j'espère fermement que vous aurez été mauvais prophète. Ayez confiance. Nous devons agrandir l'église, insuffisante bientôt pour nos ouailles.

— Ah ! vous avez une panacée, monsieur le Curé ?

— Le chant liturgique, pratiqué par tous.

A ces mots, monsieur le Maire (à qui je faisais ma visite d'arrivée) me regarda comme il eût regardé un phénomène du Zoo-Circus, ou comme un maniaque à remettre aux Petites-Maisons ; il laissa tomber la conversation, et je sortis, tandis que l'honorable magistrat s'arrachait avec dignité, je pense, son dernier cheveu...

Dix ans plus tard, je l'assistai dans l'ultime combat. Sa voix, souffle mourant, me parvenait à peine, et son sourire — malicieux jusqu'au bout — me navrait :

— Notre église... devenue trop petite... oui... disait-il... je viendrai vous dire... si le ciel devient trop petit... car là aussi les paroissiens chantent tous... Alors, n'est-ce pas ?...

Après la grâce de Dieu en effet, c'est le chant liturgique unanime qui de Sainte-Marie a fait la paroisse vivante que je vous lègue, mon successeur, avec regret et, je le crains, un peu d'orgueil.

Mais oui : vos oreilles ne vous ont point trompé. Le chant liturgique a rendu la vie agissante à mes ouailles routinières : le beau miracle, je vous prie, qu'une promesse de Pape se soit réalisée ! Ne savez-vous point par cœur le fameux *Motu proprio* de Pie X, un de ses tout premiers actes, du 22 novembre 1903, en la fête de sainte Cécile, la vierge et martyre du « cantantibus organis » ? (Ne faites pas attention au mot à mot de ce latin). Or sus, le saint grégorianiste disait :

« Notre très vif désir étant que le véritable esprit chrétien refleurisse partout et demeure chez les fidèles, Nous croyons nécessaire de pourvoir tout d'abord à la sainteté et à la dignité du temple... pour recueillir cet esprit à sa première et indispensable source, qui est la participation active aux Saints Mystères et à la prière publique et solennelle de l'Eglise... En particulier l'on s'efforcera de mettre de nouveau le chant grégorien à l'usage du peuple... »

Nous avons obéi. L'effet a suivi la cause. Sainte-

Marie a vu refleurir le véritable esprit chrétien, parce qu'elle a chanté les textes de la liturgie dominicale.

(C. Q. F. D., n'est-ce pas ? mon ami).

Par A + B

Dites-moi, comment les Hébreux et les Juifs devinrent-ils le peuple essentiellement religieux ? N'est-ce pas de sa liturgie chantée que son âme a vécu et survit ? N'est-ce pas de la supprimer que rêvaient ses ennemis, pour l'asservir lui-même et le détruire ? Le *Quiescere faciamus omnes dies festos Dei in terra*, (1) combien d'adversaires l'ont repris, depuis 2.000 ans. jusqu'à ces laïques qui ont fait serment d'éloigner leurs élèves des offices du dimanche ?

Dom Guéranger a bien pu écrire que « la liturgie chantée est le plus grand mobile de la conversion d'un peuple », parce que l'histoire bénédictine le lui avait appris. Mais le journal maçonnique, l'*Evénement*, après l'autre guerre, disait aussi la vérité, du point de vue tout contraire, quand il affirmait : « L'année liturgique, fera autant de mal que les Contes de Voltaire ont fait de bien. » La liturgie en effet est le « tombeur » de la laïcité.

Pourquoi ?

Ratiocinons, si vous êtes de loisir. Deux vérités fondent la piété de l'Eglise : la foi au pouvoir sa-

(1) Supprimons tous les jours des fêtes de Dieu sur la terre.

cerdotal de Jésus, source de toute vie surnaturelle, et le dogme de la Communion des Saints.

Jésus est le seul prêtre essentiel. Or, il n'exerce ici-bas son pouvoir sacerdotal que par le ministère de la hiérarchie visible. S'unir donc à celle-ci quand elle exerce le pouvoir délégué par Jésus, c'est adopter la méthode authentique, instituée par l'Église, pour assimiler les âmes à Lui, les membres au chef ; c'est se livrer à l'action du Maître, devenir conforme à son image, partager ses sentiments, devenir de plus en plus participant de sa nature divine.

Et remarquez, mon ami, Dieu envisage l'Église comme la Communion des Saints. L'œuvre rédemptrice nous atteint comme membres de l'Église, comme frères en Jésus, collectivement, socialement si j'ose dire. Notre culte donc doit être une affirmation de la puissance sociale de l'Église ; notre vie religieuse doit être une vie collective, unie et soumise à la hiérarchie visible.

Fas est ab hoste doceri (1)

L'éternel ennemi ne s'y trompe pas. Jusqu'à la Renaissance, la liturgie unit et sauva la « chrétienté » : le mot et la chose. La Réforme ne détruisit pas le Culte, mais elle le fit verser dans l'individualisme, moyen parfait de renverser la religion : on

(1) Laissons-nous instruire par l'ennemi.

nous l'a fait bien voir. La Révolution enleva ses biens à l'Église, pour la priver de sa puissance sociale. Plus habiles, les doctrinaires de la Séparation reprirent le mot de Mirabeau en l'affutant : « Les curés à la sacristie » et, déclarant la religion une simple affaire ou entreprise privée, ils ne tendirent qu'à émietter la communauté catholique : laquelle n'existe, le nom le dit, que dans la forme sociale et par son esprit collectif ; émiettée, elle perd toute existence.

Par conséquent, pareilles à la Phalange antique, fidèles et pasteurs doivent refuser qu'on les isole les uns des autres. Et si vous trouvez un plus sûr moyen de défense que le chant unanime, Pie X dans sa gloire doit (si la gloire des Bienheureux s'accommode de quelque regret) bien regretter d'être parti sans vous connaître...

Pulvérisons l'objection « Œuvres »

Que les « œuvres » entretiennent, prouvent et assurent la vitalité d'une paroisse : notre doux nid presbytéral, avec sa blanche couronne des patronages, des écoles, de la Maison paroissiale, avec son Livre des âmes, ses Registres d'œuvres, ses Albums de photographies avec références aux deux volumes cités, en vérité notre demeure, ami, professe à l'évidence cette foi.

Mais... paroisse d'abord.

La paroisse est la « cellule » religieuse essentielle, de par le Code de droit canon. Relisez. La paroisse,

disent Pie X et Benoît XV, est une partie du territoire du Diocèse, à laquelle est assignée une église particulière avec une population déterminée ; et son recteur particulier, comme propre pasteur, doit être mis à sa tête pour le soin nécessaire des âmes. (Can. 216).

C'est donc sur l'organisation paroissiale, non sur les œuvres, que l'Église catholique fonde son action surnaturelle tout entière.

Or, quel est le centre de la vie paroissiale ? L'église.

La Schola Saint-Hervé

L'église est le lieu de la Providence, le lieu privilégié des grâces. Les œuvres sont les portiques, l'église est l'édifice où elles conduisent. Mais nul n'y restera si elle ennuie. Que tous y chantent, et ils prendront conscience de l'âme commune de la paroisse ; ils ne seront plus comme des parasites qui reçoivent et qui ne donnent pas ; ils seront et ils se sentiront des membres vivants de l'Église ; ils s'y verront utiles à quelque chose ; ils s'y plairont, et, comme dit Jésus-ben-Sidrach, au Livre de l'Écclésiastique, ils auront le « culte de la beauté en quête de musique » dans la maison de Dieu.

Mais « Avocat, venons au fait ».

Saint-Hervé ? s'appelle-t-on pas plutôt Sainte-Cécile, ou Saint-Grégoire, ou Saint-Benoît... que sais-je ?

Eh ! Je ne me prive pas d'aimer mes petites Céciliennes, fillettes du pensionnat dont les voix pures me font rêver de la Vierge, berçant le divin Poupon... Elles invoquent sainte Cécile, patricienne et martyre, et elles font bien. Nos « Chanteurs de minuit » sont l'honneur et la joie fière du Patronage. Mais saint Hervé, l'Errant aux yeux morts qui chante son « cantique du Paradis », me fend le cœur. Et il était exorciste : au nom de l'Église il annonçait devant le peuple chrétien l'Évangile et les Psaumes, qu'il savait par cœur... Notre Schola préfère son patronage à d'autres, plus glorieux... Je n'ose demander au cher saint, qu'un loup conduisait jadis, s'il n'a point à rougir de sa clientèle : il dirait non, j'espère... au moins par politesse, et même par amour de la vérité.

Nous recrutons la Schola dans quatre Groupements.

Aux Pages du Saint-Sacrement, nous demandons tous nos soprani et nos alti. Les Tarcisius, pépinière d'acolytes, ne laissent pas de fournir des barytons et des ténors légers. Chez les zélateurs de l'Apostolat, nous puisons les basses profondes et les ténors infatigables. En renfort, parce qu'il arrive à nos « enfants aubés » (à Chartres on disait les enfants chanoines de Notre-Dame) d'être décimés par les rhumes ou écrasés par la masse des voix mâles, nous appelons parfois, en toute révérence, les voix plus chaudes, encore que discrètes et assoupies, des Enfants de Marie.

Par étapes

La première besogne fut de discerner et de former des chefs. Vous pensez bien qu'à deux, et qui n'avons avec un Pierluigi ou un Perosi que des affinités lointaines, nous ne pouvions assumer la charge des répétitions nécessaires, à quatre ou cinq groupes très divers et à leur ensemble. Au début, passe. A la longue l'effort nous eût conduits en terre avant l'heure, ou bien nous eussions dû liquider l'entreprise : alternative sans intérêt.

Deux Chefs

Discerner n'est pas le plus difficile.

Quand Yves, gamin de douze ans (il est mort depuis aux Dardanelles, en vrai croisé qu'il voulait être), « attrape » tous les airs sur une flûte de deux sous, tapote le clavier avec intelligence... malgré toutes prohibitions, bien entendu, — et tel le savetier, chante depuis le matin jusqu'au soir ; lorsque d'ailleurs ses camarades l'élisent toujours pour capitaine quand on joue aux voleurs ou aux corsaires... Yves est un chef, n'est-ce pas ?

Ou bien, si en distribuant l'eau bénite de l'*Asperges*, votre oreille perçoit à gauche un de ces « creux », sonores, puissants, sensibles aux dièzes et aux bémols comme une corde de contrebasse, et si, malgré toutes les rubriques et parce que la chair est faible, vous tournez la tête vers cette voix que l'Opéra accueillerait avec amour, empê-

chez-vous votre cœur de tressaillir et vos yeux d'adresser un clin à ce chef soudain révélé ? Eh ! c'est François-Marie, conseiller de fabrique depuis toujours, conseiller municipal, chef de clan, qui régit en maître incontesté le quartier agricole qu'il habite. Instruit, ouvert, père de religieuse, quoi plus ?... Les basses le suivront, avant même qu'il ne se soit formé.

Nous avons formé ces entraîneurs. Ils ont agi avec ardeur et fermeté, avec souplesse et discrétion aussi : en camarades à qui l'on obéit sans qu'ils commandent, en apôtres pénétrés de la valeur de la liturgie, en chanteurs qui ont du métier, en chrétiens qui, par la communion, se sont laissés modeler par Jésus, dont ils redisent les paroles, dont ils comprennent la louange inspirée.

Après les Chefs, les Élites

Des enfants, des jeunes gens et des hommes, il a fallu obtenir d'abord l'assiduité.

D'abord. Car l'œuvre une fois lancée, les habitudes prises et le succès affirmé, les petites industries (jetons de présence, images, récompenses, etc.) sont peu à peu tombées en désuétude. Seules, les convocations individuelles ont été maintenues, pour les Tarcisius et pour les Zélateurs, dont plusieurs ne peuvent venir qu'à grand'peine et ont besoin de cet adjuvant.

L'attention... Ah ! cet étourneau de Jean ! Sa voix était fraîche, « au timbre d'or » dirais-je si je m'oubliais jusqu'à pasticher le style du roman ;

mais quelle nervosité ! Certainement, quelque diable malin devait enfoncer un cent d'épingles dans son tabouret, pour qu'il se tînt si peu en place. Et la page de l'Office du jour n'était jamais celle qui l'intéressait. Et les récits de son voisin l'emportaient, haut la main, sur les rapsodies du maître de chœur. Et il fallut longtemps pour discipliner ce brave ami, pieux comme un ange, mais un ange dont l'agilité glorieuse tournerait au mouvement perpétuel.

*Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.*

Mais combien Louis, dit Loute, ancien chartreux, et son cordial ennemi Joseph, surnommé le « Mugissant » (je traduis librement une épithète plus populaire) m'ont donné sur les nerfs, quand l'approche de l'éternité n'avait pas encore apaisé mes fièvres inutiles ! Josué, fils de Nun, aurait vite fait tomber les murailles de Jéricho, bien avant le 7^e jour, s'il avait seulement aposté une sentinelle double avec un schofar et un haçocera du même calibre que les tuyaux de trente-deux pieds, *et ultra*, de Joseph et de Loute. Dompter ces forces sauvages ne fut pas un jeu d'enfants. Et je vous dirai quelle parole d'un tiers me remplit d'indulgence longanime quand le courage allait m'abandonner. Le chœur chantait (un autre mot conviendrait mieux) *l'Hymne à l'étendard* :

*Sonnez, cloches des cathédrales.....
Sonnez, clairons. Battez, tambours.*

Pendant un interlude, Pierre se pencha vers moi :

— Aujourd'hui, c'est beau ! dit-il. On sue, tant on chante bien.

Cette joie ingénue me toucha : oncques depuis ne pus me fâcher contre cette race irritante des scholistes... Mais ils ne suent plus, « tant ils chantent bien ». Ils ont, à force d'abnégation, conquis la maîtrise de leurs voix ; nos tympanes ne les redoutent plus, et nos cœurs les admirent.

La Saint-Hervé est-elle savante ?

Mon ami, combien comptez-vous de quartiers de Normandie ? Pour être savante, non, on ne peut pas dire que notre schola est savante. Mais pour une schola qui n'est pas savante, non, on ne peut pas dire qu'elle n'est pas savante.

Tout ce monde sait bien lire le latin, bien articuler les consonnes sans manger les voyelles, tenir le livre à deux mains (et les mains hautes) pour que le larynx et la bouche jouent à l'aise.

A part les tout petits et les incapables, tous savent les éléments du solfège. Demandez-leur la place de chaque note sur la portée, la forme du *podatus*, du *torculus* ; faites-leur décomposer un neume ; si vous avez oublié la série des accidents, interrogez la mémoire de n'importe quel choriste, et vous entendrez une gamme chromatique, ah !

mais... Vous connaissez la règle d'or ? ils la récitent et la pratiquent. Et leurs finales !...

Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort...

en vérité, telles sont leurs finales.

Un maître de chapelle anglais, qui dirige une soixantaine de choristes, limite la durée des répétitions au quart d'heure, coupé de jeux. Cinq minutes pour poser les voix, d'abord : la gamme de *do*, très lente, en commençant par le *mi* de l'octave supérieure. On dirait une tonalité grecque, sœur de notre 3^e ton grégorien. La moins criarde des cordes supérieures joue la première ; le timbre naturel résonne et continue à mesure que la gamme descend. Ce n'est pas la voix de tête, pas la voix de poitrine. C'est la voix naturelle, parfaite, douce et très juste, expressive enfin à souhait. Après quoi, des vocalises, suivies de l'exercice d'un morceau connu, répété jusqu'à l'absolue perfection du chant et de l'expression.

C'est une méthode.

Tel monastère bénédictin, nous dit-on, n'ordonne à ses profès qu'une demi-heure quotidienne de répétition. Tel autre exige deux heures : beaucoup, ce me semble. Pour nous, obéissant aux lois de l'expérience, nous dosons selon les âges et les contingences.

Les petits, de sept à dix ans, nous les avons au « petit chant » cinq demi-heures par semaine. De dix à douze ou treize, la « chauffe » du béni Certificat d'Études ne nous permet que deux leçons

hebdomadaires. Passé l'âge scolaire, nous sommes réduits à un seul exercice. Gémissiez si vous le voulez : notre Schola en gémit plus que vous ; mais il faut, pour chanter, d'abord gagner le pain quotidien.

Telles quelles cependant, nos classes grégoriennes ont formé un ensemble de voix sûres, justes, jamais forcées. A l'époque de la mue, le silence est de rigueur ; et à toute époque, même pour dire au Seigneur d'écouter la clameur de son peuple, l'élan des âmes se contient dans l'exacte limite du respect et du goût. Le chant choral n'hésite pas, tantôt allègre sans courir, tantôt majestueux sans traîner. Capables en général de chanter à première vue les prières qui n'offrent pas de chausse-trapes fatales, nos « Saint-Hervé » préfèrent solfier d'abord. Manque d'assurance ? routine ? désir de perfection ? peut-être un peu des trois. Le résultat, somme toute, importe seul... Quand vous l'aurez entendu, mon ami, — peut-être à la messe de mes funérailles — vous louerez le Seigneur d'avoir fait à l'homme ces dons sublimes de la parole, de la prière, et du plain-chant.

Du solfège, et c'est tout ?...

Vous m'opposez, mon successeur, la fameuse équation « chant = amour » *cantare amantis est*, et vous me demandez :

— Vous faites la classe de musique grégo-

rienne : quelle en est l'âme ? Votre schola sait-elle plus que des notes et des neumes ? Plainchantiste parce que vous le voulez, est-elle liturgique ? Que sait-elle de liturgie ?

De la liturgie, notre schola de Sainte-Marie ignore bien des chapitres, bien des volumes, croyez-moi. C'est que nous n'avons pu, ô mon successeur qui brûlez du zèle de Néhémie, achever votre ouvrage. Nous avons planté, vous arroserez, c'est la loi. Vous entrerez dans le fruit de nos labeurs : ils furent sans éclat, vous en verrez l'épanouissement.

Si vous pouviez m'entendre en écho d'outre-tombe, voici cependant.

Rudiments d'initiation liturgique

Promettez-moi d'abord de ne pas rire. Je suis vieux, et j'ai agi à la manière des vieux, qui n'est pas la vôtre. J'ai médité la fable de l'Ane et du petit Chien, et je savais depuis la Salle d'asile (au temps des vieilles barbes de 48) que David sous l'armure de Saül, Goliath n'en eût fait qu'une bouchée :

Ne forçons point notre talent.

Pour reprendre le dicton facile : « J'ai fait comme Bossuet, — de mon mieux. » Voici donc.

Il me sembla (*exempla trahunt*) (1) que les sou-

(1) Les exemples entraînent.

venirs du passé antique modèleraient, à la longue, des âmes liturgiques en nos enfants. Je leur racontai, comme une série d'histoires, les enfants de chœur du Temple et celui qui périt, faute d'avoir allumé le charbon de son encensoir. Ils admirèrent qu'un petit roi proscrit (un prototype de Louis XVII au Temple, mais qui brisa ses fers et régna) ait été le jeune Eliacin. Le Temple, ils en savent tous les parvis, et les portes si lourdes que vingt hommes robustes ébranlent à grand'peine un vantail, et les rangs de colonnes de marbre, et l'autel immense toujours flamboyant, et le petit Jésus dans les bras du vieillard Siméon... et c'est pour eux l'hostie dans les mains du prêtre, à la messe qu'ils servent.

Ils ont parfaitement retenu saint Grégoire, pape, et sa verge souvent en action. Ils connaissent les petits du Moyen âge qui chantaient le *Gloria laus* à la haute Galerie, au-dessus du grand portail de Reims. Ils aiment à penser que l'Ange au sourire portraicture, j'imagine, un des « enfants de l'aube » champenois du temps jadis. Dans les Anges musiciens d'un Memling, ils cherchent leur propre semblance.

Sous leurs yeux ont défilé bien des copies, manuscrites ou typographiques, des mélodies en signes périmés ; ils se voient successeurs des moineillons des abbayes disparues, ces grands ancêtres : et, dans le cadre de notre église, du chœur tendu de courtines, des stalles aux miséricordes ironiquement fouillées, — souvent, presque toujours, nos angelots se sentent confusément contempo-

rains des fils des lévites comme des massicots médiévaux, — et du même cœur, ils chantent pour l'amour de Dieu.

Acteurs, Gymnastes et Tarcisius

Pour les adolescents, la liturgie parut le livre fermé de sept sceaux, plus infrangibles que ceux de l'Apocalypse, aussi longtemps que nous comptâmes sur les sports, la fanfare, le théâtre, pour les sanctifier. Non point que nous ayons jamais négligé la prière et les sacrements, par lesquels, enseigne le catéchisme, nous vient ordinairement la grâce. Mais la lumière ne nous était pas donnée, ou bien nos yeux étaient grevés, tels ceux des Apôtres au Jardin de l'Agonie.

Or, il arriva que, pour corser un spectacle tragique, M. le Vicaire imagina de représenter un enterrement chrétien au III^e siècle. On vit les *fossores* creuser dans le tuf d'une catacombe le *loculus* du martyr, en alternant les versets du Psaume XC, que la Vierge récita rituellement près du corps déchiré de Jésus. Depuis les lointaines galeries, la foule chrétienne marchait devant le dépouille du frère « déposé » : petits enfants porteurs de palmes et de fleurs ; mères, vieillards, s'éclairant de torches et de lampes d'argile ; tous chantaient, sur l'air alenti du *Concordi lætitia*, des strophes d'espérance et de deuil. Deux lecteurs célébraient le bienheureux, dans des leçons

dont la mélodie calquait celle des premières leçons de Noël ; et tous réunis, tandis que le marbre cachait les reliques fraternelles, adressaient au Seigneur et Père la prière de Complies : l'*In Manus* qui endort nos misères et déjà magnifie le Rédempteur.

Plus tard, le mimodrame de *Fabiola* reconstitua la messe primitive, avec l'Offrande, le Baiser de paix. Et ce fut un émerveillement. Comme sous la brise propice le mirage s'évanouit qui cachait la cime rêvée, ainsi, sous ces touches dramatiques très simples, les âmes jeunes avaient enfin découvert la pure et grave beauté, jusqu'alors inaccessible à leurs efforts déviés, des sommets liturgiques où l'homme atteint, si j'ose dire, son Créateur, et lui restitue la création restaurée...

Après, ce fut facile.

Le départ des conscrits : fête de l'Exode au chant modernisé du Psaume *In exitu*.

Le retour victorieux d'un concours sportif : fête des vainqueurs du stade, — voir saint Paul, Épître aux Philippiens, chapitre III, verset 21, et la Première aux Corinthiens, IX, 24, 25, dont nos péans sont l'humble commentaire.

Au mariage d'un Tarcisius : ses amis chantent avant la messe une adaptation du Psaume 44, l'*Eructavit* qui est, vous le savez, comme un céleste épithalame ; et pendant le cortège, s'élèvent doucement les promesses du *Beati Omnes* (Ps. III) au foyer qui se fonde...

Ainsi les détails de la vie ordinaire s'imprègnent de liturgie, et les âmes vivent de ces détails,

Psaumes de guerre

Aux Zélateurs, parce que les Pères sont comme les prêtres de la famille, je contais souvent les Juges, les Héli trop faibles, les Samuel portant le deuil de la Judicature finie, les prêtres valeureux qui rebâtirent Sion, et les Macchabées qui lui donnèrent une dernière gloire, avant les hontes des Caïphe et des Ananus. J'expliquais les Psaumes à refrain, ceux des Degrés, tous ceux enfin où la participation du peuple hébreu présageait nos efforts d'unanimité... quand la guerre éclata.

Par une Providence que je bénirai toujours, je remarquai à l'improviste, un dimanche soir, en commençant le III^e Nocturne de la férie deuxième, l'indication mille fois lue : « *Psalmus 19* ». D'un bond ma pensée fut à Verdun. Plusieurs de mes enfants y combattaient, gradés et sans grades, dans les rangs du beau 19^e R.I., un de ces régiments bretons que les Allemands redoutaient par-dessus tous les autres. Le Psaume *Exaudiat* est guerrier : je l'appliquai à nos poilus, je le commentai devant leurs pères et leurs frères... avec une émotion vite partagée.

— « Y a-t-il d'autres psaumes de guerre ? » me demanda un aïeul en larmes. « Il faudrait nous les expliquer comme celui-là, voyez-vous, monsieur le Curé ».

Le roi David avait guerroyé autant qu'un Louis XIV peut-être ; Salomon, les Asaphides mêmes connurent les combats, et les Psaumes de

l'Exil célèbrent de tristes expériences militaires. Je pus contenter la pieuse curiosité de l'auditoire, plus d'un dimanche, en évitant d'appuyer trop sur le souvenir des morts. Mais lorsque j'en vins au *Super flumina Babylonis* (Ps. 136), quand il me fallut évoquer les affamés des camps de Minden, de Munster et d'ailleurs, alors ma voix trembla, mes yeux cillèrent, et pour une fois, je ne pus continuer : les cataractes s'étaient ouvertes, et inondaient toutes les vallées ; sans vergogne, les ouailles et le pasteur pleuraient de compagnie : la liturgie en action, cher ami !

Sœur Sainte-Sabine

Vous auriez dit une Romaine de race très illustre, comme sa patronne... peut-être comme elle une sainte aussi. Elle souffrit beaucoup, et jamais son visage aux traits d'impératrix ne trahit son angoisse et le ravage de sa chair. Ses yeux comme ses lèvres souriaient à ses « petites filles » de six à vingt-cinq ans. Toutes l'aimaient, aux Enfants de Marie comme à l'école, et qui aurait mieux qu'elle expliqué la Vierge Immaculée ? qui l'aurait mieux fait voir dans le groupe charmant des brodeuses, des lavandières, des musiciennes du Temple, merveille du monde ? Avec son d'Eyragues et un Hugueny d'occasion (1) sœur Sainte-Sabine transportait d'admiration et d'enthousiasme les jeunes

(1) Ces auteurs ont traduit et commenté les Psaumes.

filles, qui l'écoutaient commenter le Petit Office. On eût dit une revenante des splendeurs hébraïques, désireuse de redonner aux âmes de nos petites cyclistes le galbe spirituel des Judith, des Ruth, des Suzanne et surtout des Myriam de l'un et l'autre Testament.

Avoueraï-je, mon ami, que parfois j'en ai voulu à son zèle liturgique ? Pardonnez-moi cette faiblesse, après Dieu. Mais en vérité, cette enseignante dirigea trop de mes jeunes brebis vers les pâturages de saint Benoît, à qui le Seigneur avait accordé la double bénédiction des patriarches : *et genuit filios et filias* (1).

Mais par elle combien de foyers chrétiens ont connu, ont aimé la beauté de la maison de Dieu, et la gloire de son culte !

Etes-vous de Cephass ? D'Apollo ?

Vous essayez, je présume, de découvrir des précisions dans tout ce verbiage. Vous vous inquiétez des livres, des écoles, des systèmes, autant peut-être que des résultats ; et vous pensez que ce vieillard n'était qu'un empirique ?

Sans doute. Encore que le chanoine Gontier, puis dom Mocquereau, dom Sunol, le chanoine Rousseau (depuis évêque, ce qui l'a bien vengé) et les auteurs de multiples Revues de France et de Belgique, aient dirigé notre empirisme villageois !

(1) Et il engendra des fils et des filles.

Mais il est vrai, aux mains de nos scholistes de tout âge et de tout sexe, nous n'avons confié que les livres de Solesmes, avec une lucide Introduction du chanoine Bargilliat dont les chefs-d'œuvre sont légion.

Et vous restez insatisfait. Vous m'interpellez sur les points rythmiques. Je vous répondrai par la lettre du cardinal-vicaire Respighi, du 14 février 1913, qui, ordonnant de munir toute schola des livres de l'édition vaticane, ajoutait :

— On pourra choisir les livres qui joignent aux mélodies les signes rythmiques solesmiens.

Chez nous, les signes rythmiques ont fait merveille. Ailleurs ils ont pu étonner. Vous êtes libre, mon ami : ni vous ni moi ne partirons en guerre à ce propos.

Plusieurs, dans nos élites, se délectent à l'*Idéal monastique et la vie chrétienne*, à la *Prière Antique*.. Me permettez-vous d'insinuer que la *Cathédrale*, l'*Oblat*, sont des livres de chevet pour tel et telle ? Laissez-moi vous recommander le *Catéchisme des fêtes* de Bossuet, cette merveille, et le tout menu *Catéchisme liturgique* de Dutillet, complété par Vigourel, préfacé par Huysmans. Mais vous connaissez tous les bons auteurs...

D. I. A.

Duc in altum : au large, pour prendre la masse dans le filet grégorien !

Parce que *fides ex auditu* (1) je ne négligeai

(1) La foi arrive par la prédication.

point, les fêtes s'ajoutant aux dimanches, d'expliquer à mon peuple assemblé les Temps et Saisons liturgiques, les Ordres ecclésiastiques, et leur rôle dans l'Eglise d'aujourd'hui et d'autrefois, les rits, et les objets rituels, les vêtements, le pourquoi des cérémonies dont le comment pouvait les étonner ou les émouvoir. Que de récits, de descriptions, de piété, pour les simples mots : *Statio ad...* qui précèdent certains Introïts !

Je vous assure, mon ami, que nos processions y ont gagné, et de même l'esprit catholique : revivre les vieux rits des messes stationales, reprendre en nos siècles vieillis les marches religieuses de ces géants de la foi que furent les Romains fils des martyrs, éclairer le présent et ses luttes aux lumières du passé triomphal, oui, c'est participer au fond même de la vie de l'Eglise, c'est faire un peu notre voyage *ad limina*, c'est enfin nous rapprocher de Jésus : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Lui qui vit en moi. »

Le Catechumenat

Ah ! ce carême où j'osai, misérable successeur des pontifes, renouer la tradition du catéchuménat pour mes enfants de la Communion solennelle ! (J'ai délaissé, depuis, ce vocable caduc, et je dis : Fête de la Rénovation des promesses baptismales.)

Vous verrez, si vous laissez notre barque courir sur son erre, l'intérêt anxieux des familles aux jours de « Scrutins », les mouvements de séance

aux interrogations publiques, la fierté des lauréats et les cœurs maternels doucement émus... Vous ne voudrez pas voir les mœurs chrétienne-ment jalouses (si l'on peut dire) des candidats moins bien classés, et des personnages de leur tribu.

Du reste, au grand soleil de la Résurrection, quand tous devant l'autel répondent aux mêmes questions qui leur furent posées au Baptême, et que leurs vagissements innocents d'alors ont fait place à des propos dépourvus de lâcheté, pleins de mépris pour Satan, ses œuvres et ses pompes, — alors notre peuple comprend et il jouit de sa foi, par la Pâque, astre central des constellations liturgiques.

Les Consacrés

Dieu merci, nos Œuvres paroissiales essaient dans les Couvents et les Séminaires, tel Israël envoyant des colonies vers les montagnes de la Terre promise. Quand le prône annoncera que Jean, fils de Jean et de Marie, né et domicilié en cette paroisse, est appelé à recevoir l'un des trois Ordres majeurs, vais-je me contenter des trois « bannies » réglementaires et sèches ? Je raconterai plutôt les rits cérémoniels, la prostration, la tradition des « instruments », les pouvoirs de chaque Ordre et leur retentissement dans le monde éternel, le rôle sublime du Pontife, tout un traité *De Ecclesia*.

Prenez page... tant

Mais chaque dimanche n'a-t-il pas sa liturgie ?

La Messe d'abord et longuement expliquée (paroles et actes) : j'ai commenté une année durant les Introïts, puis les Collectes, d'une langue superbement romaine, les Epîtres, les Evangiles... puis l'ensemble de chaque office dominical, et quoi encore ? — Le Seigneur ne m'a pas ménagé d'une main parcimonieuse les années, fruit de son sang répandu, et j'ai pu par sa grâce labourer à loisir le champ fécond des âmes, peu à peu ennoblies.

Le *Bulletin Paroissial*, dont la collection (vingt-quatre années) orne plus d'une armoire en Sainte-Marie, utilise les archéologues, les artistes, les mystiques, les liturges comme on dit aujourd'hui, à doses mesurées sans doute, mais dont l'ensemble ne laisse pas de former masse : vous savez, ce granit peu à peu entamé par l'eau qui tombe goutte à goutte. Par le *Bulletin*, chacun sait quelles messes seront célébrées chaque jour, quel office sera chanté. Le prône les publie aussi : mais la mémoire de l'homme est fugitive, et seuls les écrits restent.

Nous avons même dressé des tableaux, que M. le Vicaire décore de motifs liturgiques, pour rap-peler à nos fidèles la fête du jour. Suspendus aux colonnes de l'avant-choeur, comme des bannières parlantes, ils portent en caractères d'affiches l'indication des mémoires, de la Préface, du dernier Evangile, de la page à trouver dans le *Paroissien*

très complet du diocèse et dans le *Missel-Vespéral* de dom Lefebvre.

Même nous avons obtenu (sans peine, je l'avoue) que le journal hebdomadaire du chef-lieu, lu par toutes nos familles, publie chaque samedi la liste des fêtes de la semaine suivante, et indique les mêmes pages des mêmes livres que nos Tableaux.

Vous dites : « C'est impossible. »

Ne le dites pas. Vous verrez monsieur le Maire, qui est sénateur et pas fier, pendant les vacances parlementaires venir aux offices, son gros livre sous le bras, et sa famille (six enfants, et les douze petits-enfants « qui ont atteint l'âge de discrétion », et le personnel domestique), sa famille imite son exemple patriarcal. Les adjoints ne sont pas en reste : un d'eux a douze enfants, — et il faut entendre ces bouches innocentes chanter l'*O filii* aux processions des jours de Pâques !...

Dans la maison des Œuvres

La Salle des Fêtes paroissiales, où petits et grands s'amuse et se délectent, complète à ses heures le travail ecclésial.

Certes, nous marchons avec notre siècle, et nous ne boudons pas au cinéma, par exemple. Mais jamais une bande récréative ne passera, qui n'ait été précédée de projections fixes, lesquelles instruisent à la fois et charment.

Entre autres, connaissez-vous ces vues pour lesquelles l'Eminentissime cardinal Mercier ne dé-

daigna point de poser, figurant une ordination ? ou le Collège des Tarcisius de Rome, renouant le fil interrompu du service ancien des basiliques ? et l'église Saint-Clément près du Forum, témoin irrécusable de l'ancienne discipline ? et les tableaux de maîtres, encore qu'il convienne de les choisir entre mille, qui traduisent la beauté de nos fastes sacrificiels ?... Ajoutez les monuments clunisiens, nos cathédrales, nos monastères contemporains ; peuplez-les, comme fait M. le Vicaire en un langage où l'érudition n'abat jamais la flamme, peuplez-les des multitudes et des moines d'autrefois ; animez de la vie liturgique l'écran qui soudain, ma parole ! en semble palpiter à l'unisson des âmes vibrantes... et cet apostolat de la lumière rendra même au centuple.

Un ballet

A voix basse, mon ami, je vous avouerai une hardiesse que Solesmes approuva, mais que la nation sainte et le sacerdoce royal goûtèrent diversement. J'avais préparé de mon mieux les esprits : mais « où la sagesse est-elle trouvée ? dit le saint homme Job ; et quel est le lieu de l'intelligence ? l'homme en ignore le prix » et plus d'un ne me l'a pas envoyé dire. Enfin...

Pour inculquer à notre Schola les lois du rythme grégorien, nous avons bien usé de la chironomie et de ses signes figurés, au tableau noir, et par le

geste en spirales et ondulations connu de tous. Survint un Congrès d'Amérique, où des milliers d'enfants chantèrent du grégorien, à faire pleurer d'aise toutes les légions bénédictines du Paradis. Un détail frappa sœur Sainte-Sabine, qui n'eut de cesse qu'elle n'obtînt de le reproduire chez nous : le ballet liturgique.

Calmez-vous, cher ami. N'allez pas, pour cette chose bien simple, foudroyer ce pauvre vieillard...

Douze petites filles, si jolies dans leurs robes blanches toutes pareilles, bas blancs, sandales blanches, un ruban de satin blanc sur leurs fronts pour retenir leurs cheveux dénoués, — et des écharpes nuancées dans leurs mains. Sur la scène toute tendue de vert scarabée, elles se placèrent sur deux rangs ; et l'on voyait bien que leur conversation était dans les cieux ; dans la chapelle claire-obscur de la Vierge, elles n'eussent pas mieux réalisé, je pense, la présence de Dieu : n'avaient-elles pas, ce soir, comme une charge liturgique à remplir devant le peuple élu ?

La note donnée, le coryphée attaqua fermement l'ut initial du *Gaudeamus* ; et les petites chorégraphes sacrées chantèrent, tantôt quatre ensemble, tantôt les douze, avec de légers balancements du corps et des bras, des glissements très doux des sandales, des envois lents et des repos des écharpes fluorescentes, au gré du rythme tour à tour enthousiaste, caressant et majestueux. L'*Alléluia* de l'Assomption suivit, pur élan spontané, mélodie souple, aisée, toute en transitions que le lié dans le mouvement des voix, des corps et des

écharpes, rendait comme palpables : le *jubilus* tranquille débordait de joie, par un effet de l'art et du sens affectif de nos orantes pénétrées. Relisez tout l'office, mon ami, et comprenez notre allégresse paisible, la vie montante de nos âmes ce soir-là, et quelque peu la vision du cortège virginal de l'Agneau... Ne vous déplaît, nous sentions Marie enlevée au ciel et que les petites priaient « sur de la beauté ».

Quelques-uns ont parlé, à ce propos, d'exhibition, de simagrées théâtrales ; et je n'ai pas tout su. Qu'ils reposent en paix !

Nul ne peut contenter tout le monde et son père ;

et mes petites filles ont bien contenté leur vieux père.

Et alibi aliorum (1)

Ne nous prenez pas cependant, mon ami, pour des autodidactes, toujours bornés par quelque endroit. Nous n'avons pas ménagé les expériences et aussi les écoles, c'est vrai. Mais nous avons interrogé les maîtres ; nous les avons écoutés ; nous les avons, de notre mieux, imités.

Au début, notre maître à plainchanter fut un

(1) Et ailleurs d'autres.. (formule quotidienne du Martyrologe).

personnage singulier. Il ne professait que juché sur une table. Il aimait peu les jours humides, qui atténuaient l'inflexible justesse de ses cordes vocales. Il nasillait un peu, grinçait parfois en fin de morceau ; et il prenait selon les règles ses larges temps de respiration ; cependant, même alors, il sortait de ses profondeurs un certain ronronnement continu. Au demeurant, le meilleur fils du monde : toujours prêt à se répéter, à reprendre un neume ou une pièce entière, à ralentir ou à pousser l'allure ; se taisant à notre gré ; et la voix toujours égale, quand il nous plaisait de la consulter encore. Il connaissait Solesmes, il redisait les Bénédictins de Saint-Anselme, il imitait le Séminaire Oriental, avec la même fidélité placide... Allons ! il est temps de vous le nommer, n'est-ce pas ?

Vous l'avez deviné, ce professeur était le grammophone.

Ne riez pas : je vous assure qu'il nous servit.

A d'autres, et incomparables, nous devons l'exemple et la leçon.

La petite abbaye de Saint-Michel, notre quasi-voisine, s'étonnait de nos groupes incessants, curieux de ses offices, et désireux (elle le sentait) de s'y unir même activement. Plus d'un moine bientôt fut délégué aux répétitions de nos fêtes, ou plus intimes, ou plus solennelles. Charme et profit tout à la fois.

Une journée des Maîtrises du diocèse, dans la basilique cathédrale, nous rapporta des éloges — évidemment — et de souriantes critiques, elles-

mêmes critiquées par nos plus chauvins, mais plus utiles que les compliments.

Ne nous défendez pas, mon ami inconnu, de nous réjouir lorsque de l'Extrême-Orient, de l'A.E.F. (oh ! cet afrikékoa !) (1) ou des Fidji, nos missionnaires nous content les splendeurs de leurs offices, le chant unanime de leurs ouailles de toutes couleurs et de toutes tribus, l'harmonie des âmes fondues ensemble dans la même prière. Avec émulation, nous reprenons le *Quod isti et istae* (2) : des noirs et des rouges vont-ils nous vaincre ?

La Sixtine en tournée

Lorsque les journaux, religieux et antireligieux (car le manager des Chanteurs romains connaissait son métier) publièrent la mirifique annonce de la venue prochaine de Mgr Casimiri en France, et jusque dans les chefs-lieux de notre diocèse, ce fut un délire parmi nos Saint-Hervé. Le salut éternel de nos âmes était attaché, semblait-il, à l'audition du chœur *vulgo dictus* Sixtine.

Les prix des billets excédaient les ressources de plusieurs ; mais, dit l'auteur averti du *Lutrin* :

Il est avec le ciel des accommodements,

(1) Afrique équatoriale française.

(2) Ce que ceux-ci et ceux-là ont pu, pourquoi pas moi ?
(SAINT AUGUSTIN).

et par plusieurs voitures, tel le chœur des *Montagnards pyrénéens*, nous fûmes admirer la polyphonie de Victoria, de Palestrina, d'Orlando de Lassus, de don Casimiri lui-même, — et ses exécutants. Et dès le retour on voulut des chœurs *a capella*, et rien ne fut pour étonner nos ferveurs novices.

N'était-il pas délicieux de penser, du reste, que nous avions pour nous la plus haute autorité qui soit au monde, le Pape, qui a écrit : « La polyphonie classique se rapproche beaucoup du chant grégorien, modèle parfait de toute musique sacrée. » Aimer ces pièces incomparables, au fond, c'était encore chérir notre idéal grégorien.

Même la musique

Le Saint Pie X, si beau sous la tiare, indépendant devant les rois et les empereurs, était resté si proche du peuple, si doucement penché vers ses désirs — il savait si bien l'âme populaire —, non, il ne pouvait pas lui refuser la musique, ni le cantique en langue vulgaire. L'Eglise n'a-t-elle pas adopté l'*O filii*, « mélodie campagnarde », disait Huysmans, mais « boute-en-train », et le *Salve Mater* carmélitain, dont la mélodie figure comme une chanson à refrain populaire ? Et le *Stabat*, le *Dies irae*, saint Grégoire les connut-il ?

L'Eglise vit dans le temps et le sait. La langue française ne saurait être exilée des chants des églises de France. Nous aimons nos cantiques,

sélection des meilleurs : les uns, très vieux, sur des airs dont l'origine se perd (Dieu merci, car...), dans la nuit du temps et la pénombre de l'histoire, les autres n'ont réjoui que notre génération ; il en est qui grégorianisent ou font semblant ; plus d'un, je crois, ne vaudrait rien, s'il n'était le fruit de la muse presbytérale (la muse dans un presbytère ?...) Mais le goût du public est notre règle essentielle. Ce qu'il adopte est bon. Ce qu'il rejette est mauvais... du moins pour l'usage attendu. Pourquoi pas ? Nous nous gardons de proposer rien qui soit indigne, ou plat, ou prétentieux. C'est notre devoir. Mais la palme est décernée à ce qui réussit. Après tout, si d'une cave excellente, le gourmet préfère le Vouvray à l'Anjou, l'Anjou ne laisse pas de valoir, bien que son rival l'emporte au goût du maître.

Aux mois de Marie, du Rosaire, du Sacré-Cœur, aux réunions de Confréries, même aux Saints Temps de l'Avent, de Noël, du Carême, ou encore aux sorties des Saluts, quel enthousiasme aux strophes françaises ! Après la messe paroissiale du dimanche, lorsque vous entendrez notre *Angelus*, je présume que vous aurez envie d'en redemander : c'est un vieil air d'Arvor, que vous trouverez dans Bourgault-Ducoudray (traduction de Fr. Coppée) ; l'alternance des voix féminines et des voix mâles y produit un effet saisissant de contraste ; et l'*O Pia* en est suave à ravir.

C'est vous dire, mon ami, que l'orgue (oh ! combien modeste !) et l'harmonium ont licence de jouer de la musique moderne, du Franck, bien

entendu, du Pierné, et même du Honegger, du Caplet... Quand ce pauvre Caplet mourut, je célébrai pour lui une messe parce que son *Miroir de Jésus* m'avait touché à fond, et une autre... parce qu'une paroissienne reconnaissante l'avait demandée.

Mais en tout, comme il sied, nous observons la règle de Pie X, organe de la divine Sagesse : le plain-chant grégorien, essentiel et prescrit ; la polyphonie, excellente et qui « mérite d'être accueillie dans les fonctions les plus solennelles, comme celles de la Chapelle Pontificale » ; la musique moderne, bonne et permise, « d'autant plus sacrée et liturgique que par l'allure, l'inspiration et le goût, elle se rapproche davantage de la mélodie grégorienne ».

Au total ?

Quand nos chefs et nos élites eurent donné au peuple chrétien l'exemple et l'argument péremptoire du succès ; quand par les fêtes de la Salle paroissiale et par les offices de la Schola, par l'agencement plus liturgique du chœur, de l'autel, du vestiaire sacré, par un ensemble d'instructions prodiguées (mais variées) dans l'église, aux catéchismes, aux Œuvres, les esprits et les oreilles eurent été préparés, — je me gardai bien cependant de commander que tout le monde chantât... Chez nous, on veut bien obéir, mais on ne veut pas être commandé. J'attendis.

Peu à peu, de certains bourdonnements se manifestèrent aux *Kyrie* de la messe des Anges : comme les murmures du subconscient entourent de leurs franges l'idée et parfois la submergent... C'était mon peuple encore inhabile, las d'être muet cependant, qui manifestait à sa manière son instinct catholique : « Et moi aussi je suis grégorien ! » Plusieurs extrémistes de la Schola grondèrent. Je souris, laissai dire et laissai faire. Bientôt je pus féliciter l'ensemble de son zèle musical ; les conseils utiles furent suivis ; et quand la première messe solennelle retentit (un dimanche ordinaire), on l'écoula avec un intérêt sensible, pour la retenir... et pour la chanter au jour congru, jeudi de l'Ascension.

Après la messe solennelle, celle de la Vierge, dont le *Sanctus* conquiert tous les cœurs : puis celle, toute dépouillée, du Carême, si attachante en sa simplicité. Notre Pie X ayant admiré le *Credo* de Dumont chanté par les pèlerins de France, nous avons appris Dumont, malgré quelques moues des ultras.

A vêpres, le faux-bourdon est toujours admis. Le peuple chante les versets pairs sur le « ton » marqué à l'antienne : et il arrive qu'il se grise de son chant, qu'il s'enthousiasme, qu'il s'enflamme, et que le vieux pasteur tressaille en l'écoulant, au souvenir des guerriers qui s'animaient jadis au combat par le chant des Psaumes, des Milanais dont saint Ambroise relevait le moral par de très fortes doses du même tonique. La Schola, dimanches ordinaires, donne les *Gloria* seulement

en faux-bourdon ; mais aux jours de liesse majeure, tous les versets impairs sont clamés à deux, trois, quatre voix... et c'est presque le Paradis.

Ainsi notre bagage s'amplifiant au cours de nos étapes liturgiques — tel le voyageur dont les collections débordent aux heures du retour — nous avons chassé du Temple saint l'ennui :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Plus oultre

Vous dirai-je, à ce point, que tous les paroissiens de Sainte-Marie avancent du même pas dans la voie grégorienne ?

Hélas !...

Mais de plus en plus, la conquête s'affirme et s'étend : vous signerez la paix victorieuse, mon ami inconnu.

Notre église toutefois se remplit, même aux « petites fêtes ». La Saint-Marc et les Rogations sont chères à la plupart : par elles nos âmes ne sont-elles pas plus proches (fraternelles) des âmes romaines ou gauloises des temps révolus ? Les deux samedis baptismaux, vigiles de Pâques et de la Pentecôte n'effraient pas les paroissiens qui sont de loisir : comme le cerf altéré court vers la source fraîche, ainsi plusieurs se hâtent vers la source première de l'esprit chrétien et fêtent avec le souvenir des « candidati » leur propre exode du péché. Les Matines de Noël ravissent

petits et grands : ce *Venite Adoremus*, qui raconte des prodiges sublimes sur une mélodie dolente et caressante, — ces leçons qui semblent des berceuses de Marie apeurée et lasse, — ces hymnes grandioses par l'idée, populaires par le rythme, faites pour le chant unanime, et le *Benedicamus* qui n'en finit plus, tant les cœurs exultent dans cette douce nuit, — notre peuple s'en délecte, et c'est bien bon.

De même, les Thrènes de la Semaine peineuse ; la plainte déchirante du *Jerusalem convertere*, qui sonne comme un sanglot ; et les lettres hébraïques, dont les noms émerveillaient mon enfance ; et les cierges, l'un après l'autre éteints, comme nos années dans le gouffre de l'éternité... Oui, c'est beau.

Aussi ne vous étonnez pas que nos messes du Premier Vendredi soient des messes chantées.

Bien mieux, les fiancés demandent pour leur mariage la grand'messe, et sans violons, sans soli, sans exhibitions... « Long, dur, sûr », disait Foch du triomphe à obtenir sur d'autres ennemis. Les invités de l'extérieur se moquaient de nos fastes réactionnaires. Plus d'un de nos fidèles sentait ses genoux trembler et sa force s'écouler comme l'eau, devant la raillerie. On me demandait, avec bien des excuses, de célébrer une messe basse, que j'accordais. Mais c'était si triste, ces deux petits cierges sur l'autel et cet unique servant ; c'était si maigriot, cet harmonium sans parole ; si froid, tout ce monde muet, compassé... Et la grand'messe, pas plus chère, guère plus longue, mais plus

vivante, où les « gens du cortège » ne craignent pas de prier, en chantant l'Ordinaire pour les jeunes époux, où le discours du célébrant n'est pas un texte *omnibus*, la grand'messe ne pouvait manquer de l'emporter ; et bien rares désormais sont les barbares qui se privent de la joie austère du grégorien nuptial.

Aux enterrements, nous n'avons pas eu besoin de prier qu'on chantât. Croyez-vous, mon successeur, que de s'asseoir pendant les Psaumes du Nocturne et les Répons, sur une chaise même confortable, dans un silence respectueux mais vain, soit la méthode idéale pour procurer au défunt « le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix ? » Ou même, malgré toutes les indulgences, le Chapelet silencieux remplace-t-il avec avantage les cris de deuil et d'espoir du Psalmiste ?

Notre peuple a vite compris l'inanité des errements anciens. Il chante aux funérailles. Il donne à la famille en larmes le réconfort de sa prière publique, le témoignage solennel de sa chrétienne sympathie, de son union dans le Cœur de Jésus, roi et centre de tous les cœurs. Et j'en sais, mon ami, qui ont dû à ce geste pieux, fraternel, la fin de discordes lamentables qui avaient nui longtemps au bien général.

Pour conclure

Saint Luc témoigne, au deuxième chapitre des Actes, que les premiers chrétiens s'adonnaient à la sanctification collective : « Ils étaient assidus aux prédications des Apôtres, aux réunions générales, à la fraction du pain et aux prières. » Ils se savaient membres de la grande société des disciples du Christ, et c'est par le culte, par les chants et par le sacrifice qu'ils développaient leur vie intérieure et leur esprit paroissial. La liturgie commune était l'âme de la paroisse encore à peine ébauchée.

Pendant des siècles, jusqu'au ^{xiv}e environ, c'est à la même veine que puisa la mentalité chrétienne, par la même force que dura cette âme collective, cette famille qui fut longtemps la paroisse. L'autel était le foyer de la famille religieuse, comme l'âtre est le symbole de la vie domestique. Le prêtre était le père respecté, centre et sommet surnaturel. Et le sens catholique s'affinait en se fortifiant. Tous se savaient en communion avec toutes les églises, d'un bout du monde à l'autre. Tous priaient Dieu dans la même langue, avec les mêmes formules, sur les mêmes mélodies, par les mêmes rites : et tous jouissaient du culte universel.

L'homme ennemi survint, qui ruina du même coup esprit liturgique et esprit paroissial. Et parce que l'histoire est un perpétuel recommencement,

lorsque par Dom Guéranger surtout, l'esprit liturgique eut refleurir, l'esprit paroissial aussitôt en fut ravivé...

Et Sainte-Marie, maintenant que son curé s'en va, est entrée à pleines voiles dans le mouvement sauveur : vous la mènerez au havre du salut, vous qui savez, et voulez et pouvez, mon successeur que j'appelle et bénis.

CHAPITRE III

LA PAROLE DE DIEU DANS LA CHAIRE PAROISSIALE

Eructavit cor meum verbum bonum (1).

(Ps. XLIV)

— Je ne suis qu'un chétif et malotru prédicateur, et il me faut entreprendre de vous dire mon avis de la vraie façon de prêcher !

Ainsi écrivait le bon évêque de Genève, le 5 octobre 1604, à son ami et interpellateur André Frémiot, archevêque de Bourges. A vous, mon ami qui ne m'avez rien demandé (et pour cause) ne dois-je point adresser la même parole ? Chétif.. Ah ! certes, et plus encore que je n'en suis persuadé. Malotru... on ne démontre pas l'évidence.

Ecoutez une vieille histoire, même si déjà vous l'avez entendue.

L'abbé Georges, Dieu lui fasse paix, se piquait de connaissances approfondies en science nau-

(1) Mon cœur a exhalé une parole bonne.

tique. Pour la pratique, tout au moins, le premier pilote-major de France n'était qu'un enfant auprès de lui : il n'ignorait aucun des récifs de notre côte bretonne, ce qui n'est pas peu dire.

Il me conduisit un jour à un îlot, fertile en crevettes. Il essaya, veux-je dire : car à mi-chemin, un choc, un craquement lugubre, un engloutissement subit de la barque... et nous voilà, penauds, sur un rocher.

— Tenez, fit Georges, c'en est un... Je les connais tous.

Pour avoir donné dans tous les écueils de la chaire, je les connais bien, et aussi beaucoup d'histoires de naufrage... Ce qui m'a plus d'une fois permis d'aborder à bon port.

La parole

S'il faut en croire le vieil Euripide, « la parole est la souveraine du monde des esprits », et n'avez-vous jamais admiré cette toute-puissance d'un peu d'air battu par des lèvres de chair ?

Une parole, et une foule s'emporte ou se calme, acclame ou tue. Une parole, et des armées s'affrontent, des âmes par milliers se haussent à l'héroïsme, des tombes se creusent et se remplissent, interminablement. Une parole, et le démon s'enfuit, la Trinité s'empare du petit être baptisé, le pain se change au très saint Corps de l'Homme-Dieu, le pécheur transfiguré franchit le seuil de la gloire éternelle ; de tous les dons de Dieu, après

la raison, l'homme n'en a pas qui soit plus précieux et plus noble. La parole, c'est l'âme qui se dit au dehors ; la parole, le Verbe, c'est aussi le nom du Fils de Dieu... Cela fait songer.

Or, nous n'avons pas à dire seulement des syllabes quelconques ; en vérité, c'est au nom de Dieu que nous nous acquittons du « ministère du Verbe ». La prédication, c'est « l'annonce solennelle de la parole de Dieu, faite au nom de Jésus-Christ par le prêtre, aux hommes ses frères, pour leur procurer le salut éternel ». Dépositaires et semeurs de la Parole divine : Elle... nous... Seigneur ! que tant de grandeur nous humilie !

Ezéchiel, poète du jugement dernier, déclare que la loi périra par la faute du prêtre (1) et Isaïe (2) méprise « les chiens muets qui ne peuvent pas aboyer ». Le bon Sauveur déclare que « la vie éternelle, c'est de connaître le Père, et le Christ qu'il a envoyé », et Il maudit les docteurs de la Loi parce qu'ils ont volé la clef de la science (3). Et saint Grégoire, qui manque vraiment de moelleux, affirme que « nous tuons autant d'âmes que nous en voyons aller tous les jours à la mort, si nous les regardons tièdes et silencieux ». Depuis que l'Etat et l'école sans Dieu nous font la famille et la société sans Dieu, les avenues de la mort éternelle sont formidablement embouteillées, j'imagine, malgré leur largeur et leur pente déclive. Il

(1) EZÉCHIEL, VII, 26.

(2) ISAÏE, VI, 10.

(3) LUC, XI, 52.

faut donc me souvenir du Psaume deuxième (que nous ne disons guère plus que le dimanche, depuis cette bénie réforme du Bréviaire) : « Dieu m'a établi roi sur la sainte montagne de Sion ; pour prêcher sa loi. » Je le sais, « je suis choisi par Dieu, je serai envoyé par Lui comme ambassadeur du Christ, pour parler en son nom » : après saint Paul, feu le cardinal Gibbons nous l'a éloquemment appris.

C'est entendu : allons prêcher.

Comme cela ? Tout de go ? Et à l'improvisade ?

Pour moi, qui n'ai avec un Lacordaire ou un Berryer que des ressemblances peu sensibles, je me glorifie cependant d'éprouver une de leurs impuissances : « Je ne peux pas improviser quand je ne suis pas préparé. » Que voulez-vous tirer d'un vase vide ? Même, à un vase demi-plein, ne nous hâtons pas de puiser : le Seigneur n'a-t-il pas défendu de labourer avec le premier-né du bœuf ?

Je sais bien, dès l'ordination j'avais reçu de Monseigneur « licence de recevoir les confessions des fidèles et d'annoncer la Parole de Dieu », et cette licence était impérative. Mon vieux curé, plein de zèle pour ma formation à l'éloquence et à l'humilité, m'envoya plus souvent qu'à mon tour, et parfois sans m'avertir à temps, évangéliser ses ouailles et je bafouillai : en vertu, je pense, de l'adage *fit faber fabricando* (1). Après plus d'un demi-siècle, quand je pense à ces tours

(1) A forger on devient forgeron.

de prestidigitation pseudo-oratoires, ma gorge se serre encore, ma langue s'attache à mon palais, et mes genoux tremblants se dérobent, comme si je me trouvais dans la chaire d'alors, devant un vaisseau plein à craquer, et la tête vide.

Certes, parmi les nécessités du ministère paroissial, celle-là est une des plus rudes : prêcher sans savoir.

Du moins, il nous faut remédier au plus tôt et travailler d'arrache-pied.

Travaillons la Théologie et l'Histoire

Puisque c'est Jésus seul que nous prêchons, connaissons-le.

Oui, Jésus seul : les mystères qu'Il a révélés, les lois qu'Il impose, les sacrements qu'Il prodigue, avec les à-côtés. Le programme des instructions dominicales, élaboré par l'Evêché pour les paroisses, répartit en quatre années toute la matière enseignable : c'est-à-dire toute la théologie.

A ce propos, vous goûterez une réminiscence, mon ami.

J'ai eu longtemps un bon collègue, — un travailleur et dont l'intelligence éteignait certes la mienne, — qui tenait sa science au courant des dernières découvertes théologiques, par la lecture assidue des revues les plus qualifiées.

Son tour de sermon échut un 2 novembre.

L'exorde, ému à souhait. A l'énoncé de la division, M. le Curé eut un petit tressaillement, qu'il réprima par respect pour le saint lieu. Le premier point lui donna une sueur abondante. Au deuxième, des mouvements insolites témoignèrent d'une vive agitation intérieure. Et bientôt perdant toute patience, il se pencha vers moi, qui vraiment n'étais pas à mon aise :

— S'il continue, dit-il, je le fais descendre de chaire. Mais il est hérétique, cet homme-là !

Peut-être pas absolument. Mais le malheureux racontait à nos placides paroissiens, qui n'y comprenaient pas grand'chose, Dieu merci, ce qu'il avait de plus abstrus remarqué dans une Revue, et de plus téméraire, sur la durée et l'intensité des peines et des « joies » du Purgatoire... Le souper fut tout à fait « jour des Morts », vous pouvez croire.

De la théologie, dans les auteurs approuvés et éprouvés, — et pas de fantaisies.

De l'histoire, aussi. « Il faut, disait Fénelon, ignorer profondément l'essentiel de la religion, pour ne pas voir qu'elle est toute historique ». Histoire du peuple hébreu, de la Bible, de l'Eglise, histoire profane, ses événements et sa philosophie ; histoire locale, si prenante pour nos enfants de tout âge, incomparable pour rattacher le présent au passé, les âmes d'aujourd'hui à la « foi de nos pères ».

Bien sûr, il arrive qu'il faille décanter même l'hagiographie. Si je prêche le Paradis, je n'alléguerai pas l'autorité de saint Brandan, quelque

mirifique voyage qu'il y ait fait ; et si je parle du Purgatoire, Dante et G. Doré pourront bien m'inspirer, mais je ne les citerai point comme des Pères de l'Eglise.

Les Pères encore... toujours. Nos grands auteurs

Ceux-ci, ah ! quelle moelle de lion !

Un cher confrère, tangent à l'obtention d'une cure (par voie d'examen) se plongeait jusqu'au cou, jour et nuit, dans les in-folio des Plantin, et dans les Migne non moins imposants. Il découvrait Baruch, les docteurs Orientaux, les Latins, saint Augustin, en qui l'on trouve, disait Bossuet, le dernier degré de l'intelligence dont l'homme soit capable ; saint Bernard, dont la parole est onction ; saint Thomas, qui est saint Thomas ; tout y passait. Il s'enivrait. Il n'étudiait plus. Il absorbait, absorbait : c'était un ravissement perpétuel.

Quand il en vint au Grand Siècle, Fléchier lui parut un nouvel Isocrate, et il égala Massillon à l'ennemi de Verrès. Bossuet, qu'il avait aimé pour les Oraisons Funèbres, lui sembla le plus bel orateur, le plus vibrant, le plus humain de la chaire chrétienne ; et Bourdaloue, roi de l'ordre et de la méthode, appuyé sur toute la formation ignatienne, irrésistible.

J'aime à penser que de toutes ces admirations, il résulta une homélie non pareille, qui classa son auteur au premier rang.

Mais ce sont mes goûts que je connais le mieux.

Et puisque ce sont, je crois, mes Mémoires que j'écris et non pas ceux de mon prochain, j'avouerai que saint Athanase et saint Basile m'ont enchanté. Ce mot d'un moine ancien n'est-il pas ravissant : « Quand vous trouverez quelque chose d'Athanase, si vous n'avez pas de tablettes, écrivez-le sur vos habits ? » Saint Basile, c'est Platon et c'est Démosthène. Mais laissant tous les autres, je prends d'une main diurne et nocturne, les homélies de saint Jean Bouche d'Or : aucun n'a traité l'Écriture comme lui, — il est le roi.

En passant, je vous dirai l'origine de cette préférence, pour amener un sourire, si je peux, sur vos lèvres de juge.

Au collège, le dernier morceau de l'Anthologie des racines grecques était un lieu commun, la brièveté de la vie, traité par le Chrysostome. Sa poésie, son rythme, sa sonorité douce m'avaient dès lors conquis. et les années n'ont fait qu'augmenter son emprise.

Parmi les Français, je garde un culte à Lacordaire, presque mon contemporain, dont la voix était une musique, dont le regard fascinait. Comme tout le monde, j'ai largement utilisé Mon-sabré, et parfois Mgr d'Hulst, pour ne citer que des morts. Le cardinal Pie n'était pas le dernier venu, en son temps, et je ne puis oublier son cri sublime : « Lave tes mains, ô Pilate », dont le Révérend Père de Boisrouvray nous a conté l'histoire (1). Son ami, Mgr Gay, m'a fourni le

(1) MGR GAY, *Sa vie, ses œuvres*.

thème, et, je le confesse, parfois le détail de nombre d'instructions. Mais, entre tous, j'ai pratiqué — ne vous récriez pas — Bourdaloue et Mgr Freppel.

Celui-ci plus alerte ; celui-là, exhaustif. Le premier si facile à suivre : l'idée-mère nettement dégagée, les propositions essentielles vigoureusement affirmées, les sous-propositions, les preuves, les exemples, rangés comme une armée en bataille, en bel arroi ; les soudures solides, aucun hiatus, et une force écrasante de logique, qui emporte tout.

Le second avait étudié l'éloquence dans les Pères. Son coup d'œil rappelait un peu l'Aigle de Meaux. Ses habitudes de professeur l'apparentaient à Bourdaloue. Classique, épiscopal, et moderne à la fois, à mesure surtout que les luttes de la tribune avaient, si j'ose dire, affermi son génie, ou l'avaient adapté à des mentalités toutes spéciales, qui fréquentaient peu aux palais épiscopaux.

Le hasard, ou la Providence, m'avait prédestiné à goûter ces auteurs. Pour Mgr Freppel, son nom avait retenti dès le Concile du Vatican, et quand ses œuvres me furent offertes j'y retrouvai l'écho renforcé de plusieurs de mes pensées secrètes. C'est au collège que je dois Bourdaloue. En classe d'Humanités, (vous dites « seconde » désormais : remplacer un vocable si noble par un nombre ordinal !) je reçus en prix les beaux volumes d'une édition in-quarto, — dépenaillés depuis, mon ami, par un trop long service, mais tou-

jours tant aimés. J'ai feuilleté bien des sermons :
naires :

(*Sunt bona, sunt mala, sunt mediocria plura*) (1),

j'ai lu bien des discours, entendu des centaines et des centaines d'autres : je suis toujours revenu avec profit au modèle classique.

Innocences et larcins

Cependant je me suis gardé d'un plagiat sans vergogne, tel que commit ce bon ami qu'un Supérieur malin avait invité pour une grande circonstance, espérant (je présume) que le rustique vieillard refuserait. Il accepta. Il parut sans émoi devant la foule assemblée. Il fit merveille. Nul n'avait soupçonné ce flambeau caché. Il reçut les félicitations avec philosophie, avec détachement. Ce qui induisit un confrère à courir à la bibliothèque, pour interroger les sources, à découvrir enfin que nous avions entendu Massillon, mot pour mot, prêché par l'aimable orateur du jour.

— Ah ! Nous la tenons, votre éloquence ! Elle est plus vieille que vous. C'est du Massillon ; voyez le volume.

— Eh ! repartit le triomphateur avec simplicité, je n'aurais pas fait mieux.

(1) Il y en a de bons ; il y en a de mauvais ; il y en a de médiocres : davantage !

Il lui fut pardonné.....

Mais que l'habitude du plagiat, que l'abus de la mémoire, que la paresse en un mot puisse être autorisée : nul ne le pense.

J'eus autrefois un vicaire qui n'aimait ni à écrire des prônes, ni à les donner. Un beau dimanche, comme il me paraissait trop insoucieux pour un jour de sermon, je me permis de lui dire :

— Mon cher ami, vous pensez à votre instruction de la grand'messe ?

— Serait-ce mon tour, Monsieur le Curé ? Je n'ai rien préparé.

— Allons, vous allez nous donner un morceau d'éloquence, je vois bien. Je me dispose à vous complimenter.

Il savait que je ne transige pas sur le service. Il acheva les confessions, regagna le presbytère une demi-heure avant l'*Asperges*, et tranquille revint occuper l'harmonium. A l'Evangile il monta en chaire..... et nous donna un prône charmant, d'une façon charmante : le facteur le lui avait remis une heure avant, dans une livraison de l'*Ami du Clergé Paroissial*.

C'est beau, mais un peu triste, ne trouvez-vous pas ?

Mais revenons... La Bible, avec les contre-sens

Théologie, histoire, œuvres des Pères, sermons des grands orateurs, sera-ce tout notre bagage apostolique ? Imposant, je le veux, mais incomplet,

mais dénué de l'essentiel. Et j'entends le cardinal Bausa, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui m'a tout l'air (*salva reverentia*) d'un *porporato* pincésans-rire, adjurer les conscrits de la chaire : « Que les Samsons qui ont la chevelure trop courte laissent en paix les Philistins ! » (Aucune allusion à certaines calvities, n'est-ce pas ?)

Je ne veux pas dire que Pic de la Mirandole soit l'idéal obligatoire et qu'il faille avoir parcouru tous les cycles scolaires, et abordé les sciences les plus absconses. Des clartés de tout, et par-dessus tout, le livre des Livres : la sainte Bible.

Le R. P. Longhay, qui dans le siècle serait allé loin, dit une parole profitable : « L'éloquence prophétique est le premier fonds de notre trésor apostolique et oratoire : Dieu nous préserve de n'en user qu'à demi ! » Bossuet en avait tiré tant de nobles pensées, d'images, de sentiments. Et Amédée Guiard, cet apôtre tombé à la guerre, a confronté Victor Hugo et nos auteurs sacrés : le poète est débiteur de ses plus belles inspirations aux splendeurs de nos saints Livres, — et son cas n'est pas unique.

Pourquoi ne boire pas abondamment aux sources qui sont nôtres ?

Au Séminaire, j'avais reçu d'un vieil oncle mort au loin les Commentaires de Cornelius à Lapidé, dont le poids me parut accablant. Puis, parce que la jeunesse est audacieuse, prenant mon courage à deux mains, je me hasardai en esprit de pénitence à ouvrir le volume du quatrième Evangile. La pénitence fut douce. Elle fut accomplie et aimée

tous les jours. Chaque matin après la messe entendue, je me hâtais, toute modestie cléricale observée d'ailleurs, vers la cellule où le livre m'attendait... Et je jouissais silencieusement.

D'autres volumes ont suivi. D'autres commentaires sont nés, que j'ai interrogés aussi. Vous serez, ô mon ami inconnu, mieux outillé que ne furent nos antiques générations : je ne sais pas si vous pourrez aimer plus que nous, nous les ancêtres, le Verbe de Dieu, enclos dans les paroles révélées, — ce mystère qui n'est que lumière et tendresse, qui est comme le cœur de Dieu, penché sur nous, ses enfants.

En étudiant la Bible, j'ai rencontré comme tout le monde des textes insidieux, qui ont fait la joie du rigide Père Bainvel, S. J.

Qu'avait-il besoin de venir troubler nos habitudes ? Parce que l'hébreu n'est pas tout-à-fait la Vulgate, parce que le sens de l'un et de l'autre a pu rester obscur et s'est avéré — Dieu me pardonne — extensible et même multiple, faudra-t-il me priver de toute citation qui comporte un rien de détorse ?

Nos Pères dans la foi ne faisaient pas tant de façons. A propos d'un texte ils exposaient une pensée ingénieuse, plus ou moins parente de l'idée de l'auteur : elle émettait une leçon morale, elle édifiait et le bon peuple la goûtait. Quoi plus en vérité ?

Je ne suis pas sans avoir médité, en toute révérence, le chapitre du Concile (quatrième session du Concile de Trente) : « De l'usage qu'on doit faire des Saintes Ecritures ». J'ai béni, au temps de

Léon XIII, la lettre circulaire de la Congrégation des évêques et réguliers sur la prédication sacrée. *L'Acerbo nimis* de Pie X, (je ne chanterai pas mon dernier *Nunc dimittis* que je n'aie célébré la messe du Bienheureux Pie X, Pape). n'a pas été pour ma cellule la voix qui crie dans le désert (1) ; et l'*Humani generis* de Benoît XV, ce Français de cœur, avec les règles de prédication édictées par la Consistoriale (2), m'a instruit sans bouleverser mes petites idées.

Mais nul document ne m'a donné la preuve « apodictique » (notre professeur de dogme avait un faible pour ce mot grec) que de traduire « Vir obediens loquetur victorias » par « obéissez et vous vaincrez » soit un crime passible de censures... et de brocards. Si je traduis « Accedet homo ad cor altum et exaltabitur Deus » par « l'homme s'approchera de ce cœur profond, et Dieu sera glorifié », je croirai avoir excité mon peuple à la dévotion envers le Sacré-Cœur. Le R. P. Cornély était un grand savant, le chanoine Mangenot aussi : ils appellent ma traduction un blasphème !... mais le R. P. Monsabré, prêchant le Sacré-Cœur, a blasphémé ainsi. Mais l'Eglise elle-même pratique le sens accommodatic : n'applique-t-elle pas à l'Enfant Jésus, en la très douce fête de sa Nativité, un texte qui concerna d'abord, et au sens obvie, l'Ange exterminateur ? Alors ? *Quod ubique, quod semper...*

(1) 15 avril 1905.

(2) 15-28 juin 1917.

Je dors bien tranquillement sous l'avalanche d'anathèmes.

Certes, je me garderai d'innover ; mais quand je suivrai l'usage, la tradition commune, je me ferai une joie et un devoir de citer à mes enfants un à peu près qui élèvera leurs âmes.

Ne parlons pas de...

Les ambitions ne m'ont pas manqué, quand j'étais jeune. Je savais — vous aussi — que *nascuntur poetae, fiunt oratores* (1) et je traduisais « Où, dans quelle chaire ne monterai-je pas ? » Comme à d'autres en effet, il m'est arrivé de verser dans la prédication solennelle, panégyrique, sermon de circonstance, etc. Autrefois on m'invitait à donner retraites et missions genre différent. Surtout j'ai prêché mon peuple : homélies, prônes, avis et instructions, et je vous dirai (si votre patience le supporte) mes causeries aux membres de nos œuvres (2). Mes forces ne m'ont pas mené loin. Et pour ma consolation j'ai répété, sincère, que l'idéal de la prédication c'est de faire du catéchisme.

Peut-être bien, en effet.

Vous pensez bien que je ne prêche pas en 1926 exactement comme en 1866. J'ai changé. Mon peuple aussi. Demander à celui-ci de s'adapter à mon premier genre, autant prier mes marins de naviguer sur les barques d'osier des Vikings.

(1) On naît poète, on devient orateur.

(2) Chapitre V.

Parler de tout en chaire, n'est pas permis. Laissez-moi vous citer là-dessus un joli mot du bon Louis XVI, qu'on croyait lourd.

Le futur cardinal Maury venait de prêcher devant la Cour à la manière du XVIII^e siècle finissant, et avec ses dons merveilleux d'orateur :

— « Quel dommage, dit le Roi, que le prédicateur n'ait pas dit quelques mots de religion ! Il aurait parlé de tout ».

Oui, il faut exclure certaines matières, mais pas la religion, de la chaire chrétienne.

Avez-vous jamais vu ouvrir école de poésie ? De versification peut-être. Mais de poésie ? non, n'est-ce pas ? Eh ! bien, à mon humble avis, de même prêchons la pratique et pas la Mystique. Celle-ci trouvera son emploi au confessional s'il y a lieu, et il y a lieu pour certains.

Pas de politique non plus. Nos catéchismes ont reçu un ajouté au quatrième commandement pour les devoirs civiques ; il n'était que trop nécessaire, et je ne manque pas de le commenter à son tour : jamais en période électorale, jamais en y mêlant des questions de personnes et durement. « Pas d'âpreté », écrivait Pie X au cardinal Gibbons, ce hardi conciliateur, le 5 septembre 1908.

Pas d'histoires à dormir debout. Pas de bouquets immenses de fleurs de rhétorique. Les premières font fuir, les secondes font rire. Essentiellement, nous prêchons pour faire connaître et surtout pour faire aimer davantage Dieu notre bienfaiteur, la bonté même : est-ce par des phrases boursoufflées, par des boniments, (passez-moi ce mot agacé)

par un étalage de je ne sais quelles connaissances « séculières » que nous étendrons le règne de l'amour de Dieu dans les âmes ? Il ne faut pas, disait le doux auteur du « traité de l'Amour de Dieu », il ne faut pas mettre l'idole de Dagon avec l'arche d'Alliance.

A qui nous parlons

J'avais été invité à prêcher une retraite d'Enfants de Marie dans une paroisse dont je connaissais le curé et rien autre. Je lui demandai :

— Quel genre d'auditoire aurai-je, monsieur le Curé ?

— Mais, des Enfants de Marie.

— Sans doute, mais encore...

— Eh ! bien, des jeunes filles pieuses, en droit sinon en fait, ajouta-t-il avec un éclair de malice dans ses bons yeux.

— Jeunes filles de quel âge, monsieur le Curé ?

Il rit franchement :

— De quinze à soixante-quinze, ami, répondit-il, n'ayez pas peur !

Je voulus quelques détails sur les professions exercées, les tentations ordinaires, le tempérament, l'instruction, etc., tout ce qui révèle un auditoire et oriente les sermons. Mon vieil ami me savait maniaque et ne s'offusqua point. Il me renseigna. Mais il ne put se tenir de me lancer la flèche du Parthe :

— Entre nous, la religion n'est-elle pas la même pour tous ?

— Oui bien : *non nova*. Mais aussi : *sed nove* ! (1)

Parlons à chacun sa langue.

Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent ? » On parle aux gens comme on les connaît ; ou bien l'on manque leur audience et l'on prêche dans le désert.

Les qualités nécessaires

Me voici armé par de nombreuses lectures sur lesquelles je n'ai point dormi : « Une lecture sans notes, disait le Pape Damase qui s'y connaissait, n'est qu'une rêverie ». J'ai mes notes, mes fiches, mes recueils personnels de citations, de plans, de belles pages, — florilège éclectique, alimenté surtout par la Bible et la Liturgie, auxquelles le cardinal Pie faisait honneur de ses richesses oratoires les plus remarquées. Je connais mon auditoire. Je n'ai donc plus qu'à composer et à parler ?

Hélas ! Le très doux et rigide saint Bernard m'arrête. En homme du métier — c'est le mot propre — il me déclare :

— La parole procédant d'une science laborieuse-ment et pieusement acquise — l'exemple de toutes les vertus et de toutes les saintes œuvres — la prière fervente et constante, — voilà les trois biens que doit s'assurer celui qui prêche.

(1) Pas de choses nouvelles, mais dites autrement.

N'est-ce pas de quoi décourager ? Savant, saint, et contemplatif ? Pauvre de moi !

Et pourtant je lis dans cet exquis Joubert : « Il y a des arguments *ex homine*, comme *ad hominem* ». Et saint Augustin m'avait appris que le silence de l'oraison est le Père des prédicateurs. Mais c'est bien ennuyeux, et à tant de qualités qu'on exige d'un pauvre homme qui monte en chaire au nom de Dieu, je suis bien sûr d'avoir toujours très mal prêché. Nous ne pouvons pas tous devenir des curés d'Ars ou des Lacordaires.

Somme toute, résignons-nous à n'avoir jamais le contingent complet des vertus et qualités utiles ; appliquons-nous à les conquérir, cependant, comme si nous étions sûrs de réussir ; et cela jusqu'au bout. Bon sens et réflexion, désir de faire du bien et volonté d'aboutir, — le tout bientôt appuyé sur l'expérience personnelle, — qui ne peut arriver à les développer en soi, et ne sont-elles pas l'essentiel nécessaire ?

A ces qualités naturelles ou acquises, par la grâce de Dieu le prêtre peut ajouter un minimum de sainteté : et la sainteté, a-t-on dit, est « un progrès dans l'art de la prédication ».

C'est par elle, surtout, que le curé développe l'autorité pastorale et l'onction évangélique, mères fécondes du progrès des âmes que Dieu nous confie. L'autorité : si nous parlons au nom de Dieu, que nos mœurs soient le moins indignes possible de notre mandat. L'onction, gravité et chaleur à la fois, entraînera les âmes ébranlées par l'autorité.

Mon vieux curé garda jusqu'à la fin une ten-

dance au bredouillement, conséquence et témoignage public de sa timidité. Que le carton des Oraisons lui manquât au Salut ou même à l'Angélus, c'était une catastrophe. Il souffrait et il faisait souffrir. Non pas qu'il ne sût pas la prière par cœur ; mais l'assurance perdue, ses lèvres se contractaient, sa langue tournait à vide, je ne sais quels sons, confus, rapides, haletants, s'échappaient en s'écrasant l'un l'autre de son larynx martyrisé : un sup-plice, vous dis-je.

En chaire, il dominait son peuple du regard, du geste et de la voix, de toute son âme plus encore.

— Il commande des choses dures, me dit un jour un paroissien ; mais on sait qu'il fait ce qu'il dit, celui-là : il a le droit de parler.

Comme disait Vandal à l'Académie française en parlant d'Edmond Rousse : « Son caractère plaidait pour lui ». On voyait notre curé tous les jours se rendre à ses écoles et y faire le catéchisme. Tous les jours aussi, il passait l'après-midi à réconforter les malades, quels que fussent les distances et les routes et le temps. Tous les soirs on le voyait, à genoux sur les marches de l'autel du Saint-Sacrement, prier une heure sans bouger... et des voleurs nocturnes avaient été bien mortifiés, la poigne de fer du pasteur s'abattant sur leurs poignets soudain paralysés, de n'avoir point réfléchi que cet homme de Dieu aimait à veiller Celui dont le Cœur veille.

Un confrère malin avait bien pu à ce propos faire une application hardie du mot de saint Paul : « La piété est utile à tout » ; mais le bon peuple

ne s'y trompait pas, et il suivait son curé qui suivait Dieu. Ce saint prêtre n'était pas de ceux à qui manque, dit encore Pie X (1) « la rosée céleste qu'attire en abondance la prière humiliée ».

Plume en main

Le Maître a donné un précepte que je n'ai jamais pris pour moi ; « Ne vous inquiétez pas de la manière ou des choses dont vous parlez ; l'Esprit-Saint vous enseignera, à l'heure même, ce que vous devez dire. » (2) Je ne me fais point l'effet, ne vous déplaie, mon martyr appelé devant les rois et les juges, et c'est pour lui que le Maître a parlé. Je m'inquiète beaucoup, au contraire, de mes sermons.

Je vais vous dire comment je les prépare.

D'abord je passe par l'église : le Dieu de lumière et le Cœur dévoré du zèle pour les âmes habite là, vivant. Je l'implore.

Puis je vais me promener. Pas loin. Dans un jardin ami, qui m'offre une longue et large allée sablée, sous de grands arbres centenaires, dont les racines sont des fauteuils. Je vais, je viens, je réfléchis, je muse, je prie par ci par là, je me représente mes brebis du dimanche suivant, je leur

(1) Encyclique pour son Jubilé sacerdotal.

(2) SAINT LUC (XI, 11-12).

parle sans rien dire et j'écoute leurs réponses silencieuses. Au loin, la mer innombrable mugit. Je vais...

Tout doucement les idées sont venues. Elles se sont même ordonnées quelquefois. L'idée-mère étant fournie par le Programme diocésain pour le prône dominical, je n'ai à la chercher que pour les autres instructions. Un mot de l'Écriture, un trait de la Vie des Saints, un détail de la vie quotidienne, que sais-je ? voilà le discours amorcé.

Je rentre (à regret, je le confesse) et je prends le cahier d'écolier, au papier lisse, d'un format de poche, sous couverture flexible, et sous le regard du Crucifix et de Notre-Dame, j'écris.

Pas l'exorde. Son tour viendra quand la péroraison aura reçu son point final. Comment l'écrirais-je d'abord, puisqu'il doit être l'entrée en matière d'un discours dont je sais mal le futur développement ?

Si la phrase vient, je la déverse incontinent, telle quelle, comme une lave ardente sur une terre vierge. Je corrigerai le lendemain. Ou bien, si le démon muet paralyse pour une heure l'élocution rêvée, je bâtis le plan, tel que dans le jardin j'ai cru le comprendre. Je l'étofferai quand faire se pourra.

Dans les livres, je vérifie l'exactitude de ma doctrine : simple devoir d'honnêteté, puisque c'est du haut de la « chaire de vérité » et au nom du Dieu de vérité que j'instruirai mon peuple. En eux aussi je puiserai les arguments que je n'aurai point découverts ou que j'aurai oubliés.

Par-dessus tout j'exigerai de mon texte l'ordre et la clarté, — l'ordre qui soulage et satisfait l'auditeur, la clarté qui donne au discours son essentielle vigueur.

Un souvenir me revient.

Quand j'eus terminé, à grand ahan, la rédaction de mon premier sermon (« Si quelqu'un veut venir après moi », etc) je le portai à mon curé, tremblant et fier de ce premier enfant de mon zèle : l'homme est un cloaque de contradictions et d'erreurs. Monsieur le Curé était l'indulgence même pour ses vicaires, et c'est avec une humble douceur qu'il me rendit mon papier en disant :

— Excusez-moi, mon cher ami. Je dois être fatigué ; je ne comprends absolument rien à ce discours. Voyons, racontez-le moi. De quoi voulez-vous parler ?

J'avais pourtant bien léché mon ours, croyais-je ! J'espère avoir fait mieux, depuis : sait-on jamais ?

Le plan fait, il s'agit de ramasser les preuves, les traits, les images, les comparaisons : la Bible, les Pères, même les auteurs profanes, la vie courante, les fournissent avec surabondance.

Quels arguments je choisis ? Peut-être pas les meilleurs en soi ou les plus forts en principe. Que voulez-vous ? Saint Paul (Philip. VI, 8) énumère si largement les mines que notre zèle doit exploiter : on n'a que l'embarras du choix.

— Tout ce qui est vrai, affirme-t-il, tout ce qui est pudique, toutes les choses saintes, justes, aimables, pensez tout cela.

Je ne m'embarrasse donc pas des preuves qui me paraissent, bien que probantes, moins adaptées à l'auditoire. Je me rappelle le précepte de Cicéron, qui a su y joindre l'exemple :

— Instruire est nécessaire. Faire plaisir est doux. Emouvoir et fléchir les volontés, c'est le triomphe de l'éloquence.

Et je dispose mes batteries en conséquence.

Notre cher professeur de rhétorique, tenant absolu de Quintilien, nous avait enseigné qu'après avoir asséné de très bonnes preuves à l'ennemi (mon peuple, en l'occurrence), il convenait de le laisser souffler un peu, en lui servant de bonnes preuves en second point ; et enfin, quand il commençait à relever la tête, d'achever sa déroute et sa conquête en lui prodiguant les plus fortes preuves tenues en réserve :

*La Déroute apparut au pécheur qui s'émeut
Et se tordant les bras cria : Sauve qui peut !*

Notre maître cependant ne nous cachait point que Cicéron préférerait et pratiquait une autre méthode : « Que toujours s'amplifie et s'accroisse la force du discours. » De plus en plus fort, comme chez Nicolet. Pour le repos de ma mémoire lasse, ce progrès sans fléchissement m'a toujours paru plus confortable.

Interlude

Je vous avouerai une jouissance maligne.

Vous vous rappelez, oui, vous vous rappelez parfaitement le mouvement d'éloquence par où Lacordaire achève une Conférence : et on le voit à l'œuvre, encore que la pieuse censure ait édulcoré le substantif :

— Je voudrais tenir sous mes pieds, pour l'écraser, cette canaille de doctrine !

Ah ! quand je rencontre sur mon chemin de prédicateur une erreur à épiauter, quelle joie de pousser à l'absurde ses conséquences, pour la laisser pantelante et vidée, ridicule par les excès où je l'ai contrainte, sans prise désormais sur mes fidèles éclairés !

C'est d'une théorie réfutée que date mon génie oratoire.

En ces temps-là je n'imaginai pas de pire supplice que de gravir les degrés du calvaire qu'on nomme chaire à prêcher, et j'enviais de tout mon cœur les amis ou confrères qui semblaient à l'aise dans ces tourments. Au fond, je pense qu'ils tremblaient comme je tremble encore, mais ils « faisaient comme si... »

Le discours avait été honnête. Il n'avait rien cassé : à part la trompette de l'Ange, qui avait chu du haut de l'abat-voix, on ne sait pas pourquoi, troublant quelques pieuses somnolences. Vers la fin, l'orateur reprit souffle. Il s'anima. Il aborda sa péroraison avec le calme du cavalier qui entreprend le *rush* final. Peu à peu sa fougue l'entraîna,

nous entraîna. Il fut superbe, et je criai pour lui, tout au fond de mon âme soulevée, le *Macte animo, generose puer*.

— Comment, lui dis-je après la cérémonie, comment avez-vous trouvé de pareils accents ? et surtout comment osez-vous vous donner, vous livrer ainsi ? C'est votre âme toute entière que vous jetez en pâture à l'auditoire.

L'ami me regarda, non sans défiance : le don d'ironie est un de ceux qui ont été, chacun sait cela, départis à la race sacerdotale avec le plus d'abondance, et nous excellons à vêtir l'éloge en blâme et le blâme en éloge.

— Mais, fit-il, je m'étais dit et redit cent fois ces pensées. Mon oraison me les avait incorporées ce matin. J'étais sursaturé. Je sentais l'auditoire pris. Et je me suis laissé aller.

— Vous étiez donc bien sûr de votre texte ?

— Pourri dans ma mémoire, cher ami ! Je n'y pensais même plus, tout en le donnant. Ne faut-il pas garder sa tête tout en livrant son cœur ?

— Et si les mots avaient manqué ?

— J'en aurais trouvé d'autres, où je serais tranquillement descendu de chaire : ce sont les risques du métier. Mais en vérité, nous dispensons une telle multitude de paroles : aux catéchismes, aux confessions, à domicile ; nous écrivons des pages et des pages, pour nos Bulletins de paroisse, d'œuvres, etc., les mots viennent d'eux-mêmes.

*Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.*

— Allons, et faisons de même, osé-je conclure avec envie et quelque humilité.

Ce discours eut la plus grande influence sur toute ma carrière. Il m'avait donné le sens du mot fameux : « Et moi aussi je suis peintre. » Sans talent, mais sans dégoût, et sans terreur paralysante, j'ai vaqué au sublime ministère du verbe.

1^o Simple. 2^o Simple. 3^o Simple

Dites-moi, mon ami : pourquoi sommes-nous tentés, presque irrésistiblement, d'enfler la voix, de prêcher avec grandiloquence, et d'ennuyer notre peuple à force de mots boursoufflés ?

J'ai souvent réfléchi là-dessus et j'ai pensé que la simplicité — dans le sermon comme dans la vie spirituelle — est la plus difficile des vertus. Le Seigneur ne nous demande-t-il pas de revenir à l'enfance spirituelle, de regarder avec l'œil très simple de l'âme, de traiter la vérité par « Est, est, Non, non » ? Le péché originel et ses suites nous en ont tellement éloignés !

La Bruyère, qui a entendu beaucoup de prédicateurs et de tous cartels, et qui a travaillé sa langue avec un tel bonheur, a écrit une parole judicieuse : « Le mot simple, et la formule simple, dit-il, sont souvent ce qu'on trouve en dernier lieu ». Il faut en effet élaguer les épithètes, valets inutiles qui mangent le temps et congestionnent le discours. Il faut fuir comme la peste les à peu près et les flonflons. Il ne faut pas, sous prétexte

de parler au peuple, employer son langage, son argot, ce « polisson né dans un ruisseau, et qui mourra dans un égoût ». (1) De descendre ainsi, le peuple ne nous saurait aucun gré : il estime la majesté de la chaire.

Du reste, c'est à la simplicité qu'il faut demander le sens de l'originalité, au dire du Père Félix, prédicateur de Notre-Dame. : « On devient original à force d'être simple ». Et comme il importe de dire surtout des choses qui vont porter, et que rien ne porte s'il n'est compris, j'ai voulu être simple, simple, simple : heureux si j'y suis arrivé.

Pour une Messe de Première Communion, j'avais invité l'oncle d'une petite fille de cinq ans à « donner un petit mot ». Prestance magnifique, voix d'or, habitude des grandes réunions catholiques, cœur de prêtre... et bon oncle par surcroît, l'orateur avait une renommée d'éloquence, et je me demandais comment mes tout petits s'arrangeraient de son envol redouté vers les plus hauts sommets...

Le chanoine Jullian se pencha vers son jeune auditoire, comme un bon-papa qui va raconter une belle histoire à ses petits-enfants ; et comme la fête de Noël avait été célébrée la veille, il peignit l'amertume de Joseph et Marie, du petit Jésus, qui n'étaient reçus par personne autrefois.

— Pour vous, conclut-il ; n'est-ce pas que vous voulez bien recevoir le petit Jésus ?

(1) R. P. LEROY, S. J.

— Oh ! oui, monsieur l'abbé ! répondit cette innocente Marie-Yvonne.

Un sourire courut dans tous les rangs de la nombreuse assistance ; ni l'orateur ni la mignonne interruptrice ne furent déconcertés. Dites-moi, n'était-ce pas le meilleur style, qui appelait cette naïve réponse ?

Joubert a bien raison : « Plus une parole ressemble à une pensée, plus une pensée ressemble à une âme, et plus une âme ressemble à Dieu, plus tout cela est beau ».

Tout est prêt

Je vous disais donc, ô successeur patient, que j'ai perdu beaucoup de ma frayeur primitive : pas tout. Sans aller jusqu'à l'excès d'un de mes collègues du temps jadis, solide théologien, orateur très goûté, poète latin admiré par des cardinaux, etc, mais qui se passait de déjeuner les matins de sermons (et même, et même.... enfin, le papier ne souffre pas tout), je ne saurais empêcher mon cœur de s'émouvoir quand je dois parler, ni mes traits, hélas ! de se décomposer.

Mais ce spectacle n'est que pour la sacristie et pour les indiscrets qui s'aventurent à contre-temps dans ce lieu saint.

A propos, je fus indiscret un jour, sans le vouloir. J'ouvris brusquement la porte de ma sacristie, pendant une mission, et je vis... je vis le Président, vénérable septuagénaire, qui baisait la terre sur

le seuil de l'église qu'il allait franchir. Il se releva au bruit et sans fausse honte, avec un sourire :

— Je récitais, dit-il, le *Munda cor meum* (1), vieille habitude du temps du vicariat. Comme j'ai continué, ajouta-t-il avec un regard qui livrait le secret de sa transparence d'âme, de porter au saint autel, pendant que je célèbre, les sermons de la journée. Il faut bien réchauffer nos paroles au brasier du Cœur de Jésus, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas si mal imaginé.

La porte franchie ou la stalle quittée, tout doucement je murmure un : *In manus tuas* ou un *Suscipe Domine* (2) sans trop songer au texte. Pourvu que le plan se soit incrusté *ne varietur* dans mon cerveau, le reste viendra en son temps.

Oyez le martyre de l'abbé d'Aruat, homme de grande valeur au demeurant. Il composait son sermon comme vous et moi et le sermon était très bien. Pas assez bien à son gré. Il le remettait sur le métier.

Je vous entends m'interrompre, ô successeur lettré :

*Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage
Polissez-le sans cesse et le repolissez.*

Oui, je sais bien : votre interruption est excellente, mais hors de propos. Car la veille, le matin du sermon, pendant l'*Asperges*, l'abbé raturait, ajoutait, modifiait. Je l'ai vu, ce qui s'appelle vu,

(1) « Purifiez mon cœur », Prière du prêtre avant l'Evangile.

(2) Prière de saint Ignace.

griffonner à la sacristie sur un coin de crédence, tandis que le suisse attendri venait le chercher pour le conduire à l'ambon !

Résultat : sa pauvre mémoire écartelée entre dix textes pêle-mêle, ne suffisait plus à sa mission, et le plantait là. L'auditoire souffrait, et lui donc !... Je crois qu'il est mort dans son péché.

Dominant mes nerfs, indifférent (autant que possible) à l'admiration et à l'opprobre — à mon âge peut-on parler encore de succès ou d'insuccès, dans un ministère uniquement pastoral ? — je monte en chaire et je regarde mon peuple, le cœur à Dieu et à la Vierge secourable, aux âmes aussi pour qui je dois être la parole *ardens et lucens* (1). Pauvres âmes ! Je sais que le petit troupeau choisi prie pour son pasteur l'Esprit qui souffle où il veut, qu'on n'entend pas et qui peut ébranler comme une tempête les cœurs les plus fermés et les plus attachés à l'erreur et au mal. Dans les occasions plus solennelles ou plus difficiles, je ne manque point de mettre en action ces catapultes surhumaines qui sont les prières des petits enfants, des vierges consacrées, des cœurs purs et sacrifiés. Ainsi porté sur tant de mérites et d'intercessions, je m'assure contre ma faiblesse et les défaillances possibles, et je parle.

Vous dirais-je que je m'en tiens exactement au mot à mot du texte amoureusement préparé ? A quoi bon ? Longtemps j'eus cette peur de lâcher d'un pas mon guide de papier. Je n'aurais pas

(1) Ardente et brillante.

donné un avis, fait une remarque, recommandé une intention, que je ne les eusse dûment couchés sur le registre ou sur mon cahier ; et tout était récité par cœur. J'étais bien malheureux.

Un beau jour, je déclarai intérieurement que cette servitude était finie, et en effet je me libérai. Quelque flottement s'ensuivit mais qui dura peu.

N'aurais-je pas dû plus tôt obéir aux avis de mon sage curé ?

« Les premières années, disait-il, écrivez tout et récitez par cœur. Peu à peu vous vous affranchirez. Vous rédigerez tout, mais vous ne craindrez pas d'écouter votre cœur et de le laisser parler par votre bouche, en termes différents de vos écritures mortes. Puis vous rédigerez moins : l'exorde, la conclusion, les grands arguments ; et pour le reste, vous vous en remettrez à l'inspiration du moment, ou plutôt au souvenir de votre méditation non écrite. Il vous arrivera même de parler sans avoir pu écrire, ou sur un plan : Dieu vous en préserve ! mais nécessité fait loi. Que dans votre tête le principal soit net ; que les idées-mères s'enchaînent, et pour peu que votre vocabulaire soit alimenté par des lectures et par des exercices oraux, vous êtes sauvé. Mais n'abusez pas de l'improvisation même préparée. »

On dit que Mgr Freppel, quand il avait écrit un discours, le savait par cœur. J'ai constaté du moins au Couronnement de Notre-Dame du Folgoat, près de Brest, la concordance parfaite entre son discours parlé et son discours imprimé : que c'en était déconcertant. Et comme beaucoup des

pèlerins tenaient le texte en main, le bruissement des feuillets, tournés par tous aux mêmes instants, me semblait une musique non exempte de pittoresque.

La mémoire est un beau don, mais capricieux à l'ordinaire. Il faut l'avoir su dompter.

De la voix

Les savants ont imaginé des choses très belles, avec des noms remarquables, pour nous apprendre qu'il faut, quand on parle, faire tout son possible pour être compris, c'est-à-dire pour bien parler ; ils ont raison. Mais je ne suis qu'un empirique, et voici.

Quintilien — je tiens la chose de notre professeur d'humanités, qui savait tout, — Quintilien n'estime rien tant qu'une bonne articulation : « *articulenti* ». Voilà sa tarte à la crème. En effet, s'il s'agit essentiellement d'être compris, l'important n'est pas d'avoir reçu du ciel en naissant une voix d'or, ou d'argent, ou d'airain, ni même de s'être donné, par artifice et volonté, une voix de velours. Que votre timbre soit chaud ou froid, terne ou brillant, couvert ou clair, même qu'il soit plein ou vide, que votre tessiture soit étendue à rendre jaloux les plus fameux chanteurs, enfin que vous disposiez d'un volume de voix à la Danton, tout cela est secondaire : ar-ti-cu-lez.

Ne me faites pas dire une hérésie. J'admire et

(faiblesse de vieillard) j'envie les voix splendides d'un Lacordaire et d'un Sanson. Je sais quels instruments de charme et de grâce surnaturelle elles ont été. J'en bénis le Dieu dont le Psalmiste a loué la voix en plus d'un poème. Mais puisqu'on a vu tel acteur, sans voix, se faire comprendre et empaumer tous les soirs une salle soulevée d'enthousiasme, je dois conclure : « Articulez, vous prêcherez. »

Mon très aimé vicaire n'est qu'un souffle et n'a qu'un souffle. Selon son devoir, il a étudié son instrument vocal. Il a constaté, sans folle joie, que ni ses cordes ni ses poumons n'ont grande résistance. Et, pour mettre le comble à la disgrâce, il a dû recourir à un dentiste, unique au monde, qui lui a si bien arrangé la bouche qu'elle ne supporte même plus un dentier...

Or, les fidèles goûtent extrêmement sa parole. Son secret ? Il articule.

Sans doute il soigne ses pauvres poumons, et aussi il n'impose à son estomac que les fatigues inévitables : c'est déjà beaucoup, c'est tout pour la voix ; elle se soigne bien toute seule. Sans doute il a soin d'attaquer franchement la note vraie, dès la première syllabe, et après avoir attendu que le silence se soit établi. Il n'a jamais bégayé, ni zézayé, ni blésé. Il s'est corrigé du bredouillement, à force d'énergie sainte. Et chez nous le grasseyement n'est pas connu. Et tout cela ne lui eût servi de rien, ou guère, s'il n'avait su articuler. Sa diction est parfaite, si parfaite qu'on ne la remarque même plus.

Choisit-il méticuleusement, d'avance, tous les mots et toutes les phrases ? Les arrange-t-il sur son cahier ou dans sa mémoire avec une habileté de rhéteur ? Je crois plutôt que l'habitude de la lecture réfléchie, un certain sens inné du rythme, une distinction naturelle, et à la fois le respect surnaturel des âmes et de Dieu — pour lesquels on ne saurait trop lutter contre soi-même, — lui inspirent les paroles et le ton qu'il faut, sans qu'il les cherche à proprement parler.

Il commence paisiblement. Peu à peu il s'anime, sans excès : ses moyens naturels formeraient un contraste pénible avec la fougue du tribun, s'il essayait. Parfois sa conclusion semble près de se passionner : mais non, c'est toujours sans heurts qu'il nous fait aborder aux rivages tranquilles et bienheureux de l'éternité.

Est-il fatigué après cet effort ? Pas plus qu'il ne convient.

Il connaît l'acoustique de notre église ; et s'il prêche dans un édifice étranger, il se renseigne à temps sur la sonorité propre du vaisseau. Il porte sa voix au point voulu : à l'extrême limite de l'auditoire, ouvrant peu les lèvres, beaucoup la bouche, dont il sait reculer à miracle les frontières.

Pas une voyelle n'est étouffée. Pas une consonne n'est écrasée. Ah ! Monsieur le Vicaire, que vous savez moduler mots et propositions !

Les liaisons sont parfaites. Aucune dangereuse, cela va sans dire : le « lou-pet l'agneau » n'est pas de son répertoire. Aucune exagérée ; sa devise

doit être « *ne quid nimis* » ou encore « *in medio stat virtus* » (1). Mais son art des *e* muets !

Rivarol, ce parfait styliste, aimait d'amour ce rien qu'est l'*e* muet. « Semblable à la dernière vibration des corps sonores, il donne à la langue française une harmonie légère qui n'appartient qu'à elle. » Ne sentez-vous pas le cœur du polémiste s'attendrir, et toute la poésie de cet éloge ?

De plus, M. le Vicaire a le sens du silence. Quand on parle en public, le silence est d'or : pas seulement le silence du public, mais le silence de l'orateur, ses pauses, ses respirations :

La respiration fragile du silence,

si j'ose citer ce vers d'un très pur essai de Brillant.

Comment les régler ? Par et sur la pensée. Un arrêt, un soupçon d'arrêt, met en valeur le mot essentiel, l'idée dominante, tout autant qu'un appui de la voix : le contraste entre le bref silence et la reprise du son, bien ménagé, suffit à capter l'esprit de l'auditeur.

Réminiscences

Faut-il de longues pauses ?

Quand j'étais séminariste, un bon vicaire, saint homme mais dont l'œil malicieux me gêna souvent, m'avait tenu un jour ce propos :

— Tu vois ce sermon, disait-il en me montrant

(1) Rien de trop. — Le mieux, c'est la moyenne.

une grande feuille double. Eh ! bien, j'en ai là pour dix-huit minutes, et même pour vingt-et-une, si je me mouche trois fois : ce sera comme monsieur le Curé voudra.

Le sermon-caoutchouc !

Un autre, tout à fait mon contemporain, conférencier de grand mérite, s'attira d'une auditrice un compliment à deux tranchants :

— Nous voudrions vous applaudir, dit-elle, parce que vous parlez à ravir. Mais nous ne trouvons pas où loger nos battements de mains. Vous n'arrêtez jamais. Une phrase suit l'autre, la deuxième partie s'engrène dans la première, la conclusion dans la troisième... Vous ne respirez donc jamais ? Au fait, c'est votre affaire. Mais nous, nous voudrions respirer, je vous l'assure.

Cette dame avait raison.

Respirer, en prêchant, c'est la condition nécessaire d'une bonne articulation : « La respiration du ventre », proclamait Delsart. Je traduis : Se ménager des réserves d'air au plus profond de la cage thoracique, et (pardonnez le mot) jusque dans les talons. Aspirer plus d'air qu'il n'en faudra expirer immédiatement ; en expirer un peu moins qu'il n'en faudrait pour être vidé : voilà l'idéal. Donc n'avoir jamais l'air de sortir de la cloche pneumatique, ni d'un scaphandre surpressé. Et utiliser les restes (l'air résiduel) jusqu'à plus besoin.

Qui veut voyager loin, ménage sa monture.

Tel donne de la voix dès l'exorde, et parle si

haut qu'on ne l'entend plus ; il passera le reste du discours à se racler la gorge, au grand ennui de l'auditoire (sans parler du sien). Tel autre commence si bas qu'on se demande s'il a commencé : quand il élèvera la voix et qu'on pourra l'entendre, on l'écouterait peut-être, mais moins bien disposé... A moins que d'un bout à l'autre il n'exhale sa clameur sauvage ou son murmure indistinct : égal supplice pour les âmes pieuses.

Articulez : la clarté, l'énergie, la passion, la véhémence, le fruit dans les âmes sont à ce prix.

Le discours devant la glace

M. le Rouge, vieux député radical du crû, passe pour répéter tous ses discours, gestes compris, devant la glace. On en rit, et peut-être on n'a pas tort. Parce qu'enfin c'est le « pectus » et non pas la glace qui fait l'orateur ; et si tu veux que je pleure, pleure d'abord toi-même.

Oui encore, Plutarque a bien dit : « La volonté sans les passions est un vaisseau prêt à partir qui attend le vent pour mettre à la voile », et ce n'est pas la glace qui donne les passions oratoires.

Oui enfin, si un député radical peut se permettre de « faire semblant » et de feindre une émotion qui ne l'étreint pas ou qu'il ne ressent que par métier, un prêtre se doit et doit aux âmes la sincérité totale de sa parole.

Et pourtant je n'oserais pas dire : « Ne vous

exercez jamais ainsi » : parce que, « l'action, l'action, l'action », répète Démosthène.

Je le veux, vous saurez vous abstenir en chaire du ton de la chaire. Vous parlerez, autant que possible, comme un homme bien élevé parle à des hommes qu'il estime, comme un apôtre à des cœurs qu'il veut rapprocher de Dieu. Vous serez écouté. Et si vous avez acquis une telle transparence d'âme que vos discours puissent paraître l'écho de votre sainteté autant que le fruit de votre étude, vous ferez du bien.

Mais vous ne ferez tout le bien possible, dans les conditions ordinaires, que si votre action couronne votre diction : et la glace peut vous renseigner là-dessus.

Un après-midi de décembre, j'avais prêché dans une église gothique, d'un clair-obscur exagéré. A la sacristie, après cette épreuve, de charmants confrères m'étonnèrent bien par cette remarque :

— Que c'est dommage qu'on n'ait pas éclairé la chaire ! on ne voyait pas votre figure.

Que pouvait bien leur faire ma figure ?

Ils avaient raison. La figure traduit le sentiment. « Le visage en dit plus que tous les discours », affirme Quintilien ; « il tient le premier rang dans l'action, soit pour ajouter à la grâce, soit pour ajouter à la signification ». Donc, attention.

L'idéal serait certes de porter une âme rayonnante dans un corps splendide : mais *Deus fecit nos et non ipsi nos* (1). Cependant est-il impossible

(1) C'est Dieu qui nous a faits, et non pas nous.

de garder sur le front et dans les yeux quelque reflet du Dieu en qui, de qui, avec qui et pour qui nous vivons ? A tout le moins, j'affirme qu'il n'est pas nécessaire de mettre en état de mouvement perpétuel les vingt-deux muscles de la face, sans compter le labial. Ni coquetterie, ni ridicule ; ni statue, ni singe.

Du geste

L'abbé Pacifique parle sans geste. Il donne une Heure-Sainte sans bouger ni bras ni main ni pied, comme s'il attendait la permission de Joseph, fils de Jacob, à qui le Pharaon avait dit : « Sans ton ordre, personne ne remuera ni main ni pied. » J'ai toujours envie de lui faire part de l'enterrement du Patriarche, couvert d'aromates en sa tombe, et de l'assurer que l'antique défense ne vaut plus !...

Or, je pleure à toutes ses Heures-Saintes. Si donc il consentait à bouger, je suis sûr qu'il me convertirait. Il est statue : qu'il soit une statue vivante et animée !

Je ne lui demande pas de se planter dans la chaire comme un lutteur prêt à jouer des poings, ni de multiplier des gestes qui s'affaiblissent l'un l'autre par leur outrancière prodigalité. Mais que je sois bien sûr qu'il n'est pas seulement un haut-parleur perfectionné. Je veux voir qu'il a des bras et qui ne sont pas paralysés.

Dans une cathédrale, pour une circonstance très solennelle (il y avait deux prélats au chœur), le

prédicateur ayant « essayé » la chaire avant l'office, alla quérir le vicaire de semaine, l'air soucieux :

— N'auriez-vous pas, dit-il, un vieux missel à me prêter, le plus in-folio possible ?

Sans retard il fut servi. Il n'ouvrit pas le missel. Il admira la reliure ultra-solide et l'épaisseur du volume. Il remercia, et sans désespérer, remonta dans la chaire, où il déposa précautionneusement le livre saint, sur le plancher.

— Monté là-dessus, dit-il, on verra mieux mes gestes.

Il appartient à un ordre très féru de liturgie.

Avait-il raison ? oui et non. Oui, de vouloir être vu. Non, de choisir, *servatis servandis* (1), une plate-forme trop étroite dont la surface exiguë allait gêner l'aplomb et le mouvement de son corps. On ne lui demandait pas, ni aux autres, de donner la pantomime. Mais c'est le tronc qui rythme et qui contient les mouvements généraux des bras et de la tête, et le tronc a besoin du support aisé, large, assuré, des membres inférieurs. « Plaider dans un bateau », comme disait Junius de Curion le père, qui se balançait d'une jambe à l'autre sans arrêt, c'est un défaut. Mais plaider sur un piquet, oh ! je tremble : est-ce que l'orateur ne va pas s'empaler ?

Si vous faites le geste du bras droit, appuyez-vous sur le pied gauche. La tête suit ordinairement la direction du bras. Le geste du bras va du

(1) Toute autre considération à part.

niveau des épaules à celui de la ceinture, de la poitrine à l'horizon. La main ne s'élève jamais, ou pre que jamais, plus haut que les yeux. Les doigts restent joints, non collés ; et s'ils sont ployés, non crochus. Du moelleux toujours. Arrondir le geste et le développer sans brusquerie. Du naturel, et c'est assez.

Il y a des livres là-dessus. Il y a des orateurs, livres vivants, que l'on peut imiter (sans plagier, Seigneur !) Il y a le prédicateur lui-même qui a bien le droit de s'imiter, quand il a trouvé le geste et l'accent et le sentiment qui ont réussi. Il y a, en un mot, l'étude. Et la prière, la vie intérieure, l'union à Dieu, ne manqueront pas de compléter les bénéfices de l'étude.

Quand c'est fini

L'amour-propre, ce tyran omni-présent, va-t-il détruire le mérite du prédicateur ? « Ce n'est pas pour toi que j'ai commencé. Ce n'est pas pour toi que je finirai. » Voilà la réponse à faire au tentateur.

On a réussi ? Les confrères félicitent ? Bien.

On a échoué ? Les confrères ont un air d'enterrement ? Bien.

« On n'est jamais ni aussi victorieux ni aussi vaincu qu'on le croit, » disait Montalembert, qui avait de l'expérience. L'*In manus* est toujours dé circonstance, ou bien le *Regi seculorum immor-*

tali (1). Si la simplicité convient au discours, elle sied mieux encore à l'âme du prêtre qui a donné aux âmes le meilleur de lui-même.

Vous savez tout cela, mon ami inconnu, et bien d'autres leçons plus belles. Vous pardonnerez l'inquiétude éternelle du vieillard qui s'en va, qui entend chanter là-bas la Vérité lointaine, qui la voudrait capter pour la répandre et qui n'a pas su être le réservoir ni même le canal que Dieu et que lui-même auraient voulu :

Exoriare aliquis ultor

Ex ossibus... (2)

De ma voix qui tombe et de mon ardeur qui s'éteint aujourd'hui, de mes médiocrités, ami, Dieu veuille qu'une vertu pour vous se dégage et vous aide ! Votre parole fera le bien que la mienne empêche.

(1) Au Roi immortel des siècles, à Dieu seul, honneur et gloire (Prière de Prime).

(2) Que de ces ossements sorte un vengeur.

CHAPITRE IV

LE CURÉ A LA SACRISTIE

(QUAND IL FAUT !)

Comme jadis dom Guéranger mourant, le vieux curé de Sainte-Marie (*si parva licet...*), en cette radieuse soirée de Pentecôte, laisse s'échapper de ses lèvres le psaume filial, le *Benedic anima mea Domino*, si doux, si fier aussi : « C'est dans les cieux qu'Il a fixé son trône. Sa royauté universelle domine... » Oui, parce que mes petits enfants ont modulé la suave séquence du Septénaire sacré ; parce que tout mon peuple fidèle a fait tressaillir notre église, — non sans un rien d'excès d'ardeur — sous le choc des suppliantes et sublimes strophes du *Veni Creator* ; parce que l'autel et ses ministres avaient revêtu leurs plus nobles et liturgiques vêtements, — parce qu'un peu j'ai entrevu les splendeurs de Sion, cité bienheureuse

de la paix, — ce soir je suis revenu vers le Tabernacle encore embaumé d'encens, ... et voici que ma jeune sacristie m'arrête :

— N'ai-je pas été, dit-elle (en son langage), l'ouvrière de votre joie ? Qui a gardé sans tache les vêtements, les linges, les vases dont vous êtes si orgueilleux ? Qui donne à vos choristes, à vos Scholæ, les livres graduels, antiphonaires, vespéraux, trésors de mélodies qui inspirent, possible, les Anges musiciens ?... Et puis, n'êtes-vous point mon père ? ou vous ai-je trahi ?...

J'ai tort, c'est vrai : asseyons-nous dans cette cathèdre, et contons.

M. le Sous-Préfet à la Sacristie

Vers 1912, j'avais cru opportun de bâtir : le fabuliste accorde aux vieux le *Transeat* là-dessus.

Ma vieille sacristie, je l'aimais bien : pas pour ses qualités, bien sûr ! pour mes habitudes, pour les souvenirs des paroissiens, parce qu'elle avait toujours existé, que sais-je ? Bref, il fallait me détacher, et préparer pour mon successeur un plus confortable et digne vestibule de la maison de Dieu. Hache en bois, maçons appelés, architecte sur le chantier..., ce fut l'affaire d'un instant.

M. le sous-préfet (quel diable aussi le poussant ?) s'avisa que je bâtissais sur un terrain qu'il appelait communal, après avoir détruit un édifice communal au même titre.

Il s'imposa le devoir de visiter les travaux en

cours, et, je présume, les plages prochaines. Son âme artistique fut conquise. Mais son âme administrative se devait de nous condamner : l'éternel conflit entre l'amour et le devoir !

D'un mot cependant, le magistrat municipal apaisa l'ire de l'homme au képi brodé d'argent :

— Eh ! quoi, dit-il, s'il plaît à M. le curé de donner un bijou pour une bicoque, à la commune, devrai-je le dénoncer ? Refuserai-je son cadeau ?

L'histoire affirme que la chanson de Pandore lui répondit.

Oncques depuis ne fus inquiété.

Qu'elle ne meure pas d'hydropisie

« Toutes nos maisons meurent d'hydropisie », déclare un ingénieur péremptoire, qui vous fait à la machine, s'il vous plaît ! des murs à deux parois, ciment à l'extérieur, liège comprimé à l'intérieur, le tout porté sur des poteaux d'acier indéfiniment prolongeables, le poids total étant cinq fois moindre, à volume égal, qu'en nos archaïques bâtisses de l'âge de pierre. Et voilà des maisons hydrofuges et solides au prix desquelles la Grande Pyramide n'est que camelote et pacotille.

Sous nos climats brumeux, en effet, la sacristie de liège... pourquoi pas ? Mais la crainte du Seigneur, dit le Psaume, induit à la sagesse : l'Évêché eût-il approuvé les plans et devis ?

Aussi bien, deux conseillers de fabrique offraient les pierres de leurs carrières ; un fermier donnait

le sable ; tous les charrois seraient gratuits, par une réquisition volontaire de tous les fardiers de la paroisse... Manifestement, la pierre valait mieux que le liège. Et puis, *nihil innovetur ! Quod semper, quod ubique...* (1).

Mais l'eau ? Pierre ou liège, une sacristie ne veut point d'eau.

J'exposai donc la façade au midi : et d'une. Je pratiquai des chéneaux de pierre, à la base du toit, qu'ils contournent non sans grâce : et de deux. Je leur donnai pour *terminus ad quem* des cuvettes aux ampleurs généreuses : celles-ci s'épanchent en des conduits de fonte, bien sagement, lesquels répandent sur des dalles propices, jointives et jointoyées à miracle, les ondes aussitôt entraînées dans les rigoles déclives : et de trois ! Ainsi les cataractes célestes ne pénètrent point dans nos murs.

Aux beaux jours, les larges baies aspirent les gerbes d'or du soleil. A grands amas d'étincelles brûlantes, la chaleur assainit et dessèche jusqu'aux ultimes recoins. Les meubles craquent, les lattes du parquet s'élancent lourdement vers la lumière... Mais je ne vous disais rien du parquet ! Attendez.

Simple et double

Ma sacristie est simple ! Elle est double. (Ainsi parla M. Herriot, président du Conseil, à la tribune

(1) Que rien ne soit changé. Ce qui a toujours été, partout...

de la Chambre ; mais il était question d'une question, non d'une sacristie.) Oui, double en hauteur, double en services : un rez-de-chaussée et un étage, et en bas le parvis des prêtres et les parvis des autres.

A l'étage, une grande salle, lumineuse, ornée seulement d'armoires toutes pareilles dans tous les trumeaux et lambris, avec des tablettes mobiles à toutes les allèges. Une table centrale, entourée de sièges confortables et sans luxe. Au fond, des bancs de renfort.

Là se tiennent les assises des Conseils de confréries, chacune jouissant d'une armoire pour ses livres, registres, bourses, etc.

L'escalier, aux degrés bas, à la rampe engageante, abrite sous son ombre, dans l'arrière-sacristie, une décharge où balais, brosses, arrosoirs, même pelles, poubelles, voisinent sans désordre.

Avouerai-je que des employés de l'église, du plus petit soprano au suisse majestueux, aucun n'est un ange ? Poussez discrètement cette porte aimable : oui, c'est là... Et les autres parvis n'en manquent point.

Devant ces réduits, que le public ignore, s'étend la salle des Pas-perdus : salle commune de l'audience populaire. Le carrelage flatte l'œil : les murs austères inspirent le silence ; de belles gravures enseignent l'Évangile ; une table à écrire, surmontée du Tableau des fondations et des Tarifs des cérémonies ; une chaise : c'est tout. Ici le prêtre seul s'assoit, et seulement pour délivrer

les actes de l'état paroissial : c'est au presbytère qu'on peut causer.

Prenez ce couloir.

A main droite, remarquez la piscine, creusée dans la muraille et protégée contre les poussières : là sont jetées les eaux où baignèrent les linges sacrés, les huiles ou déchets d'huiles brûlées. Au besoin, le puissant robinet projette le courant qui entraînera cendres et détritrus jusqu'au puisard profond.

A main gauche, une fontaine de granit bleu, sans tache. Les choristes et les chantres gagés y doivent faire leurs ablutions avant d'entrer au sanctuaire. Joindre des mains sales devant le Roi des rois, ou le prier de regarder le visage de ses serviteurs quand une sueur poussiéreuse le recouvre, en vérité je ne le souffrirai jamais, et des exemples mémorables ont inculqué à tous le respect dû.

Aux parvis angéliques

La sacristie des enfants de chœur porte, et mérite presque, ce céleste surnom.

Au panneau central, un tableau : *Jésus au milieu des enfants*. En face, de grandes images bénédictines : *la Messe*. Tout autour, des photographies en couleurs : *le collège des Tharcisius modernes, de la Ville éternelle*. Et même, *horresco referens*, la « Bonne leçon », de Chocarne-Moreau : *les Enfants*

de chœur jouant aux échecs à la sacristie ! Cet âge est sans pitié.

Faute de place, ou plutôt par pléthore de choristes, il a fallu partager chaque armoire entre deux enfants. Vous objectez le bon ordre, la discipline, le silence... Oui, oui. Vous me succéderez, et vous me dépasserez : c'est ma consolation.

Au bas de l'armoire, les chaussons rouges et, bien roulés, les bas blancs dans leur boîte. Au-dessus, les soutanes pendent, souvent visitées par la lingère diligente ; et, pour les servants de messe quotidiens, le surplis sans dentelles.

Sur l'étagère, à portée de la main, les livres de chant, les cantiques, les partitions. N'ayez crainte : si quelque dégât, souillure ou déchirure, affecte la « librairie » chorale, une amende judicieuse aura bientôt rétabli l'ordre et intimé la contrition.

Vous regardez, quand je vous parle, les hauts placards aux larges portes ?

Ces quatre voisins des armoires des choristes appartiennent aux chantres. Ceux-ci ne se chaussent pas de rouge et de blanc, mais ils portent soutane noire et blanc surplis ; leurs livres sont analogues à leur taille, et leurs pardessus et chapeaux exigent des patères confortables.

Plus loin, le vestiaire du bedeau et du suisse, gens de poids et de considération, que le fretin n'aborde qu'avec un saint tremblement, très justifié.

Du lutrin au faldistoire

Le milieu de la scène est occupé par un lutrin imposant, un harmonium-orgue, des bancs pour les écoliers, des chaises pour les hommes.

M. le Vicaire règne en ce domaine. Je ne sais s'il a adressé à son peuple la parole de Roboam : « Je vous mènerai à coups de scorpions » et je préfère croire qu'il applique le *suaviter et fortiter* imperturbablement. Le résultat est patent : tout son petit Olympe tremble quand il fronce le sourcil. Le chant s'en trouve très bien, et ce groupe de Clergeons est notre pépinière d'abbés.

Même, ne salué-je pas d'un respectueux « Monseigneur » un de ces ex-galopins que je calottai jadis, Dieu me pardonne ! et qui depuis a conquis crosse et mitre chez les anthropophages ? Quand je je vois Sa Grandeur tomber à genoux devant moi, pauvre fossile de curé de campagne, et attendre ma bénédiction, je la lui donne, puisqu'un désir épiscopal est un ordre. Mais je n'ai pas encore pu réciter la formule ; je pleure, — pour le beau de la chose, vous comprenez.

« Vraiment ceci est bien »

S. G. Monseigneur N... notre évêque, prononça cette parole sur le seuil de la « sacristie des prêtres ».

Par humilité je ne l'ai pas fait graver sur l'airain, en lettres d'or. Le Livre de paroisse la portera

seul aux générations à venir. Elle est bien méritée, je vous assure.

Le parquet, — chêne sur bitume — brille comme un Saint-Gobain. Les boiseries le disputent en éclat au parquet. La crédence, tout le long du mur sud, resplendit à l'envi. Et si vous levez vos yeux éblouis, la voûte de chêne clair vous renvoie la lumière dont cette salle est un royaume ! Puisque l'ombre du soir mélancolise un peu ces rayonnements, je vous conseille, pour la joie de votre âme, de tourner ce commutateur presque imperceptible. La gouttière électrique sous les modillons là-haut s'illumine... Eh ! bien, qu'en dites-vous ?

Ah ! vous cherchez les meubles ? Vous ne découvrez qu'un lambris à peine mouluré ?

Voici. Nous avons supprimé tout risque d'accrochage, tout prétexte à poussières : ni poignées, ni loquets, ni sculptures fouillées. Une élégante ordonnance des ébrasements et des cymaises, une corniche formant couronne tout autour de la salle : nous n'avons point voulu d'autre ornement.

Les portemanteaux, invisibles dès l'entrée, attendent les débarras des prêtres du dehors. Poussez ce panneau qui vous paraît fixe. Il dissimule toute une penderie, qui suffit aux confrères du doyenné, nombreux à nos fastes, et qui leur fournira un des points de mon oraison funèbre, avant peu.

Sous cette fenêtre, pesez sur la rainure large. La tablette se relève au gré du ressort ; elle cachait un sous-main garni et un stylographe de même. Écrivez vos impressions, mon ami.

Voulez-vous pénétrer dans les secrets de votre

serviteur ? Il vous offre une clé minuscule, sans panneton. Dans cet angle de la moulure, un trou propice la recevra. Tournez. Le pêne sort de la gâche. La porte replie sur elles-mêmes ses lamelles épaisses. L'encombrement est nul, n'est-ce pas ?

En face, M. le Vicaire est servi de même, et deux autres prêtres... éventuels.

Et les meubles pour ornements ?

A vrai dire, le chasublier et le chapier sont peu développés, mais commodes.

Sous la longue et profonde crédence, en six larges cases sont réparties chasubles, dalmatiques et tuniques. Tout au bout, le plus loin du chœur, la case qui s'ouvre le moins souvent : étoffes d'or, drap d'argent, satin rose. Puis la couleur verte, le violet, le rouge, le blanc, le noir.

Chaque ornement est plié, la face envers à l'extérieur, un molleton entre les faces, et repose sur un léger cadre à claire-voie qu'une mousseline doublée d'ouate sépare de la chasuble étendue. L'air circule mieux ainsi. Et, tout au fond, contre le mur, les minces canaux de chauffage, issus du calorifère, poursuivent jusqu'au fond de leurs repaires les miasmes humides les plus cachés.

Un simple montant assure la fermeture hermétique de chacune des six cases, comme d'un énorme cartonier.

Le chapier est muni d'une très haute et large porte, à deux vantaux qui se replient lamelle

par lamelle. L'intérieur, assez peu profond, est meublé de potences pivotantes, une par chape. Chacune des chapes, rangées par ordre de couleurs comme les chasubles, repose sur la branche supérieure de sa potence, dûment ouatée. Elle retombe des deux côtés, sa doublure seule touchant le bois protégé, selon un pli unique qui va de la naissance du chaperon au galon terminal de la plus grande circonférence. C'est la moindre fatigue pour le vêtement sacré, et la plus grande commodité pour le sacristain.

Au-dessus de la crédence, et au milieu, le tabernacle du Jeudi-Saint, que domine un grand crucifix émouvant, et que souligne le miroir liturgique encastré dans le lambris.

Mon armoire est accotée, toujours sans qu'il y paraisse, de la commode au linge et de la bibliothèque.

En piles régulières et parfumées, les purificateurs, les pales, les manuterges attendent leur tour de servir. Au-dessous, les surplis frais des prêtres et les cottas des enfants de chœur. A côté, les nappes de communion.

Ne parlons pas des linges de « semaine ». Chacun des prêtres serre les siens dans une cassette fermée, qu'il dépose dans son armoire personnelle, et qu'il vide chaque samedi. Quant aux étrangers de passage, la lingère s'occupe de faire porter leurs linges d'autel à notre machine à laver. Cette « laveuse » ecclésiale n'a pas d'autre emploi.

La bibliothèque ne brille point par la variété. Jugez-en. Sur le plus bas rayon, les Missels posés

à plat, le dos au public. Leurs pupitres, coussins et housses voisinent, dans des compartiments spéciaux.

Au premier étage, si j'ose dire, les Registres d'administration, reliés année par année. (Ceux de 1925 ne souffrent vraiment pas de la comparaison.) Les Imprimés courants reposent là.

Au second, voici le nouveau Code, les Actes du Synode, le Rituel, les Cantiques, les « Mois » de dévotion, les lectures de Carême ; et, séparés par une cloison solide, les livres de plain-chant grégorien à l'usage du clergé de l'extérieur. Ils servent surtout, vous le savez comme moi, aux enterrements !

Souvenirs de lanterne

Cette petite commode fusiforme, saluez-la : nous l'appelons « le nécessaire du viatique ». Pour moi, je m'en inspire, de temps à autre, dans la seconde méditation de la retraite mensuelle, celle qui nous met en face de notre mort plus ou moins prochaine. Elle contient les Saintes-Huiles, la bourse et l'étole d'administration, le voile huméral, l'ombrellino. Ah ! quel parapluie nous avions jadis ! hexagonal, avec l'axe brisé, une belle croix dorée en guise, je pense, de paratonnerre. Nous l'avons remplacé selon les règles liturgiques par ce petit dais circulaire, à manche démontable, une houppe de fils d'or au sommet. Et nous le protégeons par un sac de toile bise fermant à lacets.

Les falots ne servent que pour les maisons proches. Une simple lanterne à main, genre « Tempête » mais congrûment ornée, suffit pour les visites dans la campagne.

Ah ! que d'histoires diurnes et nocturnes elle pourrait raconter ! Les marches dans le grand vent hostile, sous la neige, ou dans la fraîcheur des matins d'été, que le foin embaume... cette nuit abominable de mars, quand je suppliais un mourant de me laisser lui fermer l'enfer ; la cire se consumait, comme une victime silencieuse ; et lorsqu'elle jeta, lasse de l'effort, sa suprême étincelle crissante, alors l'âme mauvaise se rendit, et Jésus-Sacrement reposa sur le cœur de la brebis perdue !..

Notre luxe processionnel

Cette armoire qui n'en finit plus, encore qu'elle soit divisée en quatre compartiments, renferme nos trésors processionnels.

Les reliquaires, d'abord. Ou plutôt les châsses où sont cachés les reliquaires précieux, quand nos gars ou nos Enfants de Marie les portent en procession. Leurs brancards peints reposent debout, leurs housses et tentures commodément pliées dans leurs tiroirs respectifs.

À côté, les statues. Nos écoliers les portent volontiers. Les grandes personnes, moins ; à part toutefois l'antique « Vierge d'argent », qui a vu les fureurs de la Ligue et qui fut soustraite aux réquisitions de la Terreur.

Une forêt de tiges de toute longueur, chacune surmontée d'une croix, se presse au-dessous de rayons nombreux : oriflammes de mousseline pour les tout petits, de soie pour les fillettes, d'étoffe solide pour les garçons. Aux grands jours, les maîtres et les maîtresses attachent les « drapeaux » à leurs hampes, et les confient à leur peuple enthousiaste : ils observent les règles de la plus stricte équité, la tempérant autant que besoin par la juste considération des mérites et des susceptibilités ambiantes. O dévotion ! que de misères on commet en ton nom !

Enfin, les bannières et croix, maintenues debout par un système d'anneaux fermant à cheilles, les mieux imaginés du monde.

Aimez-vous les croix d'or ? C'est bien tirant l'œil, entre nous, et l'argent paraît plus indiqué, parce que plus humble et plus innocent. Peut-être le symbole de la Croix, sceptre du Roi des rois, s'accommodait-il aussi bien de l'or ? Après tout, « l'or est à moi, et l'argent est à moi », dit le Seigneur, Dieu des armées. Mais réservons au Pape, aux cardinaux, la croix dorée.

Aucune de nos croix ne porte au revers l'image de la Vierge (crucifier notre Reine bien-aimée !) ; aux pieds de Jésus, avec saint Jean, je veux bien. Au revers, nous mettons un Agneau pascal, ou le Pélican.

Nous n'employons le *velum* que pour les enterrements ; souvenir, peut-être, d'une ancienne Confrérie des Trépassés. Les croix appartiennent toutes à la paroisse, et sont ainsi, j'imagine, dispensées

du lé d'étoffe de certains réguliers et des confréries...

Que saint Charles Borromée me pardonne : je n'ose pas affirmer que toutes nos bannières soient longues de quatre pieds et demi, comme il le veut. Elles sont bien belles cependant, et l'on n'a ménagé ni l'étoffe ni les ornements. Bénédictines et Carmélites, Ursulines et Pauvres Clarisses ont travaillé pour nous à l'envi. En reconnaissance, je prie le Seigneur de ne les induire pas en tentation d'orgueil à cause des œuvres de leurs mains. Les chères filles brodent et peignent comme des anges (s'ils brodent), presque à l'instar de la Vierge Marie au Temple.

Si vous n'avez jamais vu notre grande Procession en marche, alors que Dieu ait pitié de vous : vous n'avez rien vu.

Les croix d'argent, les statues, les reliquaires, les bannières, dans un ordre savamment réglé, selon l'importance liturgique des saints, et selon les exigences du coup d'œil : la croix d'or devant les choristes pieux et le clergé hiératique, la foule chrétienne pénétrée, les petits qui s'amuse, innocents, à voir flotter leurs oriflammes, les chants, les anges invisibles dont les ailes, on le sent, palpitent alentour, et le grand ciel bleu resplendissant, épanoui comme un sourire du Créateur sur la foi de ses enfants... Ah ! le poète altissime de Florence a bien pu rêver et décrire les théories élues du Paradis, et Van Eyck les peindre en son *Adoration de l'Agneau*, ils ne m'émeuvent pas, comme nos simples paysans et marins marchant, à la suite du Maître, dans la paix et la joie !

« Celui qui se promèneparmi les Candélabres d'or » (1)

Chandeliers d'argent et d'or, candélabres à sept branches, à dix, à vingt lumières, tous sont du style de l'église et de l'autel. Peu à peu, par des trocs, par des dons, même des achats, l'ancienne diversité a disparu. Non pas que l'uniformité, toujours blessante, règne désormais : l'unité, seulement.

Vous pensez bien que cette importante victoire, couronnant une série de luttes épiques vaillamment soutenues de part et d'autre, a coûté bien des larmes. J'ai essuyé celles que j'ai pu, je n'ai pas vu les autres... *Æs triplex*, n'est-ce pas ? (2)

La provision de « cire et cierges », comme disent nos Budgets et Comptes, se trouve tout auprès. Stéarine ? Pas le moindre petit morceau : cire pure ou quasi-pure, c'est la règle.

Ne vous récriez pas. Depuis que cette matière a prévalu, la dépense n'a guère augmenté. Moins de bougies se brisent. Moins de « bouts » demeurent sans emploi. Et surtout, une surveillance plus stricte, parce que la cire coûte davantage, empêche le gaspillage.

Avouons aussi que les pyramides effroyables de bougies, les brasiers escaladant les cieux, ne

(1) Apocalypse, II. 1.

(2) Triple airain.

sont point notre fait. Comme disait le Révérendissime grand-vicaire Geyat, nos cierges, ni leurs ensembles, « ne sont ni gonflés par l'orgueil ni creusés par l'avarice ». La mesure n'est-elle pas la marque du génie français, et de la sainteté ?

A ce titre aussi, « nous repoussons de toutes nos forces les souches de fer-blanc peint, qui sont un outrage à Dieu, une insulte à l'Église et un déshonneur pour le culte. Fiction, mensonge, aberration... » Je mets des guillemets, efficace sauvegarde si vous me lapidez : Mgr Barbier de Montault me couvre de son autorité !

Artistement disposées par files et par rangs, voici les torches : quatre cierges accolés, avec quatre tiges sans feinte ; pas de poignée de velours. Deux modèles : l'un plus léger, pour nos choristes ; l'autre, à la mesure des larges paumes des Confrères du Saint-Sacrement, qui les portent à la procession les jours d'Exposition mensuelle. Cela fait riche, pas nouveau riche.

Ténèbres et Alleluia

Un réduit spécial renferme le matériel des Jours Saints.

Le Chandelier pascal, grandiose, arbre superbe de la Croix triomphante, colonne de lumière, domine tout l'ensemble. Il est de marbre blanc, doré aux bons endroits : il signifie le Christ, splendeur de la gloire de son Père.

Vous objectez (je vous entends) : « La règle

exige qu'il demeure toute l'année au coin de l'Évangile » !

Vous avez raison. Mais quand, pour observer le rit, Jean-Pierre le bedeau se fendit le front et brisa la première édition de mon « arbre à cierge » de marbre, au cours de je ne sais quelle opération de nettoyage, je décidai que la prudence est la reine des vertus, et je mis la seconde édition en sûreté.

La herse aux quinze cierges, avec ses cierges jaunes ; le chandelier du Cierge triangulaire ; le brasero circulaire, de cuivre rouge, pour le feu nouveau ; les coussins violets de la prostration ; le coussin de la Vraie Croix, violet et or, recouvert d'un voile de soie blanche aux broderies violettes, ... la crécelle même, tout est là, en bon ordre jamais troublé.

Le sacristain, en ces grands jours de la Semaine peineuse, peut agir en toute tranquillité d'esprit, son matériel sous la main : et le curé n'est pas importuné de recherches et de querelles intempestives.

Des vases et des fleurs

Le Cérémonial des Évêques était mis à l'Index par Mademoiselle, ma meilleure paroissienne. De quel droit, en effet, ce livre d'un autre âge proscriit-il les vases et les fleurs de taille raisonnable ?

— *Flosculi, vascula* !... je vous demande un peu ! des violettes, des dés à coudre vont-ils pas être jugés trop grands ? Comme si le Seigneur n'était

pas le maître des Cèdres du Liban ! Comme si Beseleel et son compagnon Ooliab se contentèrent de pareilles miniatures pour glorifier Jéhovah !... »

— Mais, Mademoiselle, le Cérémonial a force de loi.

— Eh ! bien, j'obéirai. Mais c'est enrageant. Si vous croyez, Monsieur le curé, que des fleurs naturelles ne coûtent rien...

— Quand a-t-il fallu en acheter ?

— Jamais, c'est vrai. Mais ces évêques ne veulent en fait de fleurs artificielles que des corolles en soie. En soie !...

— N'en mettons pas du tout, si vous croyez mieux...

Nous avons fait un compromis. Jamais nos autels ne sont transformés en expositions horticoles. Deux ou trois bouquets de fleurs de soie végètent sur la prédelle, aux tristes fêtes de l'hiver. Quelques vases de salon ont été conservés : mais ils ne sortent pas de l'armoire, et l'honneur de chacun est sauf.

Encens et eau bénite

Ce mobilier est infini ! J'en passe, et des meilleurs. Puis-je cependant négliger l'encensoir ? Ne fut-il pas la cause que cet Eliacin fut frappé de mort, dans le Temple de Salomon, parce qu'il avait osé le présenter, vide de charbons, au prêtre sacrificateur ? La loi d'amour a remplacé la loi de

crainte, c'est entendu. Mais cet exemple donne à réfléchir.

Nos encensoirs sont légers, et en argent ; nous sommes trop petits sires pour nous arroger le droit cardinalice et papal, de l'encensoir d'or !

Les navettes se conforment aux encensoirs : on dirait de petits navires, dont le fret serait de parfum. Laissez-moi vous redire les vers anciens :

*Li cuers doibt être semblans à l'encensier :
Tout clos envers la terre, et overs vers le ciel.*

Faites de même, et vous vivrez .

Je place ici les bénitiers, d'argent aussi, pas grands, pas hauts, avec leurs goupillons d'argent armés de soies de blaireau.

— O villageois ! vous écriez-vous.

La pomme trouée, sans doute, se targue d'une élégance plus citadine. Mais elle inonde visages et toilettes, sans discrétion ; et je ne veux pas indisposer mon peuple dès l'*Asperges*. Le prône n'y suffit-il pas, Seigneur !

Pour les rits funèbres

Les offices pour les défunts exigent un matériel spécial : chandeliers de bronze, draps mortuaires, velum noir pour la croix, litres noires, écussons... Pas de targes à tête de mort et tibias entrecroisés ! Pas de crêpes pour chandeliers ! Ce serait peut-être très suggestif, ce n'est pas dans l'esprit de l'Église.

Mes pauvres morts, parfois, causent bien malgré eux des ennuis à leur vieux curé.

Exemple : M. Dupont m'annonce, sans larmes, la fin de son fils, 40 ans, célibataire :

— Le drap blanc, n'est-ce pas, Monsieur le curé ?

— Pardon, cher Monsieur. Votre fils regretté n'avait-il pas 40 ans ?

— Oui. Mais célibataire, Monsieur le curé !

— Vous semblez faire une confusion, Monsieur. La couleur noire n'est pas prescrite pour les seuls chrétiens mariés, comme s'ils avaient à porter le deuil de leur vie de jeunes gens par-delà la tombe. Elle est la couleur du péché, que tous nous pouvons avoir commis dès l'âge de raison. Donc...

M. Dupont est parti fâché, mais digne,

M^{me} Dubois est partie en colère. Sa fille, Enfant de Marie, un ange par conséquent, ne pouvait aller en terre que sous le drap blanc. Lui imposer le drap noir, c'était la couvrir d'infamie !

— Madame, répondis-je avec douceur, même une religieuse n'a droit qu'à la couleur noire ; même un prêtre...

— Ce n'est pas la même chose !

— Sans doute. Mais...

— Mais tout le monde sait très bien que ma fille...

Un déluge de larmes et de paroles vives.

J'imité de Conrart le silence prudent. Suprême imprudence ! Par là j'ai prouvé que je n'ai pas de cœur, que je me moque de la douleur d'une mère, etc., etc. Et vlan ! la porte claque.

... Chaque année, le *Bulletin paroissial*, en son numéro de novembre rappelle les prescriptions liturgiques en matière de funérailles. Mon successeur, je m'assure, n'aura pas trop de difficultés à ce propos.

Et de quibusdam aliis

Je vous tiens quitte de mille menus objets : vase de cristal pour le sel, boîte à encens (du vrai ! et qui embaume, ah !...), séchoir pour burettes (translucides, mais à couvercle), séchoir pour manuterges, etc. Je ne vous dis rien de notre essai de pains d'huile pour lampe du sanctuaire : essai malheureux, puisqu'il m'attira une mercuriale du professeur de Droit canon, mon ancien élève, et il n'a pas été continué. Je passe très vite, même devant le prie-Dieu et ses feuilles de prières avant et après messe.

Ne regardez pas le Confessionnal des sourds, qui fait mon orgueil. Mais jetez un regard sur ce Lavabo : n'est-il pas bien ecclésiastique ? Il est grave, la teinte de son cuivre s'harmonise avec celle du lambris ; il s'ouvre et se ferme sans bruit. Peut-être un seul linge près de lui suffirait. Une docte revue demande :

— Ne prenez-vous pas l'ablution des doigts à l'autel ? A quoi bon un deuxième essuie-mains ?

Sed contra : la rubrique directive du Missel. *Sed contra* encore : l'usage de l'Évêque aux Pontificaux. Deux linges donc (*ante missam, post missam*), selon

l'esprit de l'Église. Admirez ces deux boîtes à hosties : deux mille petites hosties sont tenues prêtes, en permanence, et seulement vingt grandes. Mon peuple ne fréquente pas assez la Sainte Table : un peu plus de mille communions par semaine seulement entre trois mille pascalisans. Il est vrai, quand on habite à quatre et cinq kilomètres !...

Admirez encore notre moulin eucharistique. Je n'ai pas osé vendanger moi-même, la vigne en ce pays ne fructifiant qu'en serre. Mais quelle joie de moudre chez nous les beaux grains de froment que la paroisse donne pour les ciboires !

Nous moulons chaque semaine selon les besoins prévus, et nos hosties fleurent bien bon, comme les cœurs de nos petits enfants.

Voyons les vases sacrés

C'est un peu notre Saint des Saints, ce coffrefort scellé dans la muraille : calices avec leurs patènes, ciboires, custodes avec le grand et le petit ostensor.

Ce ciboire, qui portera toujours les traces de ses charnières d'autrefois, a séjourné trois ans dans une mesure de pêcheur, quand les sans-culottes régnaient. Cet autre, le petit, les premiers communians me l'offrirent, l'année déjà lointaine de mes « noces d'or », comme ils disaient. Celui-là, le plus grand de tous, fut acheté lors du Congrès eucharistique cantonal. Que de souvenirs !

Les calices ne se ressemblent guère les uns aux

autres. Un seul est ancien, lourd, mais très riche. M. le vicaire reçut le sien le matin de sa première messe. Le troisième, tout simple, à la coupe évasée si commode, et qui me fait rêver de Tarcisius, me fut donné quand j'entrai dans le Tiers-Ordre franciscain. Le vieux curé dont je fus le vicaire trop peu souple m'a laissé son calice, souvenir de son dernier pèlerinage à Rome... Mais dispensez-moi d'insister : vous savez la mélancolie des vieillards

*...en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur.*

Remarquez, tout auprès, cet autre coffre-fort. C'est le tabernacle pour la nuit.

Hélas ! voici bientôt un quart de siècle, des voleurs sacrilèges brisèrent un vitrail, défoncèrent le Tabernacle d'où, impuissante et passive, la Sainte-Réserve se laissa enlever... Le lendemain, mais trop tard, un coffre-fort était placé dans le mur même de l'église : et bien souvent depuis (les vieillards dorment peu) je suis venu m'unir ici aux réparations de la Victime divine... Je n'ai pas su si le Seigneur m'a pardonné.

Voulez-vous pour chasser ces souvenirs trop sombres, que nous causions un peu Paramentique ?

Paramentique ? !

Ne tombez pas malade. N'importe quel bénédictin ou assimilé vous définira ce mot-là : c'est tout bonnement la science des vêtements sacrés,

des linges d'autel, et des tentures du mobilier sacré — la science des parements, si vous préférez.

Je n'ai pas à vous rappeler que nos vêtements sacerdotaux dérivent, sans exagérer la fidélité à leurs origines, du costume sénatorial du IV^e siècle.

Je ne vous montre qu'un instant nos aubes, dont plusieurs admirables.

Il en est de fin lin, sans dentelles, plissées comme des surplis depuis l'encolure jusqu'au bas. Telle l'aube que m'a léguée un cher confrère ; il l'avait portée pour son ordination, au grand scandale de plusieurs qui la trouvaient trop simple, et la veille de sa mort il l'avait encore revêtue au saint autel. Signe de vocation, semble-t-il : il a été longtemps l'aumônier très goûté du Carmel.

D'autres s'adornent de dentelles de largeur raisonnable, mais quelles dentelles ! Point d'Alençon, en souvenir de cette petite Thérèse qui connut bien le prêtre ; point de Bruges, parce que les béguinages, quand je risquais encore les aléas des voyages, nous furent des havres bienveillants ; point d'Angleterre même, mais *made in France* ! Et toutes les broderies simulent des motifs héraldiques ou pieux, tout-à-fait liturgiques.

Mais faites-moi plaisir : revenons aux chasubles.

Des étoffes choisies

Prenez cette étoffe dans vos mains. Tâtez, palpez, caressez, tirez, scrutez la trame et la chaîne, goûtez les reflets changeants, et dites-moi si c'est « gènevine », comme disait mon curé d'autrefois.

L'essentiel, c'est d'avoir du bon, et de faire les deux tiers de la dépense totale pour l'étoffe seule, un tiers seulement pour les garnitures diverses. A part, bien entendu, les ornements de grand luxe. Je vous assure, on n'y perd pas.

Une veille de confirmation, j'avais eu à morigéner le propre valet de chambre de Sa Grandeur, qui avait peu l'habitude de ce genre d'exercice. Pour-quoi voulut-il rentrer dans mes bonnes grâces, je n'ai jamais pu le deviner. Il voulut, voilà le fait. Et il réussit.

Le lendemain, comme je préparais les ornements rouges pour l'évêque, cet homme obséquieux m'aborda :

— Merveilleux, votre ornement neuf ! s'écria-t-il.

— Il a trente ans, répondis-je sans mansuétude.

A ces mots, il se précipita, d'un geste spontané (ou adroit) et il murmura :

— Oh ! celui qui l'a choisi n'était pas la moitié d'un imbécile.

— Habile scélérat, pensai-je.

Et je lui pardonnai...

Notre église, vous l'avez vu, manque de clarté. J'ai donc voulu des tons lumineux pour nos velours et nos damas.

Le damas ne nous sert guère qu'en blanc, pour suppléer le velours qui, dans cette couleur, est froid et salissant. Nous le prenons ivoire et mat, historié de figures symboliques, d'un dessin précis, d'un style simple et hiératique, — tant pour les chapes que les chasubles.

Le velours prime tout. Jugez ces verts émeraude, ces violets pourpres, ces rouges vermillon, ces carmins, ces roses frêles : quoi de plus chaud ? de plus profond ?

Souvenirs

Un ornement de drap d'argent (les six vêtements pareils : chasuble, dalmatique, tunique, trois chapes) nous fut donné lorsque la Présidente de nos Enfants de Marie entra dans les liens du mariage.

Ce drap d'or, un peu lourd, mais encore maniable, fut l'enjeu d'un débat canonique, où la sainte Liturgie fut brutalement vaincue : la force prime le droit !

Une férie de Carême (j'étais au loin), le couvent célébrait sa fête patronale. Célèbre-t-on une fête patronale en violet, le violet même fût-il pourpre ? Les pieuses femmes ne le pensèrent pas. L'honneur du saint fondateur exigeait au moins du doré. Arbitres appelés, cause entendue, sentence ren-

due. M. le vicaire avait défendu la vérité, avec une farouche énergie. Deux curés avaient allégué des exemples contraires, mais illustres. Notre doyen avait conclu (il est pour les solutions moyennes) :

— *In dubiis libertas*, cher ami. Habillez-moi en or. Mais dites bien au couvent que l'usage n'a pas encore, *in casu*, prévalu contre la loi, et que votre curé aura des scrupules rétrospectifs. Ainsi nous aurons vengé la juste cause.

M. le vicaire en fit une maladie. Il eut raison. Sainte Thérèse serait morte !

C'est une paroissienne, Franciscaïne missionnaire de Marie, qui donna, — légua, devrais-je dire, — cet ornement rouge à notre vestiaire quand elle partit pour la Chine : les Boxers ont fait d'elle une martyre. Ce rouge était un pressentiment.

Avec quel soin elle avait surveillé l'ouvrage ! Elle avait refusé toute broderie d'or et d'argent, n'acceptant qu'une broderie de soie, rehaussée d'or, il est vrai, — une vraie peinture à l'aiguille, ces rinceaux, ces entrelacs. Elle avait si délicatement assorti la doublure ! Daigne Dieu, en récompense, l'avoir illuminée, au ciel, des reflets pourpres de l'Agneau qui est la lumière des élus !

Laissez-moi vous montrer encore cette chasuble de brocart, présent d'adieu des Dames du Saint-Recueillement, dont je fus l'aumônier à une époque préhistorique.

Je l'ai vue sur le métier, dans la salle du chapitre. J'ai entendu les avis partagés des douces travailleuses. Tour à tour, elles s'éloignaient pour mieux juger de l'importance idéale des lignes maîtresses,

de l'équilibre des valeurs, des réactions des nuances, du chatoiment divers selon l'exposition. Leurs yeux brillaient de joie devant leur ouvrage saint. Elles se seraient reproché, comme une faute au moins vénielle, toute erreur de goût en la matière. Pécher contre l'art, en paramentique, n'est-ce pas le fait d'une âme trop pauvre de vérité religieuse ?

De la forme et des orfrois

— Peut-être. Mais, dites-moi, n'avez-vous donc aucune chasuble à la française ? (1)

— C'est-à-dire ?

— Tous ces ornements sont de coupe antique. Où sont les autres ?

— Point d'autres, mon ami. Dom Guéranger, presque au temps où je venais au monde, avait déjà condamné la mode des boîtes à violons sacerdotales. Depuis, la sentence a été suivie d'exécutions nombreuses : Sainte-Marie exécute, pour sa part. Mais laissons. Que dites-vous de ces orfrois ? Voyez ces chapes qui servirent aujourd'hui.

— Oh ! ce rouge ton sur ton ! Admirable. Et à côté, ces autres, vert foncé sur velours rouge : et ces rehauts d'or sur fond or !

— Que pensez-vous de ce point de couchure râchée ? de ce point de haute lisse ?

— On jurerait d'une étoffe tissée. Pour les

(1) Il va sans dire que l'Ordinaire a obtenu, et puis accordé toutes les permissions requises.

grandes surfaces, tentures ou baldaquins, c'est l'idéal.

L'idéal... Ah ! si seulement j'avais été enlevé, une fois, avec ou sans mon corps, jusqu'au premier ciel des cieux, quelles splendeurs d'ornements j'aurais rapportées pour l'honneur de nos fêtes !

Voiles et tentures

Ce dernier placard contient (je vous fatigue, pardonnez-moi) toutes nos tentures, étage par étage. Chaque jeu, si je puis dire, est harmonisé avec l'ornement du jour. Ainsi, en cette Pentecôte, chasuble et chape de velours rouge : de même, baldaquin, courtines, antependium et conopée sont de velours rouge, et du même dessin.

Le baldaquin, chez nous, ne surmonte que le maître-autel : souvenir de l'antique ciborium qui abritait les « Mystères ».

L'antependium est le vêtement de l'autel, comme vous savez. Le frontal est plus riche que la robe fixée sur un léger cadre de bois. L'ensemble peut paraître archaïque : mais manque-t-il de grâce et de dignité ? Pour moi, j'aime à me redire devant lui le beau verset de *l'Apocalypse*, qui célèbre « la Jérusalem céleste, parée comme une épouse, ornée pour son Époux ».

Ce conopée qui enveloppe le tabernacle ne vous semble-t-il pas la tente où repose le Dieu des armées ? Derrière la porte, une plus petite tenture abrite le saint Ciboire et le cache aux regards quand la Prison eucharistique doit être ouverte.

Enfin, complétant l'impression de recueillement et la fête des yeux, isolant de toute l'ambiance le sanctuaire, et formant comme un horizon de beauté autour du Dieu très saint, ces courtines, suspendues aux colonnes en cercle, retiennent et fixent le regard sur l'autel, centre de tout le culte.

Ces colonnes ne m'ont rien coûté. Elles disparaient jadis le baptistère, pour lequel elles n'avaient pas été faites. Je les ai déplacées simplement, malgré de pieux murmures. Des tringles de cuivre les ont réunies. Sur les deux extrêmes, j'ai posé deux anges merveilleux de la Renaissance ; plus bas, deux lampadaires superbes.

J'y attachai d'abord des courtines vertes à demeure. On admira. On se repentit d'avoir murmuré. On offrit les rideaux des six couleurs liturgiques, riches et ordinaires : Dieu soit loué ! « A ceux qui sont fidèles tout concourt pour le bien. »

Et parce que tout passe

Evidemment immeuble et meubles demandent des soins d'entretien. Tel Népotien autrefois, il faut tenir à la splendeur de l'autel, à la propreté des murailles, au balayage du pavement, à l'éclat des boiseries et des parquets, à l'ordre parfait de la sacristie, à la beauté des vases sacrés, etc.

Notre sacristain aime sa sacristie et il chérit son église. Chaque samedi, tout est remis au point. Chaque lendemain de fête, tout est propre. Jamais il n'use d'arrosoir dans l'église, mais seule-

ment sur les dalles extérieures : il craindrait trop de créer des boues honteuses ! De la sciure de bois mouillée, un balai de genêt pour l'église, de crin très doux pour le chœur et la sacristie : et voilà le nec plus ultra.

Deux fois par mois, au moins, il inspecte et nettoie les lustres, statues, fenêtres : à fond. Et souvent, d'une guenille rapide, il enlève les poussières qui se glissent jusque dans un rayon de soleil, pour se fixer indécement sur les surfaces défendues.

L'avez-vous jamais vu frotter parquets et meubles ? Son encaustique est un poème. Judicieux mélange de soude, de chaux vive et d'eau, notre homme y ajoute la cire jaune râclée (les bouts ne manquent pas) pour un trente-troisième du poids total. Il l'étend avec amour, au pinceau. Puis sa brosse au pied, il va, il vient, un cantique aux lèvres, ou le *Kyrie* de la Vierge, qui a ses préférences... Et c'est merveille de le voir !

Ses tapis dureront éternellement, — au moins ils lui survivront. Il ne les traite jamais par le bâton : la verge flexible et la brosse lui suffisent. Une tache d'huile ? vite la benzine. Une tache de cire ? un peu d'esprit-de-vin. Si le thuriféraire étourdi ou maladroit laisse tomber un charbon, si quelque déchirure compromet l'intégrité de l'étoffe, dès le soir un resarcis de même laine et de même nuance a remédié au mal.

Les Saintes Femmes

Notre lingère, aidée par un groupe dévot, veille aux ornements. Quand le soleil brille, ils sont mis à l'air et au sec. Un accroc ou l'usure les ont-ils déparés ? Nos artistes de l'aiguille ont réservé des lèzes de chaque étoffe ; ou bien elles découpent des morceaux exactement pareils dans de vieux ornements ; et elles savent si bien attacher le vieux au neuf qu'on s'y trompe à distance. S'il ne s'agit que d'un stoppage restreint, une soie fine, ou des effilés de l'étoffe suffisent, et il n'y paraît pas.

Jamais je n'ai permis de vendre les lambeaux des vêtements liturgiques : on doit les utiliser à outrance, et, quand décidément ils sont à bout, les brûler.

Les Prêtres

L'histoire raconte que le cardinal Orsini, futur pape Benoît XIII, visitant une église malpropre de sa province de Bénévent, saisit le balai et balaya en répétant :

— Duc de Gravina, prince Orsini, archevêque, cardinal de la Sainte Eglise, et pourtant devenu sacristain !

N'étant ni cardinaux ni princes, M. le vicaire et moi n'avons pas la permission de balayer : Jean-Pierre en mourrait ! Mais il nous concède le soin des vases sacrés.

Une fois par mois, nous passons les calices à l'eau tiède ; deux fois par an, au savon et à la lessive. Le vase de terre vernissée qui sert à cet usage est identique à celui où nous lavons les linges d'autel.

Les burettes sont lavées tous les jours à l'eau claire, devant nous, et tous les mois avec des coques d'œuf brisées.

Mais à quoi bon vous redire ces détails ? Vous voyez bien que je radote : pourquoi tant faire parler ceux que le grand silence de la tombe devrait déjà envelopper ?

Péroraison

Saint François de Sales, le même qui voulait bien des âmes « parfumières » qui louent Dieu, voulait aussi dans le Chablais « un service si éclatant que la lumière s'en répandrait de tous côtés ». Car, disait-il, « si nous pouvons donner au culte la splendeur convenable, la tête du serpent sera brisée ». Et en effet, c'est surtout par la liturgie, aidée des prières des Quarante-Heures, qu'il conquiert les âmes farouches des montagnards.

Pro modulo meo, j'ai suivi la leçon et l'exemple du cher saint. Je n'ai point su si quelque mécréant s'est converti pour avoir admiré nos humbles splendeurs. Mais par elles nous avons réparé, je l'espère, quelques-uns des outrages que l'on prodigue à notre Maître bien-aimé. Par elles, nous avons gardé les âmes des fidèles à l'amour et à la joie

du culte, et nous avons mieux compris, tout à la fois, les rites de l'Eglise primitive et ceux de l'Eglise triomphante. Et quand l'heure viendra, lorsque nos yeux étonnés s'ouvriront aux clartés éternelles à peine soupçonnées dans nos fêtes, nous dirons : « J'ai cru, je vois », et nous chanterons, lumières dans la Lumière, l'Amen adorateur sans fin...

CHAPITRE V

LES ŒUVRES DE PIÉTÉ

La piété est utile à tout.

(I ad TIM. IV, 8).

« Homme d'œuvres ! » Pour vous, lecteurs (car je crois naïvement à votre existence) qui vivez nos temps heureux, vous ignorez l'ironie passée de ce vocable.

Peut-être il signifia d'abord et surtout, par métonymie, homme d'œuvres sociales, économiques, temporelles de tout acabit. Puis, par l'effet d'une de ces aimables généralisations familières à l'esprit humain et français, il désigna tout serviteur de Dieu à qui ne suffisait point, comme moyen d'apostolat, la pratique régulière du Concordat de 1802. L'expression fut courante, et à de certaines heures, plus d'un méritant en fut affublé comme d'une robe de dérision : l'*œs triplex* ne fut pas de trop pour repousser les traits des rieurs fraternels. Mais aujourd'hui !...

Ce béni Code de droit canonique a dû bien consoler les victimes anciennes. Ainsi, Canon 684 : « Sont dignes de louange les fidèles qui s'inscrivent dans les associations érigées par l'Eglise, ou au moins recommandées par elle. » Sans doute, plus dignes encore de louange les pasteurs qui mènent leur troupeau dans ces pâturages de grâce : pieuses unions, sodalités, confréries, œuvres de piété ou de charité, pour qui nos Saints-Pères Pie X et Benoît XV légifèrent aussitôt après avoir réglé le statut des clercs et des religieux ! C'est la revanche des hommes d'œuvres et, fier de l'approbation de la Sainte Eglise, j'extrait de mes souvenirs de vieux quelques histoires d'œuvres, d'œuvres de piété paroissiales.

Qu'est-ce à dire ?

Une paroisse ne tient que par ces contreforts puissants qu'on appelle les œuvres : au premier rang, celles dont s'agit, seules essentielles ; sans quoi nulle autre ne palperait de vie divine ; par quoi les sacrements et l'appartenance des fidèles à l'Eglise obtiennent, j'ose le dire, un supplément splendide d'efficacité.

« L'œuvre de piété, dis-je, est l'œuvre dont l'essentielle activité tend à la sanctification personnelle de ses membres. »

Activité : Foin de la routine endormeuse, foin des marmottages de formules (je ne saurais les appeler prières) ! Une œuvre est une opération

incessante, point un sommeil léthargique ; une vie, et une vie montante...

Activité essentielle. Si un honnête figuier doit essentiellement porter des figues, le maître, cependant, ne condamne pas les feuilles larges et grasses où elles s'abritent, et il n'exige pas que tous les fruits pratiquent une égalité farouchement républicaine, en grosseur, poids, apparence, couleur, saveur, etc. A un repas, vous demandez essentiellement de vous nourrir : lui interdisez-vous de vous réjouir vous-même, et les cœurs des amis assis à votre table ? Nos œuvres de piété ne se mureront pas dans un égoïste dessein, elles auront des regards sur la vie extérieure, et, comme ceux du Père, tous leurs regards seront de tendresse pour toutes les créatures.

Activité tend à... parce que de la coupe aux lèvres... parce que si *ab actu ad posse valet illatio*, *l'ab posse ad actum* (1) pèche, semble-t-il, par fragilité : tel le juste qui, affirme l'Esprit Saint, tombe sept fois le jour.

A la sanctification : c'est le genre ; d'où concluez que tous les services matériels, intellectuels, humainement moraux, artistiques, littéraires, sportifs, etc., — si respectables soient-ils et si peu négligés qu'au contraire..., — ne fleurissent pas sur ce domaine, en sont aussi rigoureusement bannis que Dante de Florence, et, croissant tout autour de nos jardins fermés, ne devront jamais les envahir.

(1) De l'acte à sa possibilité, on peut conclure valablement. De la possibilité à l'acte, non.

Sanctification personnelle de ses membres : c'est l'espèce. Que d'autres œuvres sanctifient le prochain, par l'assaut direct ou par de prudentes et longues approches en tout terrain, que tous les paroissiens s'abreuvent aux sources toujours jaillissantes, et pour tous, des sacrements et de la parole : évidemment ! Que tous viennent et achètent pour rien ces richesses : oui... Mais l'œuvre de piété propose et, tour à tour, impose à ses seuls membres un esprit, des pratiques, un idéal, qui les élèvent (ou doivent les élever) au-dessus du commun des confesseurs et des saintes femmes non martyres. Sanctification = fabrique de saints. Rien de la fabrication en série, à la grosse ; rien d'une stylisation de sainteté, qui supprimerait l'élan, la vie, la sainteté. Mais nos œuvres de piété tranquillement veulent former des saints qui ne soient pas de pacotille.

Qui n'a pas sa confrérie ?

Vous remarquerez, s'il vous plaît, ce présent de l'indicatif : n'a. C'est qu'au commencement il fallut créer, et en plus de six jours, chaque jour d'ailleurs constituant une période. Dans l'ultime passé, personne n'avait sa confrérie. Aujourd'hui, n'en a pas, seul, qui n'en veut pas.

Si, pour la rémission de vos péchés, quelque fâcheux mécompte vous amène dans mon vieux presbytère, aux fenêtres soulignées de glycine, demandez notre *Livre des âmes* : plus intéressant

que le pasteur des mêmes. La colonne 7, vous le verrez, est illustrée de chiffres qui seront des énigmes, mais dont l'Index final vous donnera la clef. Et même, la voici : chaque chiffre traduit (en arabe) le nom d'une confrérie, d'une société religieuse ou civile, à laquelle appartient la personne nommée dans la colonne 3. Or, de l'enfant qui vient d'être admis à la communion, à l'aïeul plein de jours qui attend sans hâte le *responsum mortis*, vous noterez que bien peu (l'exception confirme la règle) laissent immaculée, vide plutôt, la colonne de *cujus*.

Comme en Ninive la païenne, nul ne fut exempté de la prière pénitente ; de même, en Sainte-Marie la chrétienne, nul n'est oublié, dans l'appel à l'ascension indéfinie. Enfants, jeunes garçons, jeunes filles, mères et pères de famille, chaque individu selon son âge voit une confrérie lui ouvrir et sa porte et son cœur. Séparées alors, les familles se reforment, si j'ose dire, dans des œuvres plus générales : ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas. Et parce que les professions créent des groupements *sui generis* qu'il importe de saisir et de donner au Christ, des confréries de métiers s'offrent aux travailleurs qui reconnaissent, dans le divin Charpentier, le Maître, le Modèle et l'Ami.

Les enfants : Pages du T. S. S.

Dénué d'imagination et trop lourd pour paillonner, je n'ai, somme toute, acclimaté qu'une confrérie : mais multiforme et d'une admirable souplesse : *l'Apostolat de la Prière*. Fidèles de l'un et l'autre sexe, de tout âge et de toute condition, tous sont embrigadés dans une même armée, encore que chaque régiment porte un nom approprié.

Mes petits enfants donc, dès qu'ils savent distinguer le Pain eucharistique du pain des repas, entrent comme volontaires dans la Ligue du Cœur de Jésus. Dites-moi : le Maître n'en est-il pas content ? Trouverais-je mieux que de laisser aller à Lui les petits enfants ?

Seulement une industrie. Au lieu d'appeler ces benjamins et benjamines « confrères de l'Apostolat », nous disons : « Pages du Très Saint Sacrement. » Et nous les habillons, aux très grands jours, et selon nos moyens, les garçons en petits Louis de Poissy, d'avant le sacre, les fillettes en petites vierges à simple robe blanche, avec le ruban rouge en sautoir. Les garçons sont soumis à des écuyers qui sont des Pages de mérite, et les Ecuyers à des Chevaliers qui n'ont au-dessus d'eux que le Connétable, nommé pour l'année : je vous assure, le commandement ne manque pas de fermeté. Les filles se contentent de dizainières et de maîtresses, sous une présidente annuelle : moins mili-

taires, mais aussi braves, ou plus, que leurs frères et confrères.

Ne riez pas de moi, je vous prie. Ou vous m'obligerez à vous taire les merveilles de ces petits : leurs sacrifices parfois héroïques et qui les font pleurer (on tient ! mais c'est dur !), leur prière si fraternelle « au bon Jésus » et la confiance illimitée, jamais trompée, que leur curé met en leur toute-puissante intercession. Dans les coups durs, quand les forteresses du ciel résistent à tous les assauts, alors :

« *Faites donner la garde, » cria-t-il...*

Ma jeune garde s'ébranle et elle emporte tout.

Les jeunes gens : les Tarcisius

L'âge scolaire passé, soit 13 ou 14 ans, le Page se mue en « Tarcisius », sans quitter l'Apostolat de la prière. Il doit essentiellement, pour garder son titre, communier deux fois par mois. Croyez-vous que Notre-Seigneur y perde ? Pas de trainards aux Tarcisius ! C'est un « corps franc », c'est une élite : conviendrait-il qu'on lui demandât d'assurer les derrières de l'armée ? Pour programme, quatre mots : « Prie, communie, lutte, conquiers. » Or, si Fénelon avait raison qui disait de l'enfant : « C'est la flamme d'une bougie, dans un lieu exposé au vent, » que dirais-je de mes enfants, apprentis d'usine ou d'atelier, de mes jeunes calicots lancés dans le système universel

de scandale qu'est le monde maudit ? Je veux qu'ils luttent et qu'ils conquièrent ; je leur demande l'impossible ; ce n'est qu'à force d'hosties qui les confortent qu'ils tiendront et vaincront.

Vous pensez bien, les défections m'étonnent peu. Mais ces jeunes en sont à la période de formation : s'ils font éclater le moule, s'ils s'esquivent aussi, inutile pour cela de suspendre nos harpes aux saules des fleuves de Babylone et de chanter, moroses, les hémistiches du poète de *Marie* :

*Mon cœur s'ouvre pour lui comme une tombe noire,
Et je dis, impassible : « Il est mort !... Il est mort. »*

Eh ! non, ces Lazares revivront. Un jour ou l'autre, on les aura.

Tant qu'on les a, on les moule sur Jésus. Jésus voulut des jeunes pour collaborateurs. Mais la poésie n'est guère notre fait, et nous allons tout droit à l'essentiel, c'est-à-dire à Jésus, modèle des renoncés, à l'Homme de douleur, qui ne veut à sa suite que des sacrifiés, à « Celui qui m'a aimé et s'est livré pour moi. » A coups de sacrifices, le Tarcisius sauvegarde sa pureté ; à coups de communions, il sème de la chasteté dans ses artères ; pur et fort, il conquiert.

Chaque mois, le secteur change : cet âge aime la variété. Pécheurs de la paroisse, païens d'outremer, élections, syndicats religieux, Pape... quelle cause souffre sans que nous souffrions ? Si « la France est partout où l'on crie au secours », de même les Tarcisius. Et ils sont un peu là.

Les conscrits : toujours Tarcisius

Fallait-il écarter des confréries nos soldats et nos marins ? Fallait-il les inscrire dans l'archiconfrérie de Notre-Dame des Armées ? Ou bien, tout simplement, les laisser Tarcisius ? Jusqu'à présent, ils restent Tarcisius, pour la fierté des autres et la leur, pour le bien des uns et des autres. Les futurs « bleuets » se croient des hommes ; ils veulent bien obéir, mais ils ne veulent pas qu'on les commande ; férus d'indépendance (eh ! oui, ces petits saints), ils ont toujours besoin de suivre quelqu'un. Eh ! Je leur donne à suivre les « Cols bleus » et les « bergamotes » (bonnets de police plutôt) qui reviennent, lors des congés et permissions, aux assemblées ordinaires du groupe.

D'ailleurs, à la caserne, au dépôt, ou embarqués, ou « en perm », nos « hommes » reçoivent fidèlement toutes les convocations à toutes les fêtes et réunions, et les comptes-rendus, « tapés » par un Tarcisius, comptable de son métier. Garder le contact, tout est là.

Vous dirai-je, dans un coin de page que vous sauterez, leurs *messes de souvenir* dont les honoraires sont prélevés sur leurs prêts et sur les pauvres mandats dérobés aux tentateurs des garnisons ? Dirai-je qu'entre eux, presque sans moi, ils ont organisé le *Rosaire vivant* ? Une tradition, fondée par un cavalier de la Garde républicaine, à l'instigation d'Yves dont nous reparlerons, les réunit autour du lutrin, à leurs permissions de

Noël. Ils s'intitulent les « Chanteurs de Minuit ». Et j'en ai su qui, débarquant du train, après le départ du dernier tramway local, s'appuyèrent leurs 26 kilomètres à pied, et communiquèrent avec les camarades à une heure du matin.

Les pères de famille : Hommes du Sacré-Cœur

Le service militaire est fini. Le mariage ne tarde guère. Pourquoi tarderait-il ? Les fiancées manquent-elles, hélas ? Le Tarcisius devient « Homme du Sacré-Cœur ».

Son règlement ne change qu'autant qu'il faut. Il n'exige plus qu'une communion par mois, parce que les devoirs nouveaux peuvent arrêter, non la ferveur, mais tel ou tel moyen de ferveur. Et puis, le *Premier Vendredi* étant passé dans les habitudes, le dimanche voisin la récidive est si naturelle ! Et, dans le mois, d'autres occasions à saisir ne seront pas manquées. Mais — estimez-moi heureux ou jugez-moi sectaire — tous nos hommes du Sacré-Cœur doivent, aux Vêpres du troisième dimanche, escorter, cierge en main, l'Hostie portée en procession ; tous doivent faire réciter la prière du soir en commun ; tous doivent envoyer leurs enfants aux écoles chrétiennes (qui sont gratuites quand c'est obligatoire), ou avoir des raisons publiques pour être exemptés de cet article.

Suis-je trop sévère ? On me l'a reproché. Mais je n'ai pas compris que la Communion presque fréquente, exigée aussi, et que nul ne songe à me

reprocher, puisse s'allier à l'amour de la pseudo-neutralité scolaire. Les Hommes du Sacré-Cœur ou bien ne seront pas, ou bien ils seront totalement fils de l'Eglise. Et l'Eglise aime peu ceux qui se drapent dans la toge neutraliste de Ponce-Pilate, de déicide mémoire.

Les jeunes filles : Enfants de Marie

Par une fortune assez curieuse, les Congrégations d'Enfants de Marie fondées pour le sexe fort, et un siècle interdites à l'autre, sont désormais l'apanage presque exclusif de celui-ci, dans nos pays tout au moins. Nous suivons les us et coutumes, et nous nous en trouvons assez bien. Un confrère malicieux n'a-t-il pas osé insinuer cette boutade : « Marie berça l'Enfant-Jésus, mais aucune petite fille ; il faut bien lui donner les nôtres. »

Dès que nos filles sortent de l'école, la congrégation les attend, les accueille et les garde jusqu'à l'âge fatidique où, sainte Catherine les coiffant, la Vierge les confie à sa propre mère, comme nous verrons. Sans doute, d'une fillette de 14 ans à la femme de 25, bien des différences reconnues empêchent que le même langage et les mêmes leçons soient répandus dans toutes leurs réunions. Nous essayons d'une juste moyenne, résignés à paraître parfois élémentaires aux unes, trop relevés aux autres, décidés à offrir la nécessaire compensation à telle ou telle, par la direction spirituelle appropriée. L'idéal absolu est-il sur terre réalisable et ne

faut-il pas nous astreindre à compter avec les bornes du service paroissial ?

Telle quelle, la Congrégation des Jeunes Filles sauve et conquiert. Sans doute, elle pourrait connaître un succès plus étendu, puisque aujourd'hui, après des années de propagande, elle ne compte qu'un nombre de jeunes filles exactement égal à la moitié du nombre des serviteurs qui, sous leur maître Abraham, poursuivirent Chodorlahomor jusqu'à Hoba, à gauche de Damas. Plus étendu, serait-il plus profond et plus vrai ? Je suis sévère, préférant une troupe d'élite à un agrégat de non-valeurs comme à une bigarrure de médiocrités. Excelsior ! dis-je aux filles de la Vierge très pure, qui règne sur le soleil ; et lorsque je les vois, dans les processions et les pèlerinages, toutes blanches sous leurs voiles, et leurs cœurs (autant que je puis dire) immaculés comme leurs voiles et leurs robes, quand j'écoute leurs *Ave*, roses effeuillées devant leur Mère virginale, que voulez-vous ? mon vieux cœur bat plus fort, je me redis la promesse inspirée : « C'est de la bouche des enfants que vous avez tiré la louange parfaite, à cause de vos ennemis, pour détruire celui qui tue et celui qui venge. »

Combien de fois j'ai fait semer des *Ave Maria* devant les maisons où, semblait-il, le Mauvais s'était installé ! Combien de fois mes enfants ont désarmé la colère du juste Juge, et nous en avons eu des preuves qui font trembler de joie ! Oui, ce pauvre Péguy avait bien compris le cœur du bon Dieu quand il lui prêta les paroles de miséricorde :

« Toute cette immense flotte de prières et de pénitences m'attaque, ayant l'éperon que vous savez, la prière du Fils, avec les virginales birèmes des *Ave*. Vous comprenez, moi, je suis désarmé ; comment voulez-vous que je me défende ? »

Les mères chrétiennes : Sainte-Anne

Au mariage ou à 25 ans, l'Enfant de Marie passe dans l'archiconfrérie des Mères chrétiennes : en bref, elle devient « une Sainte Anne ». Vous n' imaginez pas que l'entrée soit interdite aux assagies qui oncques ne purent, au temps de leur jeunesse folle, porter le voile blanc des filles de la Vierge. L'âge et la maternité sont des maîtres à penser qui produisent des miracles, quand on les laisse seulement faire. Aussi, le péril ne vient-il pas de ces vocations tardives, — mais, puisqu'il faut les appeler par leur nom, des vieilles filles exilées de la congrégation comme du mariage. Je révère leur sainteté ; mais, de toute évidence, elles s'adaptent sans excessive facilité au milieu anormal que mon intransigeance leur impose.

Vous dites : « Intransigeance mal fondée. » C'est vite dit. Mais par ce temps d'après guerre, courrai-je le risque d'envieillir le cher cortège de nos adolescentes par un afflux de jeunesses plus mûres, par des esprits que l'expérience a dépouillés des charmes de l'illusion ? Les vieilles tantes, voire les jeunes tantes, sont-elles pas plus proches des mams que des petites sœurs ?

Quant à les priver de toute affiliation à une confrérie, vraiment non, je ne saurais m'y résigner.

Les œuvres pour la famille entière

Toutes nos confréries pour les individus s'appuyant sur le règlement fondamental de la Ligue du Cœur de Jésus, auquel chacune ajoute les précisions appropriées, toute la paroisse se trouve comme entraînée dans le mouvement de ce génial Apostolat de la prière.

Si le père de famille ou le jeune gars trouvent trop lourdes pour leurs forces les obligations des Hommes du Sacré-Cœur, ou des Tarcisius, si la jeune fille hésite devant les exigences du programme des Enfants de Marie, dans un havre de grâces, dans l'*Apostolat* aux trois degrés, si large et accessible, leurs âmes retrouveront les plus ferventes de la famille. Et ce sera d'un cœur unanime que toute la « maisonnée », pour peu qu'elle accepte les devoirs essentiels, consacrera toutes ses journées au Cœur infiniment secourable.

Tous ne savent-ils pas les promesses infrangibles de l'Amour ? Tous ne veulent-ils pas, ou presque, consacrer leur foyer au Sacré-Cœur, Roi et Centre de tous les cœurs ? Je vous assure, parce que le pauvre vieux que je suis constate son impuissance à garder son troupeau, il a besoin pour ne perdre pas la sérénité qui dore les derniers jours, de sentir

agneaux et brebis et béliers fermement établis sous la main, dans le Cœur, du Bon Pasteur.

Plus conformes à son image et souvent admirables, les Frères et les Sœurs du Tiers-Ordre de la Pénitence.

Oh ! certes, ce n'est pas sans luttes que notre groupe tertiaire — *pusillus grex* — a été maintenu, si j'ose dire, sur le Calvaire. De saintes âmes, Dieu leur pardonne, s'étaient figuré y goûter un repos à mi-côte, une douce retraite pour leurs vieux jours, quelque chose comme des « Invalides spirituels » : race de conquérants (surtout de conquérantes) en pantoufles et en bonnet de nuit ! Entre leur conception et celle du Poverello, un abîme et un monde. Incapable de combler l'abîme et de recréer le monde, je refusai d'établir des ponts : et comme on essayait subrepticement de se glisser dans la place, je fis face féroce à l'ennemi, et nul n'entra qui ne fût revêtu de l'armure décrite par saint Paul, et qui ne se livrât résolument à la vraie pénitence.

Les autres groupements ne se privent pas d'ajouter aux prières quelque sainte rigueur, tout au moins d'offrir les peines quotidiennes en expiation, unies à celles du Cœur navré pour nos péchés. Au Tiers-Ordre, la pénitence est l'essentiel. C'est le réduit central de la défense, c'est le grand quartier général où s'élaborent les offensives, c'est mon école d'héroïsme.

Voilà que vous songez : « Ce vieillard exagère. Il verse dans l'emphase sénile », etc. Non, je n'ai pas perdu connaissance ; ni peu ni prou. Je sais

ce que les tertiaires valent, croyez ce que j'en dis. Un trait peut-être vous rassurera sur mon état mental.

Dans un quartier longtemps rebelle à toute dévotion, notre « maîtresse des novices » a recruté douze vocations religieuses, douze missionnaires en six ans. Couturière sans lettres, boîteuse, chargée d'une mère infirme et (taisez-vous) quinteuse, et de cinq sœurs plus jeunes à qui, sans que je sois prophète ou fils de prophète, je prédis hardiment la couronne de l'apostolat, — libre seulement les dimanches et fêtes, si le soin d'une telle famille se concilie avec la liberté, sœur Claire fait l'aumône, fonde et développe une bibliothèque franciscaine sans fadeurs ni fadaïses, visite les malades, ensevelit les morts, ramène à Dieu les âmes perdues... Mais je ne célerai pas qu'il est heureux qu'elle fasse elle-même sa lessive : une buandière de métier montrerait aux voisines des taches brunes sur le linge de corps et ne comprendrait pas... les épaules déchirées garderont leur mystère. Car si vous voulez bien, nous ne lèverons la pierre de ces intimités qu'à l'aurore du jour éternel. Et cet exemple n'est pas unique : notre Tiers-Ordre tout entier vit de pénitence.

Œuvres de piété professionnelles

Aucun double emploi : ne craignez point ! Mais serait-il digne, juste et salutaire que chaque profession s'organisât en dehors de tout souci chrétien,

chacun des professionnels étant un membre du Christ ?

Autrefois, avant la Révolution de progrès et de liberté, notre paroisse ne comptait pas moins de dix-sept confréries de métiers, dont les bannières et armoiries (en fac-similé) forment le plus bel ornement de mon salon-parloir. De cette splendeur, nous sommes bien déçus. Nous avons cependant relevé la Saint-Éloi pour les ouvriers en fer, la Saint-Joseph pour les ouvriers en bois, la Sainte-Zite pour les servantes, la Saint-Honoré pour les boulangers et pâtisseries, et même pour les hôteliers, restaurateurs et débitants, auxquels (pour faire nombre et par analogie) bouchers et charcutiers se joignent en toute piété, etc. Surtout, la Société de Notre-Dame-de-la-Mer et la Saint-Isidore.

La première réunit presque tous nos marins. Chaque premier dimanche, dans leur chapelle plantée là-haut sur la falaise, je vais leur prêcher comme ils aiment, prier avec eux, recevoir leurs cotisations. Le « bureau » compte gravement la recette. Puis on me rappelle les foyers nouveaux, les berceaux, les cercueils aussi ; et les pauvres malades savent que pour eux sera versée la trop faible allocation. Jeunes époux, mères en couches, familles en deuil, tous besogneux, accueillent avec un sourire, ce jour béni, le secours mutuel et la parole de réconfort. Oh ! les braves gens !

La Saint-Isidore, qui double toutes nos Mutuelles agricoles (bétail, accidents, incendie, prêt, etc), ne donne aucun autre secours que de prières

et de grâces. Les devoirs enseignés par le catéchisme, la réunion de confrérie, avec l'assistance aux processions des Rogations et de Saint-Marc ; nous n'en demandons pas davantage, et par là cependant nous voyons bien que nous infusions, à doses variables, de l'esprit surnaturel dans ces âmes qui dépendent, et vite dépendraient trop, des biens de la terre et de ses maux. Ils s'aiment entre eux. Ils appellent et bénissent le Créateur, la douce Providence ; quoi plus, je vous prie ?

Et qui sait comme on fonde ?

Vous pensez — ne vous en défendez pas — que ce vieux curé vous la baille belle, et que l'idylle est un conte bleu. « On ne fonde point si facilement ! » Ami, vous ai-je dit comme on fonde ?

Écoutez. Il y avait une fois un enfant de quinze ans qui s'appelait François. Haut perché sur ses jambes de jeune poulain, la figure mal équilibrée, les oreilles et les mains trop grandes pour leur âge... enfin, tel que ces embryons de beaux gars sont offerts à nos regards pour nous punir, je présume, de nos fautes de goût. François n'avait jamais passé pour un parangon de hardiesse, et s'il ne cachait pas quelques instincts pieux, je n'avais jamais placé qu'un espoir filiforme dans ses aptitudes apostoliques. Or, comme je passais dans la rue, aux pavés ceints d'herbe, notre héros esquissa un à-gauche dans ma direction, en saluant et en rougissant. Il n'acheva pas l'esquise, il s'arrêta,

il tendit vers son vieux curé un visage d'angoisse... et je crus devoir d'une paternelle raillerie l'encourager.

— Voilà, dit-il avec embarras, ma sœur Marie — et sa parole prit le mors aux dents (oh ! cette image...) — Marie a peur de demander à la maîtresse de fonder la Croisade eucharistique ; et nous, les garçons, on l'a bien fondée entre nous, aux Tarcisius.

Je vous tiens quitte du reste, et pour vous éviter la peine de m'interroger, je vous dirai tout de suite comment les Tarcisius, comment cette pépinière où germait l'œuvre féminine, était elle-même venue au monde.

Lors de mon jubilé pastoral (ce bon vicaire avait tenu à le célébrer *in splendoribus*, encore que les volées d'allégresse de ces cloches se changent parfois très vite, ne trouvez-vous pas ? en glas funèbres), le patronage avait donné une délicieuse « soirée dramatique » : *Tarcisius, mystère en sept tableaux*. Le public avait longuement applaudi, le jubilaire avait pleuré, tandis qu'une étrange et soudaine épidémie nasale, quelque chose comme un enchifrènement à forme aiguë, obligeait M. le Maire et son Conseil à se voiler la face, avec vergogne ; les acteurs vieux et jeunes étaient pénétrés, le Tarcisius en robe blanche mourait divinement, loin des gamins fraternels qui s'en étaient donné à cœur joie, le lapidant à coups de pierres de papier. Et comme dans mes remerciements j'avais (mais prévoit-on jamais toutes les conséquences d'un souhait ?) exprimé le désir que tous les jeunes gens

tinssent à honneur d'être purs, généreux, eucharistiques, comme le Martyr du III^e siècle, imaginez ma surprise du lendemain quand une délégation des personnages du mystère, conduite par l'infâme juge Catena, me demanda... de réaliser mon désir, sous la forme d'une œuvre de piété qui porterait le nom de Saint-Tarcisius. Je me gardai d'éteindre ce beau feu ; je me gardai de l'aviver. On ne boit pas le vin sortant du pressoir, on ne condamne pas sa verdure : on laisse faire au temps. C'est pourquoi, après les justes félicitations et un « nous verrons » dilué en phrases aimables, je ne bougeai plus et priai mon vicaire d'imiter de son chef le silence prudent.

A la Fête-Dieu suivante, nouvelle délégation. Il me sembla que cette pieuse jeunesse n'était pas loin de passer à la troisième phase de la tentation, qui est, comme nous ne le savons que trop, le consentement au mal, et que le vénéré Monsieur le Curé risquait d'être taxé de modérantisme, pour le moins. Par quelle coupable négligence avait-il laissé tomber les ferveurs saintes de ses enfants ?

Ils furent vite apaisés. Je leur livrai un règlement qu'ils déclarèrent une pure merveille sans guère le lire, s'enrôlèrent tous, se promirent de croître et de multiplier, et partirent ravis.

La première réunion les trouva moins nombreux et plus réfléchis. Sans les traiter de lépreux guéris, je me permis de leur demander :

— Et les neuf autres, n'avaient-ils pas été admis ?

Pour les uns, leurs parents n'avaient pas voulu :

est-ce que leurs fils allaient se faire moines ? Pour les autres, les paroles du règlement leur avaient paru austères, et qui pourrait les supporter ? Tel avait grande envie de venir ; mais s'appeler Tarcisius était le comble du ridicule. Tel enfin, maltraité par ses compagnons de travail (ses collègues, m'affirmait-on élégamment) ne s'était pas senti une vocation sérieuse de martyr.

Je contemplai les rescapés, ces fiers soldats de Gédéon. Je leur rappelai la prophétie évangélique : « Dans le monde, vous serez toujours sous le pressoir », et je conclus par un acte d'espérance dont je ne craignis pas de dévoiler la cause.

— Il y a vingt-six ans, leur dis-je, les jeunes de Sainte-Marie se cachaient pour jeter des cailloux à leur pasteur. Les premiers qui s'approprièrent lui reprochaient de boire du vin, — le vin de messe (car, ayant mauvais caractère, on le sait, en son privé il était buveur d'eau). Aujourd'hui, vous voyez le changement admirable, œuvre de la droite divine. Nous en verrons bien d'autres, et le découragement n'est pas chrétien. En avant, mes braves !

La mer n'est pas toujours étale, n'est-ce pas ? Flux et reflux, tempête et calme plat... la barque avance et gagne le port, bien qu'elle roule et qu'elle tangue : ainsi nos Tarcisius. Contre vents et marées, tantôt nombreux, tantôt *vari nantes*, ils ont duré, ont progressé finalement, fondé la section féminine qu'ils ont baptisée aussitôt (car ils ne manquent pas de lecture et de romantisme) : les Fabiola. Va pour Fabiola.

Que certaines langues vipérines aient lancé de faciles et venimeux brocards là contre, qu'il m'ait fallu défendre ces agneaux et agnelles *unguibus et rostro*, et que j'aie connu aussi les déboires prévus : n'est ce pas la goutte d'absinthe qui purifie le vase ? Et devais-je désirer que le vase ne fût point purifié ? Quel saint appelait donc ses misères les miséricordes du Seigneur ? (1) Je ne me flatterai jamais de satisfaire ce monstre insatiable qui a nom : l'opinion publique. Je laisse les... aboyeurs aboyer et je passe.

Cui bono ?

Par toutes ces œuvres, évidemment les dimanches et fêtes, les premiers vendredis, et par conséquent les semaines elles-mêmes, laissent peu de loisirs. Et comme les vêtements d'Esau, elles offrent au Seigneur la bonne odeur du champ fertile où la moisson abonde. Charge ou surcharge, les œuvres sont nécessaires, elles soulèvent la paroisse tout entière, comme le ferment la masse ; elles forment des élites et suscitent des meneurs ; elles attirent du Ciel la rosée virginale qui fait germer les vocations sacerdotales et religieuses.

Parce que les exemples entraînent, nous prêchons à nos ouailles de « fuir les mauvaises compagnies » et la psychologie nous approuve comme la théologie. Cette fuite essentielle se muera-t-elle en débandades sans but et sans contrôle ? Les Babyloñes, une fois maudites et interdites, nous

(1) S. Camille de Lellis.

ouvrons des Béthanies qui recueillent, apaisent et fortifient les âmes. Et ce sont nos œuvres.

Les enfants y attirent les enfants. Les jeunes s'exercent à imiter les jeunes, à dépasser les vieux, comme ils disent en leur superbe audace et sans penser à mal. Les vieux, qui regardent et qui comprennent, qui n'ont plus d'illusions sur les forces humaines, mais qui se sentent aspirés par les éternités prochaines, les vieux ravivent leur ardeur, qui s'éteignait, au spectacle des enthousiasmes juvéniles. Dans ce stade où la foule unanime s'entraîne vers le but surhumain, une endosmose sur-naturelle porte aux âmes plus faibles le courant des grâces, chargé de toniques, qui débordent des âmes plus riches dans les œuvres. On ne vit pas impunément avec des saints ; la prière des saints et leurs exemples sont efficaces. Sans doute, ils sont comme les moteurs, aux imperceptibles ratés, à l'essence toujours pure et jamais déficiente, qui emportent la machine vibrante, conquérante et soumise, vers le Très-Haut.

Car je n'ai pas pu oublier le caractère universel du *coadjutores Dei sumus*. Nous sommes, mes paroissiens et moi, comme vous, des collaborateurs de Dieu, ses coadjuteurs. Ce n'est pas rien en vérité. La part de collaboration varie selon les âmes, selon les heures, combien ténue, combien fragile, trop souvent ! C'est dans les œuvres que je veux former les meneurs, dont l'action intense relève la moyenne générale.

Pour beaucoup de paroissiens les œuvres ont été les garde-fous qui les ont écartés du mal, et

sans quoi ils tomberaient dans l'abîme, encore aujourd'hui. Pour d'autres, elles ont été le régime fortifiant, le sport spirituel qui les a aguerris, les a rendus capables de lutter eux-mêmes contre le mal et d'en préserver leur prochain : chefs capables et reconnus, ils ont conscience de leurs devoirs et de leurs responsabilités ; ils les aiment, ils les développent, et c'est chose admirable que leur souci de profiter de toutes leurs expériences involontaires, que leur habileté à orienter, d'eux-mêmes, leurs expériences volontaires.

Ces meneurs, au début, n'avaient ni titre ni fonction à part. Je pratiquai, par force et par sénile horreur de l'empressement, la politique de Médée : Moi, dis-je, et c'est assez.

Mais quand les œuvres se développèrent, s'accrurent en nombre et en vigueur, déjà elles avaient grandi des âmes, éclairé des esprits, affermi et attendri des cœurs. J'étais devenu impuissant à tout mener avec M. le vicaire. Nous redisons, non plus avec regret, mais avec la joie du moissonneur qui porte sa gerbe lourde dans ses mains : « Ils sont trop. » Mais alors, comme de jeunes plants d'olivier fiers de leurs fruits et sûrs de l'avenir, autour de nos tables d'œuvre, s'étaient levés les hommes et les femmes d'élite qui furent nos présidents, nos conseillers et conseillères, et dont le mandat est renouvelable, indéfiniment.

Le président de chaque œuvre est maître dans son œuvre ; maître, mais responsable devant son curé. A lui de s'instruire aux exemples des confréries analogues des deux Mondes, d'étudier leurs

statuts, leurs exploits, leurs méthodes, leurs congrès. A lui, d'accord avec son Conseil, d'essayer les initiatives qui ailleurs réussissent et que l'expérience locale rend désirables. Son activité ne procède pas par coups de bélier, par freinages brusques, par poussées dans tous les sens : elle suit un programme qui s'échelonne, au gré des besoins, sur une année ou sur un cycle d'années. Dans une retraite fermée imposée au Conseil de chaque œuvre, le bilan annuel est établi : profits et pertes comparés, ressources supputées, direction cherchée et voulue, qui sera maintenue avec souplesse et avec suite. Et quels appels intimes au Roi qui combattit, au Dieu couronne et récompense de ses soldats !

Certes, nos militants savent bien que toujours nous les soutiendrons et les couvrirons, même si quelque erreur nous oblige à les redresser en tête à tête ; ils savent bien que nous refusons aux frelons pieux toute ingérence dans des travaux qui ne sont qu'au Conseil. Nous ne dispensons pas d'une main avare l'éloge à leurs mérites devant leur pairs et devant le peuple. Aux grands jours, nous les recevons à la table curiale, ou bien ils nous reçoivent dans la salle de l'œuvre.

Mais tout cela est peu, si bon qu'il soit, et nos meneurs ne s'attendent qu'à Dieu... « Il qui a Dieu, disaient nos pères, il est riche assez. » Ainsi pensent nos chefs. Oyez plutôt.

Un soir, le président des Tarcisius m'aborda l'air très grave :

— Monsieur le curé, dit-il, il y a Pierre qui voudrait bien aller au collège pour être prêtre.

J'allais répondre, il continua très vite :

— Seulement, il ne peut pas, parce que vous savez que ses parents sont trop pauvres.

Nouvel essai de réponse qui n'alla pas davantage au but.

— Alors, on s'est cotisé et je vous apporte, monsieur le curé. On fera la quête tous les mois entre nous. Ça aidera toujours un peu. Parce qu'on sera tous fiers si nous avons fait un prêtre, vous pensez.

Ici, je ne répondis pas, parce qu'un certain picotement du point lacrymal et un léger resserrement du larynx provoquèrent un phénomène d'inhibition sur lequel je demande la permission de n'insister pas davantage. Mais je pris l'enveloppe, je serrai la main qui la tendait, et (j'ai bien peur d'avoir dérogé ce soir à la majesté pastorale), j'embrassai, un peu plus fermement qu'il ne convenait, cet apôtre en vareuse brune. Toute la nuit, l'offrande reposa près du Tabernacle, et, j'imagine, Celui qui veille et qui aime sous les Espèces impassibles put l'égaliser en son cœur au quart d'as de la veuve, — qu'il a louée plus que les riches, quand il allait mourir. Après vingt-huit années stériles, enfin je connaissais la vraie paternité sacerdotale ! Ce Pierre fut mon premier prêtre ; il nous a quittés pour évangéliser la race jaune ; d'autres l'ont suivi au séminaire ; jamais le flot montant ne s'est arrêté depuis.

Et, pour mener à bon port toutes ces vocations, mes ressources ne pouvant suffire, les œuvres de piété ont peu à peu fondé des bourses, à l'instar des petits Tarcisius : des collectes et des loteries les assurent. Par elles aussi, nos missionnaires

sont aidés de subsides spirituels et pécuniaires. Et quand un prêtre, un Frère, une Sœur, qui furent membres de nos sociétés, reviennent au pays, un jour de réunion ou un dimanche, quelle fête de famille ! Quels récits ! et doucement quel prosélytisme !

Quand nous sommes entre nous...

Telle est la réunion d'œuvre, telle sera l'œuvre. Et d'abord il faut des réunions. c'est-à-dire, si nous pouvons en croire M. de La Palisse, des membres groupés en un même lieu, à la même heure.

Quel lieu ? Soit l'église paroissiale, tantôt la nef et tantôt un transept, ou la sacristie, selon le nombre et selon la solennité ; soit une de nos chapelles : le patronage des garçons prête la sienne aux œuvres d'hommes, en général ; les Enfants de Marie accordent la leur aux œuvres féminines ; l'hospice accueille le Tiers-Ordre. Aucun à-coup, aucun changement : le désordre serait mortel.

De même pour les jours et les heures. Les différents conseils ont assez étudié la question ; nous ne modifierons qu'à bon escient et pour des nécessités nouvelles. Fallait-il à telle œuvre donner des réunions hebdomadaires ? Telle autre pouvait-elle et devait-elle se contenter du bimensuel ou du mensuel ? Il en est qui se trouvent fort bien d'une réunion bimestrielle. — Et, pour tout embrasser dans les soixante fêtes et dimanches et les douze premiers vendredis, pour tout concilier sans rien confondre, sans séparer aussi les parents et les enfants sur les

chemins et les sentiers du retour au logis, tout en sauvegardant les offices paroissiaux, sans donner à nos gens des motifs de craindre des indigestions spirituelles, c'était un rude problème que M. le Vicaire étudia, et longtemps. Laissez-moi vous dire que Berthier, ce merveilleux chef d'état-major, dont l'absence à Waterloo perdit Napoléon autant que celle de Grouchy, Berthier lui-même y aurait perdu peut-être son latin... Mais il n'était pas d'Église, et M. le vicaire, en ceci, damerait le pion à quiconque, fût-ce au majordome des Sacrés-Palais, si j'ose dire en toute révérence.

Heure et local trouvés, reste à rassembler les « confrères ». Vous me direz :

— Eh ! ne savent-ils pas, puisque tout est si bien combiné ?

Sans doute, sans doute ; mais leur sagesse est toujours courte par quelque endroit, comme la mienne, et j'y supplée par une quadruple convocation. Ne vous exclamez pas. En chaire deux appels : le dimanche précédent, et le jour même de la réunion. Au *Bulletin paroissial*, chaque mois, convocation pour toutes les œuvres. Enfin, et ceci ne serait pas possible sans nos Zéloteurs de l'Apostolat répartis par quartiers, des lettres individuelles, la veille de la réunion. Ainsi, nous ne manquons jamais d'affluence.

Que faisons-nous aux réunions ?

Nous prions. Les Tarcisius aiment les Hymnes du Très-Saint Sacrement. Les Enfants de Marie préfèrent le chapelet dont elles chantent les Mystères. Les Hommes du Sacré-Cœur demandent le

Credo, les litanies du Cœur de Jésus. Les Mères chrétiennes, après les oraisons pour leurs enfants, s'épancheraient volontiers en longues prières pour les Défunts. Fallait-il imposer à tous la même quantité de formules ! *E chi lo sa* ? Aux uns, plus bref ; aux autres, plus long ; aux uns et aux autres, des suppléments à l'occasion : selon les âges et les besoins. Telle est la règle.

Et puis je parle, ou M. le vicaire.

Nous avons bien essayé de la lecture : plus commode pour nous, plus éloquente aussi, et prise aux meilleures sources. Le succès s'est avéré fort mince. Entre eux et nous, nos fervents n'admettent pas l'écran du livre. Force nous est d'obéir au peuple souverain ; nous lui parlons.

Aux Pages du Très-Saint Sacrement, nous racontons les belles histoires de l'Ancien Testament et de l'Évangile de l'enfance, les mêmes qu'à l'école et au catéchisme, et surtout les figures de l'Eucharistie et du Rédempteur. Ils écoutent. Tout leur petit corps est tendu ; les yeux nous dévorent ; le faible souffle de leur poitrine s'exhale comme à regret, et leur esprit encore vierge accepte la conclusion sans barguigner :

— « Mes enfants, noblesse oblige ; il faut être des âmes de sacrifice. Quels sacrifices ferez-vous cette quinzaine ? Quels sacrifices avez-vous faits ? »

Puissè-je imiter toujours leur héroïsme enfantin !

Pour les Tarcisius, c'est à la Passion et aux Épîtres, aux Vies de missionnaires et de Saints militaires que nous puisons les exemples de pureté, de

fierté chrétienne, d'amour de l'Homme de douleur. Souffrir pour conquérir. Telle est leur consigne, qu'ils violent peu.

Les Enfants de Marie ne nous entendent prêcher que de leur Mère divine. Quand j'étais jeune (aux débuts de l'âge quaternaire, croyez-vous), un vieil ami de mon curé avait un jour exploré les pauvres rayons de ma bibliothèque, ma conversation lui ayant paru, je présume, dénuée d'intérêt.

— Abbé, dit-il après l'enquête, ne faites pas votre salut avec crainte et tremblement.

— ?...

— Quand on cultive, comme vous semblez, tous les meilleurs ouvrages et sermons parus sur notre Reine bien-aimée, on ne peut pas périr.

J'aime en effet à enrichir mon florilège marial, — dupe parfois des éditeurs vantards, mais si heureux de dénicher les meilleurs textes anciens et modernes, dont mes filles profiteront pour leur plaisance et avantage.

Les Livres Sapientiaux et les Prophètes, pour les pères et les mères de famille, sont des mines inépuisables. Traits qui se gravent, sentences qu'on n'oublie plus, et qui s'éclairent des paroles de Jésus : j'y trouve des modèles d'esprit éducateur.

Qui aura mieux exalté les vertus de patience et de force, la valeur de l'autorité et ses devoirs, l'origine divine de la paternité ?

Après la simple causerie, nous chantons. Un vieux cantique ou un nouveau, sur un vieil air, ou même un air nouveau, s'il est facile. Aucun solo.

L'unisson. Aucune romance, aucune beauté incompréhensible :

Le beau, c'est le bon sens qui parle bon français.

(Notre anthologie est imprimée. Elle s'augmente de feuilles volantes que nous collons sur onglets dans les volumes. Et quand il faudra réimprimer, nous expurgerons, s'il convient.)

Enfin, j'indique l'intention du mois, qui est double. D'abord, celle de l'Apostolat de la Prière : je la développe en chaire, aux Vêpres du dernier dimanche du mois, je la résume aux Confréries. Puis, une intention paroissiale : écoles, bonne presse, moissons ou pêche, malades et pécheurs, ne vous semble-t-il pas que cette variété et cette précision mettent un peu plus d'allant dans l'offrande des sacrifices et des prières ?

La quête, quelques invocations chantées, et l'on s'en va... excepté ceux de mes enfants, de tout âge, qui ont besoin (ou se donnent le plaisir) de causer encore avec leur vieux pasteur.

Je voudrais bien vous dire nos belles fêtes extraordinaires : la Fête annuelle de chaque Confrérie, l'Assemblée générale de toutes les Confréries, les Réunions imprévues quand passe un missionnaire, un homme d'œuvres, même un évêque, cela s'est vu. Je devrais vous dire les Retraites annuelles prêchées à chaque groupe, les Retraites fermées où fréquentent nos meneurs et des délégués (tous les membres à tour de rôle) de chacune de nos œuvres. Mais vous estimez que ce Nestor lanterne. Et j'ai pitié de votre âme patiente, je passe.

De quelques remèdes à la fragilité humaine

Puisque, même à ses Anges, même à son Fils (*propter quod et Deus exaltavit illum*), le Seigneur accorde infiniment des récompenses, et qu'il est dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », j'ai résolu de n'être pas plus sage que la divine Providence, et j'attribue quelques palmes terrestres aux méritants de mon troupeau.

Les sept plus ardents défenseurs de Jéhovah, depuis le combat angélique qui changea Lucifer en Satan, demeurent toujours devant le Trône du Seigneur. Nos présidents d'œuvres ne peuvent suivre exactement cet exemple immuable : du moins, quand ils viennent en son temple adorer l'Éternel, ils se placent en des sièges d'honneur, et la chaisière n'aborde pas, main tendue, leur rang majestueux.

Nos Enfants de Marie, nos Tarcisius veulent-ils « entrer dans les liens sacrés du mariage » ? Les cloches les salueront d'une volée plus riche, l'église se parera de lumières et de fleurs, le Célébrant portera la chasuble des fêtes solennelles. Au baptême des nouveau-nés des confrères, la grosse cloche s'ébranle, et le *Te Deum* retentit à deux voix. Quand il faut conduire au cimetière la dépouille mortelle d'un membre de nos sociétés, une « classe » spéciale à moindres frais signale leur mérite à tous :

...Et même en son trépas,

Le pauvre a des honneurs que le riche n'a pas.

Quelques menus avantages, appréciés à l'égal des plus délectables jouissances, enchantent grands et petits. Pèlerinage annuel de la Confrérie à une chapelle des environs, les environs étendus à sept et huit lieues ; délégations aux congrès et aux pèlerinages importants (frais imputés sur la caisse générale, ou fournis par une loterie de billets à prix très abordables), colonies de vacances, réservées aux enfants des « familles d'œuvres » selon le terme consacré... Heureux privilégiés ! Heureux *Bulletin paroissial* qui raconte ces hauts faits !

D'autres faveurs, que des gens de moins de foi repousseraient comme des corvées, seraient disputées avec trop de passion entre ces belles âmes, si un roulement très précis n'y venait mettre bon ordre.

Par exemple, aux Enfants de Marie revient l'honneur de préparer le mois de Marie : bouquets, cires et lampes, nappes d'autel, soin des candélabres, leur bourse et leur travail pourvoient à tout, et leur bon goût est renommé. Les Tarcisius décorent le mois du Sacré-Cœur, font le gros œuvre des reposoirs de la Fête-Dieu, assurent la veillée nocturne du Jeudi-Saint. La Saint-Isidore fournit le blé — les plus belles gerbes et les plus mûres — pour toutes les hosties de la paroisse, celles des messes et celles des communions : et tous nos missionnaires reçoivent du village natal la farine douce et pure qui deviendra Eucharistie. A la Sainte-Anne sont réservés le soin des ornements, le Maître-Autel, y compris la lampe du Sanctuaire, et l'autel des Défunts ; à l'Apostolat, la crèche de

l'Enfant-Jésus ; aux Tertiaires, le mois du Rosaire ; aux Hommes, le mois de saint Joseph et tous les reliquaires... Ne me demandez pas si le pieux sacristain ne partage jamais quelque-une des difficultés que l'Europe éprouve à maintenir la paix : il la maintient, et il se tait. Je me tais donc et jette un voile sur les faiblesses possibles du peuple saint.

Enfin, nul n'est choriste si d'abord il n'a été admis aux Pages du Saint Sacrement. Parfois, des amis ou des étrangers de passage veulent bien s'étonner devant moi des qualités de leurs servants de messe. Eh ! Pas un ne se permettrait, je suppose, de jouer aux billes sur les degrés de l'autel ou de tremper une lèvre avide dans la burette (on sait laquelle) après ou avant le célébrant. Non, ce sont là facéties d'un autre âge et d'une autre patrie. Nos petits Pages, qui sont 24 comme les vieillards de l'Apocalypse, auraient rendu des points à leur confrère Joas, dont Racine n'a pas dédaigné de vanter l'encensoir. L'acolyte n'est-il pas un Ordre dans l'Eglise ? Ne conduit-il pas vers la prêtrise ? Plus d'un de nos Eliacins rêve du séminaire, et devant eux plus d'un autre a ouvert le rude chemin.

Aux grandes fêtes, les fonctions principales des choristes sont remplies par des Tarcisius, porteurs de dalmatiques de forme ancienne, assez pareils ainsi à leur jeune patron des Catacombes. A tous les offices, les Tarcisius encore chantent les parties propres. C'est dans leurs rangs, en effet, que se recrutent les voix d'hommes de la Schola, — comme dans les rangs des Enfants de Marie les

voix de femmes, Vous pouvez croire sans témérité que notre chœur ne redouterait guère de concourir avec ceux des Anges, s'il n'était humble. Surtout les jours de liesse majeure, quand il est renforcé des sopranes des Pages et des basses des Zélateurs, il m'arrive de chanter mon *Nunc dimittis*. Mais c'est toujours à recommencer.

Maintenant, si vous promettez de ne pas crier sur les toits ce que je vous dis dans le secret, je vous confierai une singulière pratique. Je collectionne les photographies des membres de nos œuvres, je les garde à la portée de ma main, en trois albums dont chaque volume a plusieurs tomes. Des tables onomastiques permettent de situer avec aisance toutes ces figures, par la vertu d'un renvoi au Livre des âmes : ces brebis-là connaissent leur pasteur, et leur pasteur les connaît.

Pour clore

Si maintenant, ami et successeur, vous demandez pourquoi tout ce travail, toute cette division du travail, ces groupes et sous-groupes hiérarchisés, comptés, quasi mesurés, avec cartes d'identité ou du moins photographies à l'appui, je vous prierai d'excuser les défaillances de mon esprit, trop porté aux conceptions étriquées et bornées. Mais je n'ai pu appliquer autrement (car chacun voit à la couleur de son esprit) la doctrine de Pie X qui avait été vicaire et curé :

« Ce qui est présentement le plus nécessaire,

disait-il à des cardinaux, c'est d'avoir dans chaque paroisse un groupe de laïcs éclairés, résolus, intrépides, vraiment apôtres. »

Aux groupements mauvais, j'ai opposé les bons. Pour susciter les vertus chrétiennes dans mon peuple, j'ai formé, puis lancé nos élites. Les élites, au travail de conquête, ont même appris à se conquérir elles-mêmes. Pour gagner ses frères, chaque apôtre laïc s'est fait tout à tous, ce qui n'est pas commode. Et poussant toujours plus outre, certaines bonnes volontés, servies par une grâce plus abondante ou mieux accueillie, ont gravi les sommets surnaturels et y demeurent. Que la plupart se dépensent et se surdépensent dans les besognes extérieures, que Dieu les donne en spectacle au monde et aux anges et qu'ils aillent portant du fruit et qui dure, oui, certes ! Mais que les autres, chères âmes victimes, hosties de louange ou de réparation, se consomment dans leur humilité cachée et soient comme l'aliment pur du zèle de leurs émules en apostolat, voilà surtout ce que j'admire dans nos Œuvres de piété... et voilà devant qui, comme ce chef devant ses poilus, le vieux curé de Sainte-Marie est tenté de s'agenouiller.

CHAPITRE VI

TYPES ET SILHOUETTES

*Juvenes et virgines,
Senes cum junioribus*

Ps. 148.

Yves, quartier-maître canonnier, pointeur d'élite

Il ne comptait pas parmi les plus robustes ; mais d'une souplesse féline, il égalait presque les meilleurs « gyms ». Intelligence ouverte, âme d'artiste, acteur et musicien (il attrapait sur une flûte de deux sous tous les airs qu'il voulait). Un peu taquin comme les faibles qui ne veulent pas des brimades des forts, mais cœur d'or et dévouement total, — dès l'âge de treize ans, il était quelqu'un au Patronage.

A quinze ans, la pauvre petite société de gymnastique péniblement fondée lui devait déjà beaucoup de ses succès, et même, plus d'une fois, son existence.

A dix-neuf ans, il s'engagea dans la marine, et tout de suite donna sa mesure.

Yves était apprenti-canonnier. Un jour le capitaine d'armes le fit appeler pour recevoir le *Petit*

Messenger de Sainte-Marie, arrivé sous bande et déjà lu par l'indiscret.

— C'est vous, Yves ?

— Oui, capitaine.

Et comme notre enfant — il n'avait pas appris à ramper au Patro — voyait le Bulletin sur le bureau, il continua :

— Et c'est pour le *Petit Messenger* que vous m'appellez ?

— Ah ! C'est à vous des bondieuseries pareilles ?...

Et une bordée de blasphèmes, des conseils d'arriviste, etc.

Quand le personnage eut lâché toute sa salive, Yves conclut sans se presser :

— Eh ! bien, si c'est tout ce que vous aviez à me dire, ce n'était pas la peine de vous déranger ! A la prochaine, capitaine !

Pour un apprenti-canonnier... évidemment !...

Demi-tour par principe, et vivement dehors par la rambarde.

— Je croyais bien, écrivit-il, que j'en aurais pour plusieurs jours de boîte. Mais rien n'est venu. D'ailleurs, avoir une punition avec ce motif-là c'était du bon.

Pendant une permission de Noël, il avait tant fait près de ses camarades soldats et marins, qu'il parvint à les décider à se placer en groupe près de l'harmonium du chœur.

— On chantera tout, tous ensemble, déclarait-il, et on ira tous communier en tas.

Et c'est ainsi que débuta, par la volonté d'un apôtre de vingt ans, la chorale des « Chanteurs de minuit », tant appréciée et tant aimée depuis.

Vibrant, au surplus, au succès de ses camarades avec une pleine admiration : franc comme l'or, le cœur sur la main. Sept mois avant la guerre, il décida les « vieux » acteurs du drame : *Le soir d'un beau jour*, à reprendre les rôles de 1907, et Dieu sait quelles démarches il fallut pour ramener ensemble au Patro les membres dispersés dans tous les ports et garnisons de France.

— Que je sois « Jeune Garde » encore une fois ! suppliait-il. Vous ne donnerez jamais une pièce d'apôtres comme celle-là. Le Patro en a assez besoin.

Puis, après un instant de songerie, il conclut avec son sourire confiant :

— C'est vrai, allez ! Que de fois le Patro s'est vu dégréé, et pourtant il tient toujours debout.

Si vous voulez savoir dans quels sentiments il partit pour la guerre, voici.

Marseille, décembre 1914.

« Voici ma dernière lettre de France, jusqu'à la paix universelle. C'est le cœur content et la conscience nette que je pars. Dimanche je suis allé avec le commandant me confesser et communier. Aussi, vive Dieu et France ! J'attends les Boches ou plutôt les sales Turcs, je suis prêt à leur répondre. Car s'il y a des marins qui rougissent de paraître chrétiens, il y en a d'autres qui en sont

fiers, croyez-moi... Et si je meurs, consolez-vous par la joie de savoir et de dire aux amis que je serai mort en brave et en chrétien. Mais on se reverra... »

Dardanelles, 4 mars 1915.

« Simplement pour vous dire que je vais avoir l'honneur d'aller au feu. Je suis confessé, communiqué : donc je suis prêt à toute éventualité. Je suis content, très content... Il y aura de la casse. Si je meurs, dites-vous que je serai mort en croisé... »

Il aimait son métier de pointeur, sa tourelle, sa pièce, comme un bon ouvrier aime son outil.

Du Bouvet, 7 mars 1915.

« Aujourd'hui, j'ai reçu le baptême du feu, *en vrai*, car j'ai ramassé plusieurs éclats d'obus sur le pont. Rien ne nous résiste. Il faut voir comme Anglais et Français travaillent. C'était beau. Je vous assure qu'on ne se fait pas l'idée qu'on puisse être tué, dans des moments pareils. Si vous voyiez avec quel entrain on va à sa tourelle, quand on rappelle au branle-bas de combat ! Un bon signe de croix, le chapelet dans sa poche, et offrir ses souffrances et sa mort à Dieu, s'il dispose ainsi : après cela, eh ! bien, c'est en chantant que l'on tire du canon ! »

Léon, son frère soldat, aujourd'hui missionnaire très loin, lui répondait :

« Tu as reçu la meilleure part. Tu vas revivre ces beaux jours du Moyen-Age, tu te rappelles bien le chant du *Jeune Garde*, dis ?

Aux jours fameux de notre histoire,
Sans peur les nobles chevaliers
Savaient, sur les champs de la gloire,
Cueillir des gerbes de lauriers.

« Si tu meurs en luttant contre ces terribles adversaires du nom catholique, quelle assurance de salut ! Si tu reviens, tu raconteras ta croisade. Ah ! l'on envie les grenadiers toujours victorieux de Napoléon. L'on envie plus justement encore, les anciens Croisés. Tu es plus que les grenadiers de l'Empereur, tu as l'héritage des croisés à reprendre. Je t'envie, moi qui n'ai à combattre que les Prussiens ; et tous nous prions bien pour toi, comme jadis ceux qui restaient au castel priaient pour leurs frères partis pour le pays du Christ... »

Charles, le troisième frère, cinématographe du Patro, qui, l'année suivante, allait perdre un bras dans la fournaise de Verdun, déclarait de même :

« Mon frère a de la chance. Son désir est enfin exaucé. Il coopère non-seulement à la délivrance de la France, mais aussi à celle de la Terre-Sainte, notre seconde Patrie. »

Le 18 mars, le *Bouvet* subit magnifiquement le feu des batteries turques. Yves, surveillant de tir, vit tomber un à un, dans sa tourelle, dix hommes

asphyxiés par le retour des gaz de la pièce endommagée. Il tomba onzième.

Presque aussitôt le *Bouvet* coula, entraînant avec tant d'autres l'enfant Croisé, pour jamais...

Alors son âme blanche reprit son libre essor, et son allégresse demeurera sans fin.

Le sergent François-Marie,

Pêcheur de goémon, Trappiste

Un dimanche après les vêpres, je m'enfonçai avec béatitude dans les demeures du « Château Intérieur » (1), lecture de tout repos, lorsque trois coups hésitants frappés sur ma porte me firent déposer le livre :

— Entrez, criai-je avec une méritoire résignation.

Un jeune paysan entra, l'œil clair, la figure très grave, le pas lent.

— Eh ! bien, François-Marie, tu as fini ton tour du monde ?

Le pêcheur de goémon, versé à la marine de l'Etat, avait en effet couru toutes les mers en deux ans.

— Oui, monsieur le Curé. J'ai fini mon service...

Il avait un air si malheureux que je répliquai :

— Mais... On dirait que tu brûles de recommencer ?

(1) *Œuvres complètes de sainte Thérèse de Jésus*, tome VI.

Il se décida tout d'un coup, et avec un regard suppliant :

— C'est que, monsieur le Curé, c'est aller prêtre que je voudrais.

— Ah !... Bien. Tu as vingt-quatre ans. En fait de latin tu sais tes prières. En fait de religion, tu n'as pas dû oublier tout ton catéchisme. Je crois que tu as passé ton certificat d'études, aussi, il y a dix ans. Hum !... Mon cher, tu aurais pu me parler plus tôt de cette affaire-là. Est-ce que ça t'est venu subitement comme ça ?

— Non, monsieur le Curé. J'y pense depuis quelque temps.

— Ce qui fait combien de temps ?

— Treize ans, monsieur le Curé : depuis ma première communion.

— Tu devais être possédé du démon muet, mon garçon, pour te taire ainsi.

— Je n'osais pas, monsieur le Curé. On est douze enfants, à la maison, et la ferme est petite. Sans le goémon, on ne vivrait pas. Alors...

— Oui, je sais. Mais vingt-quatre ans !...

Huit jours après, M. le Vicaire l'initiait aux mystères redoutables de *Rosa, la rose*, et le reste. Il fallait apprendre en même temps la langue française et la langue latine : pas commode. Par bonheur, la mémoire était insolente et l'ardeur sans bornes. L'élève progressa vite... Éclata la guerre...

Le latiniste redevint matelot de pont, fut versé à l'armée, passa premier soldat dès la première bataille. caporal à la deuxième, sergent sans lam-

biner. Il vit des coups durs. Il assaillit des Allemands retranchés dans un trou d'obus qui n'était qu'un nid de mitrailleuses. Il les eut. Mais le soir, après la victoire, il s'aperçut que son bras gauche était cassé.

« La vie sur cette terre, écrivit-il, est le chemin du Ciel et étant chrétiens nous devons être des Christs, n'est-ce pas ? Donc peines et souffrances pour nous. C'est régulier. »

Apôtre, naturellement, autant que beau soldat. Toujours écouté, parce que si bon. Et si adroit aussi !

Après une relève à Verdun, les hommes rentraient fourbus. Ils avaient eu grand-peine à trouver leurs postes en arrivant dans ce paysage lunaire qu'était devenu tout ce coin de France ; ils avaient tous cru que jamais aucun n'en reviendrait ; leur retour avait été anxieux, sous le tir de barrage ; ils n'en pouvaient plus. Ils allaient tête basse par les rues du faubourg.

Le sergent écrit :

« En vérité, nous n'étions que des tas de boue qui marchaient. On était sombre. On pensait aux morts. Voyant cela, je me mis à tirer sur les poignées des sonnettes. Mes quarante *bonhommes* en font autant, et les voilà ragaillardis. Si vous les aviez vus se redresser et rire ! Les officiers d'artillerie et du génie qui logeaient là souriaient de nous voir : mais avec quelle pitié pour nos misères !... »

Après l'armistice (et même avant, puisqu'il passa les derniers mois comme chef de cambuse

sur un croiseur fatigué), François-Marie reprit ses livres. Mais c'était désormais plus pénible, la guerre ayant comme paralysé les cellules de sa mémoire. Il s'acharna, il persévéra et nulle autre vie ne lui paraissant aussi dure que celle du Trappiste, il a quitté le caban et le col bleu pour le froc blanc : le Père « Benoît-Marie » a connu des jeûnes plus rigoureux au front, des couchettes plus dures, une obéissance plus douloureuse...

— Il n'y a qu'une chose, dit-il, et même deux, qui puissent compter comme difficiles : toujours se taire ; et puis, on a coupé ma barbe.

Les goémoniers, le soir, aiment raconter de vieilles légendes au coin du feu, interminablement, et la moustache terrible du sergent impressionnait les pupilles du Patro aux permissions...

Pauvre François-Marie ! et bienheureux aussi : tu as abordé au port définitif, et ta dernière campagne conquerra la vraie Paix.

Le sergent François, boulanger-pâtissier

François n'avait pas reçu au Patro sa première formation. Timide, gymnaste nul, acteur sans gloire, il avait passé, il était parti, sa trace avait été peu profonde.

A vingt ans il revint de la grand-ville, et tout de suite il fit figure de chef : un chef qui formait des élèves dignes de lui, et qui dérobaît au public la vue de son effort. Comme machiniste et déco-

rateur, il excellait, insensible aux brûlures, aux fatigues des stations ou des promenades dans les combles, et jamais mécontent de personne.

Quand il apprit que le Patro allait donner *Tarcisius*, il écrivit à M. le Vicaire :

« Vous ne vous en tirerez jamais tout seul. Je demande une perm de 48 heures. »

Il l'obtint, il la passa toute entière dans la salle du Patronage, prenant ses fantômes de repas sur un coin d'établi, dormant une heure dans un fauteuil chacune des deux nuits, et repartant pour sa garnison, pendant le dernier acte dont il avait posé tous les décors, dont il avait préparé le triomphe, — et du spectacle et des applaudissements, en toute simplicité il s'était privé de jouir.

Comme il avait vu les merveilles opérées chez les pupilles par le « Petit Conseil », il n'eut de cesse qu'un « Grand Conseil » n'eût été fondé pour les adultes. Sa joie rayonnait, à nos fêtes, quand il voyait les jeunes en masse communier. Car le vrai Patronage, pour lui, c'était la vie chrétienne infusée à haute dose à tous, aux « vieux » surtout.

Pas prêcheur et pas bégueule, certes ! Joyeux camarade au contraire, et malin. Sa partie d'échecs du dimanche était devenue légendaire.

Après un bout de causerie dans une des salles communes, il se levait :

— Tu viens, Charles ?

Et sans plus de façons, les deux partenaires descendaient dans le bureau du directeur, généreusement cédé à leurs savantes combinaisons.

On disposait les pièces sur l'échiquier. On allu-

mait une bonne pipe, et les deux coudes sur la table, les deux mains aux pommettes, on méditait de ces fameux coups, en tirant des bouffées... et cela durait des heures, jusqu'à l'heure de pétrir ou d'enfourner. De toute la semaine, cette bataille était la grande joie.

Des batailles plus dures l'attendaient.

Il fut de la retraite de Charleroi, de la victoire de Guise, du glissement sur Arras. Sous les obus, il évacua un ami (coureur cycliste dans le civil) qui ne devait pas survivre à sa blessure :

— Par bonheur, je trouvai une brouette, dit François. Je l'ai installé dedans. Il a pris son chapelet, et, lui égrenant, moi récitant, nous avons fini par arriver.

Combien de chapelets, de médailles-scapulaires, de bons livres, il distribua ! Combien de fraternelles discussions il accepta !

« Nous n'admettons, écrivait-il, aucune parole désobligeante sur notre religion. Si quelques jeunes chancellent, nous essayons de les ramener aux bonnes pratiques, de leur montrer les exemples de leurs anciens. Ils reviennent quelquefois. »

Combien de communions, de messes entendues, parce qu'il donnait l'exemple et savait parler ! Au cantonnement, au lieu des... choses ordinaires, les cantiques bretons s'élevaient, rappelant les airs du pays, et les vérités éternelles. Pour lui, il en était à la communion quotidienne.

— Ne croyez pas, disait-il, que cela vienne de la peur. La mort, je la brave et ne la crains pas. Les Bretons sont prêts à n'importe quels sacri-

fices. Cela vient de la race. Mais la religion nous rend supérieurs à nous-mêmes. Au plus fort du danger, quand on croit ne plus pouvoir en sortir, alors il y a encore la foi qui reste, et, par elle, on fait des prodiges.

Épuisé, il refusa de quitter ses hommes qu'il aimait et qui l'aimaient. Il se traînait, et les soldats se chargeaient avec joie de son fournement, — heureux même, à l'étape, de s'appuyer des kilomètres supplémentaires pour procurer au sergent une botte de paille plus confortable.

— Ma conscience me dit de rester, répondait-il aux instances des amis qui le voyaient dépérir. Je constate que tout est vanité ; et si je m'en retourne, je me consacrerai à mon salut.

En attendant, il étudiait son métier de soldat. Premier des chefs de section, proposé pour le grade d'adjudant, proposé pour le galon de sous-lieutenant, félicité par des généraux, il fut trouvé toujours trop clérical. Parti sergent, il devait mourir sergent.

Avant un rude assaut en Artois, il écrivait :

« Il y aura de la casse. Reviendrai-je ? J'espère que la Sainte Vierge encore me protégera. Mais c'est le devoir qui m'appelle. J'y cours le cœur content. Rien ne m'empêchera de l'accomplir ; je suis fort. Si je meurs, je prierai pour vous, vous prierez pour moi. Faites aussi mes adieux aux patronnés. Qu'ils travaillent pour Dieu, comme ils s'y montrent disposés depuis neuf mois. On attend le moment d'enjamber le parapet pour sauter sur les Boches. J'ai fait mon devoir, je le ferai jusqu'au

bout. Il arrivera ce que Dieu voudra. Il est le Maître. Adieu. Je vous quitte pour le devoir. C'est pour Dieu et la France. On part. »

Il tomba dès le matin, le bras traversé par une balle, une artère coupée. Treize heures durant, il dut rester dans un trou d'obus, avant d'être évacué. — Il en réchappa. Il fut fêté au Patronage ; il repartit. Du front, il demanda la fondation de l'Amicale des Poilus de la Paroisse, première ébauche des florissantes Unions de Combattants. Il vit son régiment fondre au feu, puis un deuxième, et un autre... il s'étonnait de vivre encore.

« Si je meurs, avait-il écrit en partant pour la campagne de Belgique, — c'est une chose qu'il faut prévoir, sans la redouter — pensez que j'aurai donné mon sang pour la Religion et la Patrie. »

C'est à Vaux-Chapitre, dans un assaut, que deux blessures à la tête et une troisième dans l'aîne, le couchèrent dans la mort. Au camarade qui essayait de le panser :

— Non, dit-il. Je vais mourir ici. Tu écriras chez moi. Mais toi, ne reste pas. Tu te ferais tuer. Va en avant.

Deux ans après, la médaille militaire promise depuis 1914 lui fut décernée. A la guerre, comme au Patro, nulle autre gloire que le rayonnement de son âme sur ses amis, n'aura été sa récompense.

Jean, dit Petit-Jean, fusilier-marin

Vous n'allez pas lui demander des leçons de mystique, n'est-ce pas ? ni même d'orthographe, je vous en prie.

— Ah ! dit Jean, si j'avais voulu mieux profiter de « l'école du soir » (1) au Patro, je serais pour le moins second-maître maintenant.

Il avait pourtant travaillé de son mieux ; mais le moyen d'apprendre, à dix-neuf ans, ce qu'il aurait fallu savoir à six ou sept ! Petit-Jean, dé-luré, bon vivant, boute-en-train, champion de course et premier tireur, spirituel et à qui, en vérité, il ne manqua jamais que d'être instruit, avait recruté pour le Patro toute la jeunesse de son hameau.

« Levé » pour la guerre, il fut dirigé bientôt sur Paris : les fusiliers-marins devaient, disait-on, assurer la police de la capitale. Petit-Jean ne décollera plus.

— Une capote, qu'ils m'ont mis ! à moi, un matelot ! Et porter le sac, par-dessus le marché ! Est-ce qu'on est des soldats, nous autres ?

(Le colonial dédaigne le « biffin » ; mais l'un et l'autre n'existent pas, aux yeux du marin.)

Cependant la Brigade fut expédiée vers Gand, et Petit-Jean se sentit revivre.

— Une capote, dit-il, eh ! bien, oui, c'est com-mode pour dormir. Et puis au moins on n'est plus des flics !

(1) Cours d'adultes.

Mais Gand était menacé par l'envahisseur. Il fallut retraiter.

— Ils m'ont mis après l'arrière-garde, en senti-nelle double. Je me demande pourquoi ? De suite, mon camarade a été tué. Qu'est-ce que vous vou-lez, j'ai continué tout seul, je ne pouvais pas faire autrement. Mais j'en ai tué ma part.

Bien abrité (!) derrière une haie, il s'adonna de tout son cœur au tir sur silhouettes. Après Dix-mude, c'est dans un tonneau qu'il se cacha pour abattre du Boche : « La chasse au canard », di-sait-il.

Il eut aussi des malheurs.

« Un obus, écrit-il, me jette à plat ventre et m'enterre. Je prie la Sainte Vierge de me sauver un peu : déjà je ne pouvais plus respirer. Deux ont été tués, un blessé. Je n'ai eu aucun mal, heu-reusement. Un voisin de la classe 15 aussi, me disait : « On ne s'en ira plus d'ici. » — « Pense pas à ça », que je lui dis. « Prends courage toujours, jusqu'à la mort et le bon Dieu te gardera. Moi je viens d'être enterré et je ne suis pas mort. Toi, tu n'as rien eu et tu te décourages. Si tous les hommes étaient comme toi, les Boches seraient heureux. »

A l'arrière, il logea chez « un vieux » de 73 ans qui lui dit :

— Pourquoi allez-vous si souvent à la messe ?

— Mon père et ma mère m'ont donné cette habitude-là.

— Alors, ils sont encore plus bêtes que vous. Moi, je n'ai pas été à l'église depuis mon mariage.

— Eh bien ! mon vieux, si tu avais voulu y aller et les autres aussi, probablement les gars de Bretagne n'auraient pas eu besoin de venir se faire casser la figure pour des gaillards de ton espèce.

« Voilà comme je lui ai dit, ajoute Petit-Jean. Et vive la France quand même ! »

Une autre fois, il entre dans un gourbi où de nouvelles recrues disaient du mal des « curés ».

— Qui est-il, l'imbécile qui dit des choses des curés ici ? fait mon Jean Gouin irrité. Je voudrais bien le connaître, pour lui parler cinq minutes.

Voici comment il raconta la suite en permission.

— Il y avait là un bleu avec de sales images, et un autre lui disait de les mettre aux hommes pour faire comme des scapulaires. Tout de suite je bouchai sa bouche à cette sale langue. Il ne faut pas chercher affaire aux autres, jamais. Mais il ne faut pas que les autres cherchent affaire à la Sainte Vierge, non plus. Quand j'eus fini de le ramasser, je lui dis :

— Eh ! camarade, tu es content, maintenant ?

D'abord il ne disait rien, et puis :

— Oui, c'est vrai, je suis allé trop loin.

— Eh ! bien, pour moi je suis chrétien et je ne suis pas peureux, camarade. Toi, tu as honte de dire que tu as un scapulaire sur toi. Et pourtant tu as.

— Oui, j'ai.

(Je voyais le lacet sur son cou. Ce n'était pas malin de deviner.)

— Alors, lui dis-je, il faut une religion pour

nous tous, puisque nous sommes, des enfants du Paradis. Rappelle-toi ça.

« Et tous les autres se mirent à rire de lui » conclut le chevalier improvisé de Notre-Dame.

Vous pensez bien que le gaillard ne peut pas se confesser comme une petite carmélite dans son cloître.

— Je ne suis pas tout à fait plongeur à cheval. Marin à cheval, tout de même. Oui, j'avais un ordre à porter. J'ai attrapé un bourrin pour aller plus vite, et voilà que je rencontre un aumônier à trois galons ; un vieux d'au moins 58 ans, à pied. Je le salue. Il me salue. Tout d'un coup, une bonne idée me vient :

— Capitaine, je voudrais bien me confesser.

— Bon, dit-il. Restez sur votre bête, je marcherai à côté. Allez-y.

« Les boches ont dû nous voir puisqu'ils nous marmitaient, mais ça ne me faisait pas honte. A la guerre comme à la guerre. »

Petit-Jean, qui a tué beaucoup, ne garde pas rancune à ses victimes :

« Quand j'ai vu les prisonniers arriver, il y en avait un surtout qui était maigre !..... Je lui ai donné mon pain, quoi ! Le type s'est mis à pleurer en mangeant. Alors j'ai pleuré aussi, je lui ai dit :

— Qu'est-ce que tu veux, sale boche ! Le beurre est resté à la maison. Va le chercher, si tu peux. Moi je n'ai pas mieux.

« Voilà qu'il voulait m'embrasser. Ça m'a fait

rire, et je l'ai passé aux autres pour l'emmener à l'arrière ».

Laissez-moi vous dire un dernier trait de ce garçon, ou plutôt vous copier encore une de ses lettres :

« De dix heures à quatorze, on avait tenu. Mais tournés par l'ennemi, on déguerpit, le second-maître et les dix survivants de la section, traversant tout sous les balles et les obus... Mais il fait nuit, on perd la trace du régiment. Le gradé m'envoie chercher de l'eau. Quand je reviens, plus personne. Ma foi ! je me couche dans une grange et je dors. Le lendemain, je trouve un régiment. Pas le mien ! Je marche toujours et le soir je finis par promettre deux sous à saint Antoine... »

» Deux heures après, j'étais dans ma section et je ne regrette pas mes deux sous ».

L'innombrable clientèle du saint lui fournit-elle souvent l'occasion de pareilles trouvailles ?

C'est le même Petit-Jean qui, partant pour un assaut, écrit paisiblement :

« Le travail m'empêche. On les possède. C'est un tintamarre d'enfer, J'ai expédié tous les billets du Rosaire vivant aux camarades de la dizaine. Mais je n'ai pas pu leur écrire avec. On ne fait que se battre. »

Petit-Jean passa de la Brigade aux Chalutiers de la Méditerranée, qui lui firent regretter Dixmude. Deux ans après, il crut avoir « trouvé le filon » en devenant aéronaute. Il se trompait. Ce-

pendant il n'en voulut pas à la Providence. Il est revenu de la guerre.

— Ah ! monsieur le Curé, quand on a revu pour toujours le clocher, les hommes qui revenaient, alors on s'est mis tous à pleurer.

Mais vite, comme honteux de s'être attendri, il ajouta :

— Et quand je serai vieux, quand les petits enfants me demanderont : « Eh ! bien, tonton Jean, qu'est-ce que vous avez vu à la guerre ? » je leur répondrai : « J'ai été sur terre, sur mer et en l'air, mes petits. La vie était intéressante. On avait fait son sacrifice. et on était paré. Mais la Sainte Vierge était avec moi, et Jean Gouin mourra dans son lit ».

Ses yeux bleus, si profonds et si clairs, riaient à la vie...

Jean-Marie, Acteur A.M.D.G.,

Conseiller de fabrique

Si j'étais romancier, et non un pauvre vieux curé sur le bord de la tombe, je commencerais ainsi ce paragraphe : — Nul ne saurait retracer la surprise démesurée qui se peignit sur le visage de Jean-Marie, conseiller de fabrique, lorsque M. le Vicaire lui jeta cette demande à brûle-pour-point :

— Jean-Marie, voulez-vous accepter un rôle dans notre pièce de Noël ?

Le malheureux interpellé eut un regard de détresse.

— Mais, dit-il, j'ai cinquante ans et jamais pareille idée ne m'est venue.

— Sans doute. Mais nous donnons une Pastorale ; il faut beaucoup de monde ; vous feriez un saint Joseph merveilleux ; et quand je dirai à d'autres « vieux », que vous venez, ils viendront.

— Croiriez-vous vraiment que je puisse m'en tirer ? objecta l'humble Jean-Marie.

— Si je ne l'avais pas cru, serais-je venu ? Il s'agit de donner plus de gloire au bon Dieu, à notre petite manière.

— Si c'est pour le bon Dieu, je ne puis rien refuser.

— Merci. J'étais bien sûr.

— C'est égal, débiter sur les planches à mon âge !...

Du qu'en dira-t-on, de la fatigue, de la mémoire rouillée, des soirées quiètes et douces avec les petits-enfants, d'exigences redoutées pour l'avenir..., pas un mot. C'était pour le bon Dieu, et Jean-Marie ne voyait pas d'obstacles.

Quel homme était-il ? Oh ! dans sa jeunesse, il avait conduit la diligence avant que le chemin de fer n'eût poussé jusqu'à notre brousse maritime, et il s'était acquis une renommée, comme tout bon postillon. Après quoi, il avait fait valoir lui-même ses terres, et la Providence avait béni son travail. Quand l'âge des honneurs avait sonné, tout naturellement ils étaient allés à lui, parce que la souveraine dignité de sa vie, son esprit surnaturel, et je ne sais quel air déjà patriarcal, avec l'étendue de ses relations l'avaient imposé à tous.

Il présidait la Caisse Rurale : poste épineux qui exige autant de doigté que de ferme bonté. Parmi les « Hommes du Sacré-Cœur », peu comprenaient comme lui l'Adoration réparatrice, peu souffraient comme lui de l'athéisme officiel, et sur la fin, quand ses membres lassés ne suffirent plus à l'effort agricole, il se plut à passer devant le tabernacle les heures que les œuvres et la famille lui laissaient.

Tel était Jean-Marie, acteur impromptu. En saint Joseph il fut admirable de noblesse, de foi, et même de ressemblance. Autour de lui, les amis de son âge suivaient son exemple.

A François-Marie, couvreur de son métier, et bon comme du bon pain, le Vicaire s'était adressé pour un rôle qui, d'emblée, avait été refusé.

— Mais Jean-Marie a bien accepté, lui !

— Oh ! monsieur le Vicaire, alors il faut bien que je dise oui ; mon vieux compagnon de chasse ne peut pas rester sans moi, vous pensez bien. On va toujours ensemble nous deux.

Quand la guerre éclata, Jean-Marie sexagénaire se demanda si son devoir n'était pas de s'engager.

— Je suis encore solide, dit-il. Je tire la bécasse et le lièvre comme à trente ans. Tout mon monde est établi. Pourquoi rester à la maison ?

Il fut empêché de partir, et ce fut tant mieux pour la paroisse. Pour la première fois, je le vis fâché.

— Trop jeune en 70, trop vieux en 14, avouez que je n'ai pas de chance.

Il mourut d'un cancer, pendant la guerre, avec la sérénité des saints.

— Pour la victoire... Pour la conversion de la France... furent ses derniers mots.

Les petits jardiniers du Patro

Ils sont deux, trois, quatre petits...

qui creusent un grand trou, un vrai grand trou, dans la cour du patronage : mission de confiance. Il s'agit de cacher les résidus de carbure, issus du générateur d'acétylène.

Ils se relayent pour les pelletées de terre, qui sont à leur échelle. Quand ils se reposent, ils rêvent, ils font des projets : Perrette dut compter parmi leurs ancêtres. L'idée leur est venue qu'avec toute cette bonne terre soulevée, on pourrait bien faire des jardins. Et même avec la terre « restée tranquille ».

— Des jardins à nous, Monsieur ?

— Ici ? dans la cour ? mais les jeux démoliront tout. Mais vous n'aurez pas de patience.

— Oh ! si, Monsieur, vous verrez.

Les yeux supplient avec tant de candeur que M. le vicaire se laisse toucher.

Le plus sérieusement du monde, mètre en main, quinze jardins sont mesurés, en bordure des murs de clôture. A trois jardiniers par « concession », voilà quarante-cinq pupilles contents.

Mais cette merveille fait des jaloux, et il manque du terrain. Les petits réfléchissent, ils regardent, ils examinent, ils découvrent :

— Un arbre est mort ici, Monsieur.

— A côté, l'autre est presque mort, Monsieur.

— On n'a qu'à les abattre, ça fera de la place, pour tout le monde.

On les abat. On nivelle les plates-bandes. On les divise en lots égaux. On tire au sort les lots : déjà ces petits distinguent entre bien exposés et mal exposés. Et c'est une émulation, et des yeux brillants, et des trios qui se forment, et M. le Vicaire renseigné à miracle sur les affinités et les préférences de ses enfants : et la joie est complète.

Le 21 mars, en la fête de saint Benoît, le grand moine dont les fils ont défriché combien de millions d'arpents, le règlement des « Jardins ouvriers » fut lu, avec solennité, aux participants émus, — et la terre livrée à ces enfants des hommes.

L'institution était, vous n'en doutez pas, destinée à survivre aux siècles. Dès l'an 2000, une fête immense devait réunir les familles des travailleurs. Les récoltes, en attendant, fournissaient tous les pots-au-feu, y compris celui du presbytère. Fraises, radis, parmentières et le reste, fleurs de toutes couleurs et de toutes grandeurs, quelles merveilles n'allaient pas éclore !

Il y en eut... Mais un velousel (1) malencontreux endommagea trop tôt les jardins, qui souffrirent assez pour décourager leurs maîtres désolés.

Toutefois un résultat fut acquis et dura. Après avoir vu dans une séance de projections Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, Eugène et Popold se bâtirent un ermitage, sorte de gourbi arabe dont trois pierres plates composaient le foyer, qui abrita

(1) « Carrousel » de bicyclettes fleuries.

leurs pieuses et brèves méditations du jeudi. Une crèche bethléémite, avec terrasse, fut le refuge établi par Edmond et Joseph contre les séductions du monde : enfances naïves, mais révélatrices.

M. le Vicaire avait observé les camarades plus allants, les hommes d'initiative, les chefs en herbe. D'eux-mêmes, sans y penser, ils se groupaient autour de lui quand il rentrait de l'Œuvre au presbytère ; et ils lui prodiguaient récits, prières et conseils : ce fut un trait de lumière.

Il fit élire le Conseil des petits, dit encore le « Petit Conseil, » dont chaque membre reçut le soin d'un service bien délimité. Joseph reçut la bibliothèque, Laurent la gymnastique, François les jeux, Pierre les jardins, Stéphane les projections, Vincent la sacristie, Louis le contrôle des présences, Alfred l'équipe des « Travailleurs » recrutés par lui pour la bonne tenue des salles... Et ne croyez pas que nous n'avons là (car le Petit Conseil a survécu à toutes les tourmentes) que l'ombre vaine d'un grand nom : c'est à voir l'efficacité de son œuvre que les adultes désirèrent l'imiter parmi eux.

Le petit Conseil se chargea d'imprimer (!) le bulletin du Patro, d'abord pour aider M. le Vicaire, puis pour le remplacer, — non sans béatitude. Des records furent établis. Louis et Laurent tirèrent 1.200 pages à l'heure, vainqueurs du tournoi. Ils détiennent toujours le record du « quart d'heure lancé », avec 400 pages en 15 minutes. Ah ! mais !...

Pierre à onze ans, mourut en petit saint. Tombé malade subitement, il se vit aussitôt perdu, et dès le deuxième jour :

— Allumez le cierge bénit, dit-il, il est temps.

Puis sur la fin :

— Mon Jésus, qui avez tant souffert pour nous, je vous offre mon mal. Ayez pitié de moi.

Le petit Conseil se réunit le soir des funérailles.

— Monsieur, dit-on à M. le Vicaire, nous avons arrangé entre nous, si vous voulez, que tous les matins un de nous communiera pour le Patro, pour les vivants et les morts. Le dimanche on ira deux. Et on priera pour le Conseil, pour les adultes, et pour vous.

Plus tard, le « tour de communion » s'étendit à tous les pupilles et il fallait voir le zèle des conseillers pour relancer leurs équipiers !

— On n'est pas des lâcheurs et pas des pleutres, nous autres.

En effet, le goût du sacrifice peu à peu se développait en eux, à force de sacrifices.

Pendant la guerre, un admirateur de leur dévouement avait envoyé pour eux des chocolats extra : en telle abondance que M. le Vicaire invita les soixante petits de ce dimanche à la distribution. Les boîtes furent ouvertes sous les yeux déjà... dévorants. Les chefs de service allaient passer autour des tables lorsque Laurent s'écria :

— J'ai une idée, Monsieur.

— Tu n'en as que trop, malheureux. Dis toujours celle-ci.

— Voilà. Au lieu de manger ça, si nous envoyions aux poilus du Patro, au front ? »

Une tempête d'acclamations lui répondit... Et ainsi fut fait.

Je laisse à penser la joie des « grands » dans la tranchée quand ils reçurent, avec les cartes signées par les petits, le dessert touchant.

Pour aider mieux encore leurs frères en danger, tous s'inscrivirent dans le *Rosaire vivant*. Et quand les permissions du front furent décrétées, quelle joie de part et d'autre, parce que les cœurs de tous n'en faisaient qu'un !

Le *petit Conseil* recevait de certains abonnés (gratuits) du Bulletin du Patro, parfois des gâteries, parfois quelque menue monnaie, — qui était fidèlement versée à la bourse commune. Ils avaient pensé la vider toute pour les prisonniers de guerre, ou pour « les grands » encore. M. le Vicaire leur suggéra de s'en servir pour un pèlerinage en commun à Lourdes.

— A Lourdes ! En 1916 ! on n'aura jamais de quoi payer !

— C'est là qu'on obtiendra le miracle de la victoire. Donc, économisez.

Je présume que plus d'un bienfaiteur aida fortement les futurs pèlerins, bien que je n'aie jamais demandé aux mains gauches ce qu'avaient fait les mains droites. Je sais que douze enfants partirent, et qu'ils firent sensation. Pieux comme des anges, polis comme des marquis, exacts comme des rois, un archevêque les choisit pour sa Garde

personnelle, un inconnu voulut payer une part de leur pension, et des poilus blessés, par eux secourus, les acclamèrent au départ. Leur fatigue avait pu être écrasante, la chaleur et la soif très dures, les nuits trop courtes : nos petits avaient pensé aux tranchées, et ils s'étaient tus.

Ajouterai-je, tout bas, que des poilus pleurèrent quand ils connurent le geste affectueux, et méritoire malgré la joie du beau voyage, de leurs cadets s'imposant pour eux cette semaine peineuse ? (car la plupart des pèlerins maigrissent sensiblement).

Vous vous demandez, je crois, si parmi ces douze quelque Judas, qui sait ? Par l'effet de l'âge et des compagnies ?...

Notre Yves l'avait craint comme vous. Il avait écrit :

« Il y en aura sûrement quelques-uns qui feront la mauvaise tête. Mais ils reviendront bien comme les autres. Est-ce que nous n'avons pas été comme eux dans le temps ? bien vite ils se diront : « Où est le Patronage ? Vivement qu'on y retourne ! » Car croyez bien que c'est le refrain qu'on chante ici. »

Or un de nos anciens « petits », partant pour la marine de l'État, écrivit ces lignes, si filiales :

« Vous n'êtes pas tranquille parce que je vais sous-marin. Que voulez-vous ? Il faut que les jeunes se dévouent. Nous, nous n'avons pas de famille à nourrir comme les vieux. Et quand on a la conscience en règle, est-ce que l'on doit craindre ? On doit être fort et paré. On brave tout.

« Vous craignez que je me laisse aller aux mauvaises compagnies. Ne pensez pas ces choses-là.. Quand on vous connaît comme je le fais, eh ! bien, on n'est pas un ingrat... »

Cette lettre n'arriva qu'après son auteur. Celui-ci, ayant posté la missive, imagina qu'il aurait plus d'éloquence qu'elle ; il prit le train, et s'appuya ensuite quarante kilomètres de bicyclette, pour venir plus vite nous rassurer.

Mais les autres, dites-vous ?

Aucun n'a déserté. Tous servent le Seigneur « avec honneur et fidélité » comme disent les certificats des marins. Et Jésus a pris pour Lui cinq membres du premier Petit Conseil. Deux vont être sous-diacres, un est prêtre, et les deux autres... vous vous rappelez que les jardins furent inaugurés en la fête de saint Benoît, patriarche des moines d'Occident ? les deux autres sont moines de saint Benoît, et ne conçoivent pas plus grand bonheur au monde.

Ces jardins, en vérité, portèrent des fruits que monsieur le Vicaire n'en avait point attendus.

Céline et Armelle, Missionnaires

Céline est grande, la taille souple, le visage régulier, le regard très pur d'une enfant qui voit par-delà les fanges de la vallée de larmes ; elle est tout cœur.

Armelle est petite, le corps penché un peu, les traits presque durs, si les yeux ardents n'y met-

taient un rayon de lumière qui les fait épanouir, vive au possible : une volonté qui ne pliera pas.

Armelle et Céline s'aiment comme deux sœurs.

* * *

Armelle est d'une lignée où les missionnaires se comptent — qui sait ? — par dizaines. Un de ses frères est en Corée, un de ses oncles à Ceylan, deux cousins au Cameroun, etc, etc. Elle-même pense que l'apostolat d'un demi-continent lui suffirait à peine. Elle fait l'école à une centaine de petites filles de la grève.

Céline est la fille d'un anticlérical, d'un ancien anticlérical : car elle a mis de l'eau dans le vin paternel. Musicienne, à qui seuls ont manqué le temps et les auditions, elle a gémi quand l'organiste usée par trop de labeurs a dû longtemps délaïsser la tribune. Elle a câliné son père. Elle l'a invité à venir l'entendre à l'église, comme si déjà la permission de pactiser avec l'infâme réaction lui avait été octroyée. Elle est organiste suppléante, et « Papa » ne manque pas une grand'messe quand elle joue. Il fera mieux, à la longue.

Armelle a chanté auprès de Céline. Les deux enfants se sont comprises, se sont aimées.

* * *

Le père d'Armelle vote toujours pour le bon « parti », le père de Céline vote toujours contre.

Il est arrivé qu'un frère d'Armelle, on se demande encore pourquoi, s'était engagé à travailler pour le mauvais candidat ; il a même commencé.

Son père est allé à lui, sur la place publique.

— Depuis quarante ans, a-t-il dit, ton père a donné le bon exemple. Moi, vivant, tu ne donneras pas le mauvais exemple. Ou bien tu n'es plus mon fils. Rentre à la maison, et n'en sors plus d'aujourd'hui, ou tu n'y rentreras jamais.

Armelle a pris son frère par la main ; elle l'a conduit où le père disait, et le frère n'a plus désobéi.

Le père de Céline, une fois, a voulu travailler pour la mauvaise cause. Il n'a pas écouté les prières de sa fille. Il a promis de présider une réunion « avancée ». Sur le chemin, il a trouvé Céline, une Céline qu'il n'avait pas connue. Respectueuse, mais vibrante, qui suppliait encore, mais qui tout autant commandait. Elle écoutait, mais elle se faisait encore plus écouter... et parce que son indignation contenue ne se cachait pourtant pas, le père eut peur d'histoires possibles, il rentra sans avoir présidé — et Céline radieuse était suspendue à son bras.

Ce soir-là, les deux sœurs ont pleuré ensemble.

* *

Armelle a dit à Céline un jour :

— Je ne suffis plus à la besogne, à l'école de la grève. Ne voudrez-vous pas venir m'aider ?

C'était une parole déraisonnable, et qui prouvait combien la dévotion trouble les jeunes cervelles, leur rendant indiscernable la limite du possible et de l'impossible, et même du convenable.

Céline à l'entendre a tressailli de joie : n'était-ce pas le grand Ami qui l'appelait par les lèvres de sa petite sœur ?

— J'irai, Armelle. Combien merci !

D'abord elle a offert les roses de son jardin à la Vierge Immaculée, Reine des Vierges. Elle a meurtri ses épaules innocentes sous les coups d'une discipline féconde, tandis qu'Armelle se ceignait de fer. Et puis, quand l'ensorceleuse a pu aborder son père :

— Allons, lui a-t-il dit, tu fais de moi ce que tu veux. Qu'exiges-tu encore de ton humble esclave ?

A la réponse, il a sursauté.

Mais elle a dit : « Oh ! père » avec un tel accent, et un tel afflux de grâces assiégeait la pauvre âme rebelle, qu'il a murmuré en tremblant :

— Ils te tueront, ma pauvre petite. Mais puisque tu désires...

Et Céline, avec Armelle, est devenue maîtresse d'école.

* *

L'école est bien loin — plus d'une lieue — et le Pain vivant n'a point de demeure permanente à la grève, et les âmes virginales ont faim. Le jeudi, le dimanche, l'église paroissiale leur dispense l'ali-

ment divin. Mais cinq jours sans Jésus, qui pourra les supporter ?

Dans le grand vent de mer, dans la nuit glacée des hivers, comme dans l'aurore à peine éclosée des étés, tous les jours Armelle et Céline marchent vers l'Emmaüs eucharistique, à jeun, et reviennent à jeun, leurs cœurs pleins d'allégresse.

Après une tempête, je les rencontrai sur la route boueuse. Elles allaient, serrées l'une contre l'autre, silencieuses et rapides, parce que l'heure de la classe pressait, et il fallait tout dire à l'Hôte aimé, avant qu'il n'eût disparu. Leurs faces rayonnaient. Je leur demandai (ne suis-je pas leur vieux père, à ces petites ?) :

— Mes petites filles, ne craignez-vous pas ces fondrières ? Elles sont abominables. De l'eau glacée, et si sale !

— Père, s'écria Céline, on ne regardait que le ciel.

Doucement, tandis que je m'éloignai, Armelle saisit la main de Céline, et leurs âmes s'unirent plus fort, en Jésus.

* *

A la fin les deux sœurs me sont venues trouver, timides pour la première fois, et je vis qu'elles avaient pleuré.

Mon vieux cœur se serra. La joie et l'immense chagrin que je prévoyais depuis longtemps allaient-ils m'être révélés ?

— Père..., dit Armelle.

Elle ne put achever. Elle regarda Céline, et Céline luttait contre ses propres larmes.

— Vous voulez partir, mes petites filles ?

— Oui, Père, dirent-elles dans un soupir.

— Missionnaires, sans doute ? Et sous l'habit de saint François ?

— Oui, Père, si vous permettez.

Pouvais-je les disputer à l'Epoux des vierges ? Je les bénis. Elles partirent. Et je fus incapable de souper, — comme Rachel, j'imagine, le jour qu'elle pleura ses enfants et ne voulut pas être consolée.

Comment le père de Céline, comment leurs parents se résignèrent-ils ? La grâce fait des miracles, je pense.

Armelle et Céline firent ensemble leur noviciat.

* *

Armelle reçut le don des larmes avec surabondance. Six mois d'une désolation quasi-infernale n'épuisèrent point son courage. Elle tint.

Céline goûta les célestes consolations. Mais elle dut laisser enfermer son pauvre corps dans un corset de plâtre ; et si elle ne fut pas exclue du Jardin fermé, c'est que ses maîtresses saintes avaient reconnu en elle une privilégiée de l'Homme de douleur.

L'une et l'autre aujourd'hui travaillent à la

vigne du Seigneur. Céline connaît les tracasseries et l'orgueil des Turcs. Armelle éprouve le brigandage des Mongols et des Chinois. Ni Armelle ni Céline ne reverront jamais ni leur école de la grève, ni le clocher de leur église bretonne... jamais elles ne se reverront en ce monde.

Leur vieux Père ne les reverra plus... Et maintenant qu'il vous a conté leur histoire, il rend grâce au Dieu qui se plaît parmi les lys, mais à son Magnificat sincère, ah ! quel Fiat il ajoute, et de quel cœur qui saigne !...

Turba magna.

Les petits, les crottés, les sans grade

Vous n'allez pas croire que j'ai choisi quatre ou cinq types, parmi les milliers de paroissiens que j'ai baptisés ou connus, pour les monter en épingle et les offrir, tels des sommets d'humanité (!), à votre admiration. J'ai pris dans le tas, et leurs âmes n'étaient que pareilles à cent autres, à mille autres, de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Qu'il y ait eu et qu'il y ait des ombres à Sainte-Marie, je vous l'ai dit, et je ne m'en dédis pas : mon dessein n'était pas de m'étendre là-dessus.

J'aurais pu vous vanter l'artilleur Ernest, qui serait « allé Trappiste », lui aussi, s'il n'était tombé pendant la retraite de juillet 1918. Une de ses citations, si vous voulez : « A tiré toute une nuit, quoique ayant eu un tympan brisé

dès le début de l'action, et le visage tout en sang. Pris dans une nappe de gaz délétères et sous des obus empoisonnés, seul avec un servent, a continué le tir de barrage, et a contribué ainsi puissamment à arrêter l'ennemi ».

Leur bravoure n'est pas d'une rigidité contre nature, et Olivier l'avoue : « Le moral est potable à peu près. Mais en rentrant de permission, quand on tombe de suite en première ligne, on n'est pas beaucoup combattant ».

Mais il y a des joies.

Le second-maître fusilier Daniel, écrit de Corfou :

« J'ai eu l'honneur de descendre à terre avec une escouade et un sergent, pour aller prendre le château de Guillaume II (qui est appelé l'Achilleon). Aussi pensez si j'étais content. Nous avons surpris les habitants dans leur sommeil, et nous avons profité de les ramasser tous.

« Avec un de mes matelots, j'ai hissé le pavillon français sur le château de Guillaume, et à présent il y flotte. Nos soldats sont fiers là-dedans. »

Daniel aussi, sans doute.

Les joies surnaturelles sont goûtées, ou les pensées chrétiennes.

François, qui est cultivateur dans le civil, écrit de Macédoine :

« Ceux qui n'ont pas la foi, vivent comme des animaux. Mais nous, qui savons que nous ne sommes pas de ce monde, nous dont l'esprit s'envole vers notre Créateur, nous ne pourrions jamais assez remercier nos parents et nos prêtres de nous avoir enseigné la vraie religion. »

En effet, quand il a gravi les rudes montagnes, voyez s'il a profité du catéchisme :

« J'ai fini mon chemin de croix. Ou plutôt peut-être, on peut dire que je n'ai fait que la première station. Le voyage a duré quatre jours. Monter et descendre, tout le temps ; jusqu'à deux mille six cents mètres. Descendre était pire. Des sentiers de mulets seulement, et dans beaucoup d'endroits, un mètre de neige. Un peu partout, des loups. En route j'avais en vue la Passion de Jésus-Christ, qui a sué l'eau et le sang... »

Joseph, notre plus ancien acteur, paysan, n'est pas moins net :

« Il y a des jours qu'on ne peut pas ravitailler. Mais nous sommes en carême ; rien à dire. »

Le sergent Gabriel qui a quatre petits enfants, écrit de Verdun :

« Un bon chrétien ne doit jamais reculer devant aucun sacrifice. Consolez nos femmes. Nous nous reverrons. Si ce n'est dans ce monde, ce sera dans l'autre. »

Vous pensez : « Ils parlent « curé » à un curé. Ils s'adaptent. » Écoutez.

Le pauvre maçon Pierre-Marie, qui devait avoir la mâchoire emportée le lendemain, répondait ainsi, il y a dix ans, à votre doute :

« Nous risquons un peu de notre vie tous les jours. Mais n'importe, ne désespérons pas : Dieu est bon. Les croix qu'Il nous donne ne sont que pour mieux mesurer notre amour pour Lui... Tous les camarades de la paroisse ont de très

nobles intentions : On reçoit d'eux tous les jours des lettres pleines d'actes de foi. »

Vous avais-je trompé ?

Un cantonnier de la Voie Sacrée, cantonnier de son état :

« Si je voulais travailler aux foins le dimanche, je gagnerais de l'argent. Mais non, pas de travail volontaire ce jour-là. »

Mieux encore, trois prisonniers de Maubeuge, en détachement agricole, refusent de travailler le dimanche, malgré toutes les menaces, malgré les sévices, malgré la faim.

« Pierre (un couvreur) a refusé de travailler aux munitions pour les Boches, disent-ils, et il n'a pas regretté d'avoir eu quinze jours de cellule. Nous autres, nous ferons comme à la maison, nous ne travaillerons pas le jour du Bon Dieu. »

Ce qui n'empêche pas mes enfants de rire à l'occasion.

Jean-Marie, embarqué sur un bateau de commerce armé, raconte qu'une torpille de sous-marin a coupé son chasseur en deux. Il a fait de son mieux son acte de contrition en mettant sa bouée. Après quoi, ce sont les figures effarées des dormeurs qui l'amuse, et le sang-froid d'un camarade qui répète : « Mon quatrième torpillage ! ils ne m'auront jamais ! » Et surtout le calme d'un vieux lieutenant, dont les hommes avaient dit : « Le jour qu'on coulera, il mourra de peur, » et qui se révéla plus héroïque que ces héros.

Un autre Jean-Marie, spécialiste des patrouilles, se raille joliment : « Ici, on mange et on boit à

coups de hache : le pain et le vin sont gelés. On est des grognards de la Grande Armée. »

Le grenadier Pierre : « Les gros rats, comme les Boches, ont parfois des attitudes agressives : vous les voyez nous vaincre ? Non ! »

Goulven plaisante (sans conviction) une médaille bien gagnée au guet-apens du Zappeion. « J'aurai la médaille commémorative. Ce ne sera pas grand'chose, mais ça complètera la batterie de cuisine, toujours. »

Faut-il vous parler de Silvain, que ses compagnons de misère aux camps allemands surnommèrent « l'apôtre », l'ayant élu pour président du Comité de secours ? — « Il a sauvé bien des vies de prisonniers, celui-là ! disait un rescapé ; et il n'avait pas peur des boches. »

Ou son frère, qui avait sauvé sous le feu son commandant blessé, et qui, boitant très bas depuis un éclat d'obus presque mortel, avait exigé du major son exeat pour retourner au front ; et le front c'était Verdun !

Et ce colosse, que j'avais sauvé tout enfant du ruisseau où il se promenait, vêtu d'une demi-culotte et d'une ficelle en bandoulière, et qui mourut en sonnant la charge !...

Mais si je vous contais toutes mes gibernes, vous dormiriez. Je finirai par deux mots de leur affection, de deux marins.

« Ah ! vivement revoir le Patro, qui était pour moi comme la maison paternelle. Maintenant,

juste quand nous pouvions lui devenir utiles, comme des voleurs nous nous sommes éclipsés, en vous laissant pour ainsi dire sans poteaux pour supporter la poutre. Je ne pensais pas que de le quitter aurait été si dur. »

Et cet autre (mais il est tout à fait irrespectueux et vous le condamnerez comme moi) :

« Après le bombardement d'Abaka, j'ai fait visite à un Père dominicain. Vous savez, son bureau est tout à fait comme à Sainte-Marie. Un vrai musée en désordre. Je n'ai pu m'empêcher de lui en faire la remarque. Il souriait. Moi aussi. Et je pensais à ce bon vieux temps où, tranquillement assis dans votre grand fauteuil, j'écoutais la bonne parole... »

Un ami de Sainte-Marie s'était étonné. Il avait écrit :

« Les lettres citées au Bulletin du Patro m'étonnent absolument, et par le ton et par la forme. Ne les arrangez-vous pas, un tout petit peu ? »

En réponse, il reçut un paquet de neuf lettres, reçues ce jour même au Patro. Il les lut, et voici ses impressions :

« Vous ne sauriez croire à mon étonnement de voir si réels dans l'original les sentiments seulement esquissés dans le Bulletin. Ce ne sont pas seulement des extraits qu'il faudrait faire lire. Il serait encore mieux de conserver précieusement ces lettres, de les cataloguer, et, au jour de la paix victorieuse, d'en faire un recueil, véritablement un Livre d'or, dont Sainte-Marie pourrait s'enor-

gueillir à juste titre... Vous savez combien peu j'aime ce que le poilu appelle le chiqué. Vos hommes et le Patro n'en font pas. Soyez donc sûrs que vos enfants sont tous de mes amis, et qu'ils me font aimer davantage l'œuvre qui a su faire d'eux les hommes qu'ils sont. »

Cet ami ne savait pas la réponse primesautière de Marcel au caporal qui l'interpellait :

— Mais ton curé et ton vicaire, tu te ferais tuer pour eux, on dirait ?

— Sans hésiter, bien sûr ! Et pas moi seulement, mais tous ceux du Patro.

Le moyen, dites-moi, de n'aimer pas ces braves cœurs ?

A CELUI QUI VIENT CELUI QUI S'EN VA

ADIEU !

En revivant des souvenirs de luttes, ô ami inconnu qui venez quand je m'en vais, mon vieux cœur a frémi. Il songeait à ceux-là qui furent les fils de ma jeunesse et qui restent l'orgueil et la joie de mes années suprêmes, à ceux dont la vie fut ma vie, que j'avais reçus tout enfants et dont les fils, les petits-fils et jusqu'aux arrière-petits-fils repeuplent à l'envi la paroisse et nos œuvres.

O vous que j'ai tant aimés, et qui le saviez bien, vous, mes fils, mes amis, ce n'est qu'avec des larmes dans les yeux et une angoisse au cœur que je vous dis adieu.

Peut-être de m'émouvoir ainsi témoigne d'une certaine décrépitude, d'un retour en enfance ? Je ne suis plus qu'un incapable, je l'avouais en commençant.

Mais, quand même, je remercierai Dieu qui m'a gardé toujours, à travers toutes les vicissitudes de la vie, le cœur d'un petit enfant. Adieu.

Mon ami inconnu, mon successeur, le vieux curé de Sainte-Marie vous passe le flambeau... Pour nos enfants, vous serez la lumière du Christ.

Chandeleur 1926.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

CHAPITRE I

Relèvement religieux et moral d'une paroisse de campagne, par l'abbé MÉTHIVIER (1885), Bray et Rétaux, Paris.

Manuel de l'Apostolat de la prière, Bureaux du *Messenger*, Toulouse.

Manuel des Hommes, Bureaux du *Messenger*, Toulouse.

Manuel des Zélatrices, Bureaux du *Messenger*, Toulouse.

La Croisade eucharistique, Bureaux du *Messenger*, Toulouse.

Prêtres de France, Editions Spes, Paris.

Initiatives, Editions Spes, Paris.

POUGET. — *Guide de l'Ecole libre*, Editions Spes, Paris.

Manuel pratique d'action religieuse, Editions Spes, Paris.

MUNIER. — *Construction... des églises*, (tome I), Desclée, Paris.

CHAPITRE II

MGR ROUSSEAU. — *L'Ecole grégorienne de Solesmes*, Desclée, Paris.

DOM CABROL. — *Le livre de la Prière antique*.

DOM GUÉRANGER. — *L'Année liturgique*, Mame, Tours.

Semaine liturgique de Maredsous (1913), Maredsous.

Semaine liturgique du Mont-César (1914-1924). Louvain.

CHAPITRE III

- R. P. MONSABRÉ. — *Prédication*, Lethielleux, Paris.
 GUESDON. — *Cours d'éloquence sacrée* (1^{er} vol.), Lecoffre, Paris.
 MOURRET. — *Leçons sur l'art de prêcher*, Bloud, Paris.
 R. P. BAINVEL. — *Les Contresens bibliques*, Lethielleux, Paris.
 M. GONDAL. — *Parlons ainsi*, de Gigord, Paris.

CHAPITRE IV

- D'ERZEVILLE. — *Traité pratique de la Tenue des Sacristies* (1886), Haton, Paris.
 MGR BARBIER DE MONTAULT. — *Traité pratique de la construction... des églises* (3^e éd.) 1899, Vivès, Paris.
 BÉNÉDICTINES. — *Guide pratique pour la confection des ornements gothiques*, rue Monsieur, Paris.
 LE VAVASSEUR-HÉGÉY. — *Cérémonial*, Gabalda, Paris.

CHAPITRE V

- BAUDOT. — *Documents de ministère pastoral* (2 vol.), Oudin, Paris.
 BOZON. — *Les Patronages paroissiaux*, Marron, Orléans.
 ACTION POPULAIRE. — Collection, *passim*, Paris.
 Abbé BETHLÉEM. — *Romans à lire, romans à proscrire. Les pièces de Théâtre*, 77, rue de Vaugirard, Paris.
 UNION DES ŒUVRES. — *Catalogue analytique des pièces de théâtre*, 11, rue de l'Université, Paris.
 COISSAC. — *Manuel des Projections*, Bonne Presse, Paris.
 MONTIER. — *Les essais nouveaux*, Bloud, Paris.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. — Vue générale.....	9
CHAPITRE II. — La parole de Dieu chantée.....	39
CHAPITRE III. — La parole de Dieu parlée.....	79
CHAPITRE IV. — La Sacristie	123
CHAPITRE V. — Les œuvres de piété.....	159
CHAPITRE VI. — Types et silhouettes	195
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE	237

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE R. BUSSIÈRE.
